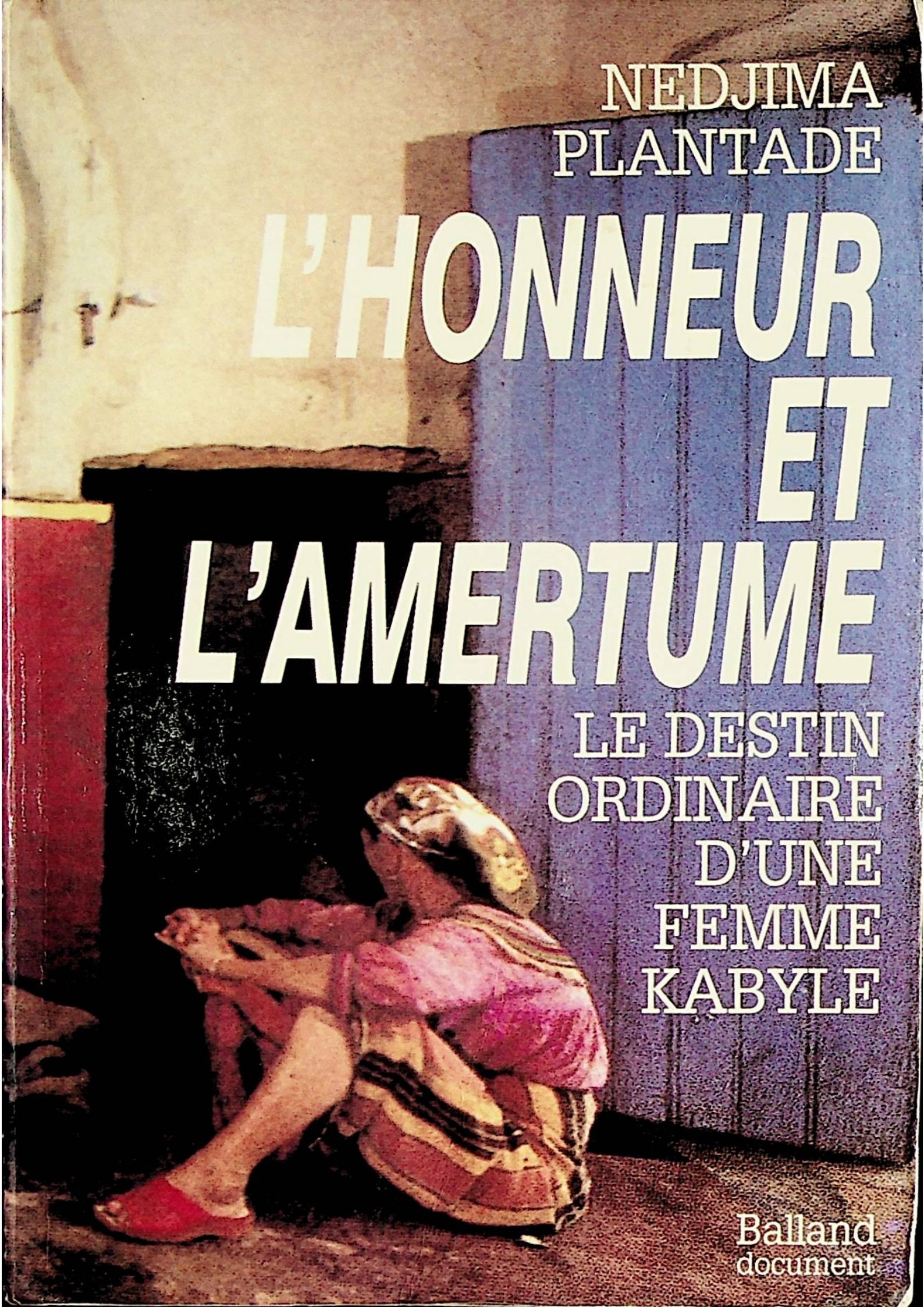

NEDJIMA
PLANTADE
L'HONNEUR
ET
L'AMERTUME
LE DESTIN
ORDINAIRE
D'UNE
FEMME
KABYLE
Balland
document

L'HONNEUR ET L'AMERTUME

DU MÊME AUTEUR

La guerre des femmes, Magie et amour en Algérie, La boîte à documents, 1988.

© Éditions Balland, 1993

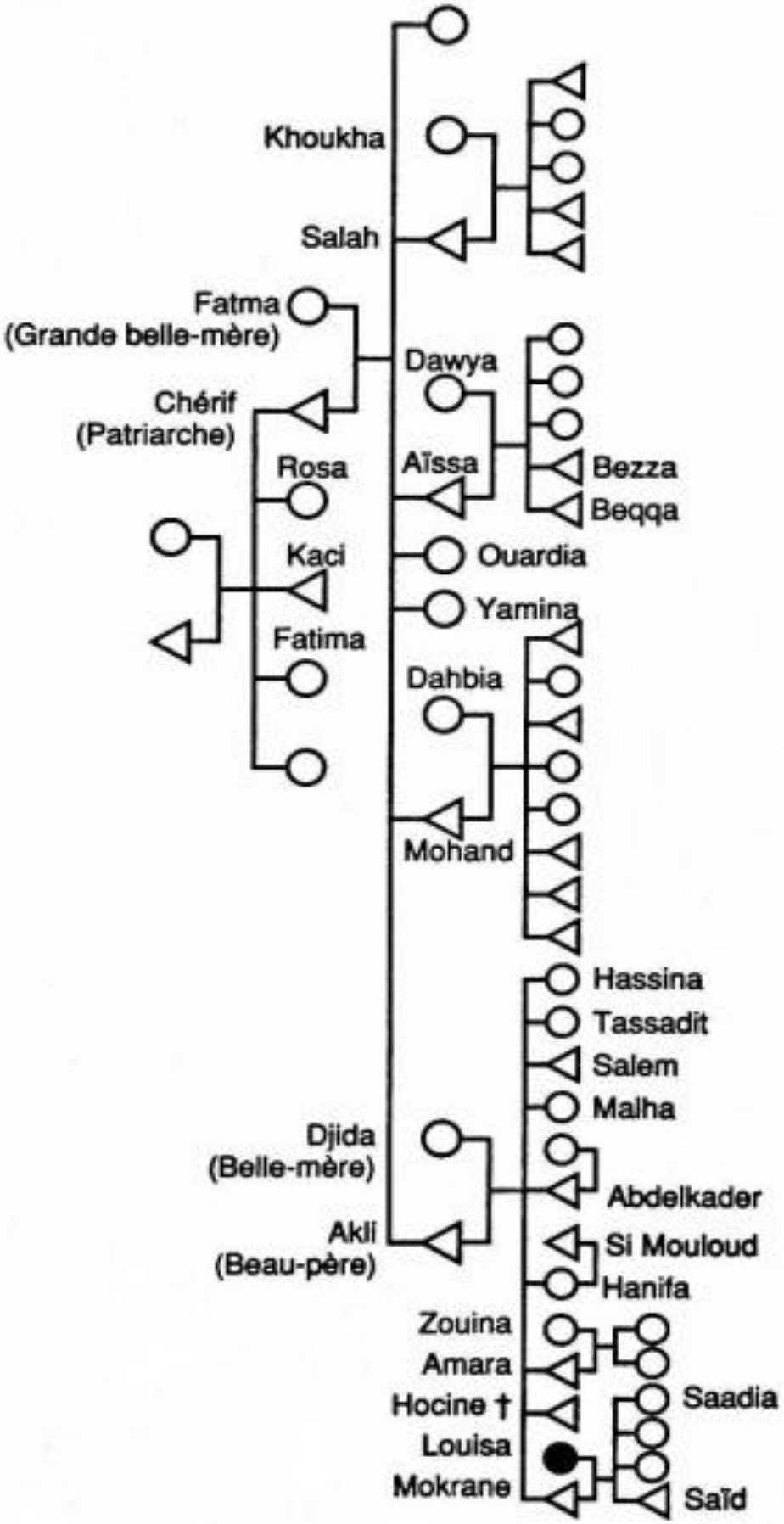
Nedjima Plantade

L'HONNEUR ET L'AMERTUME

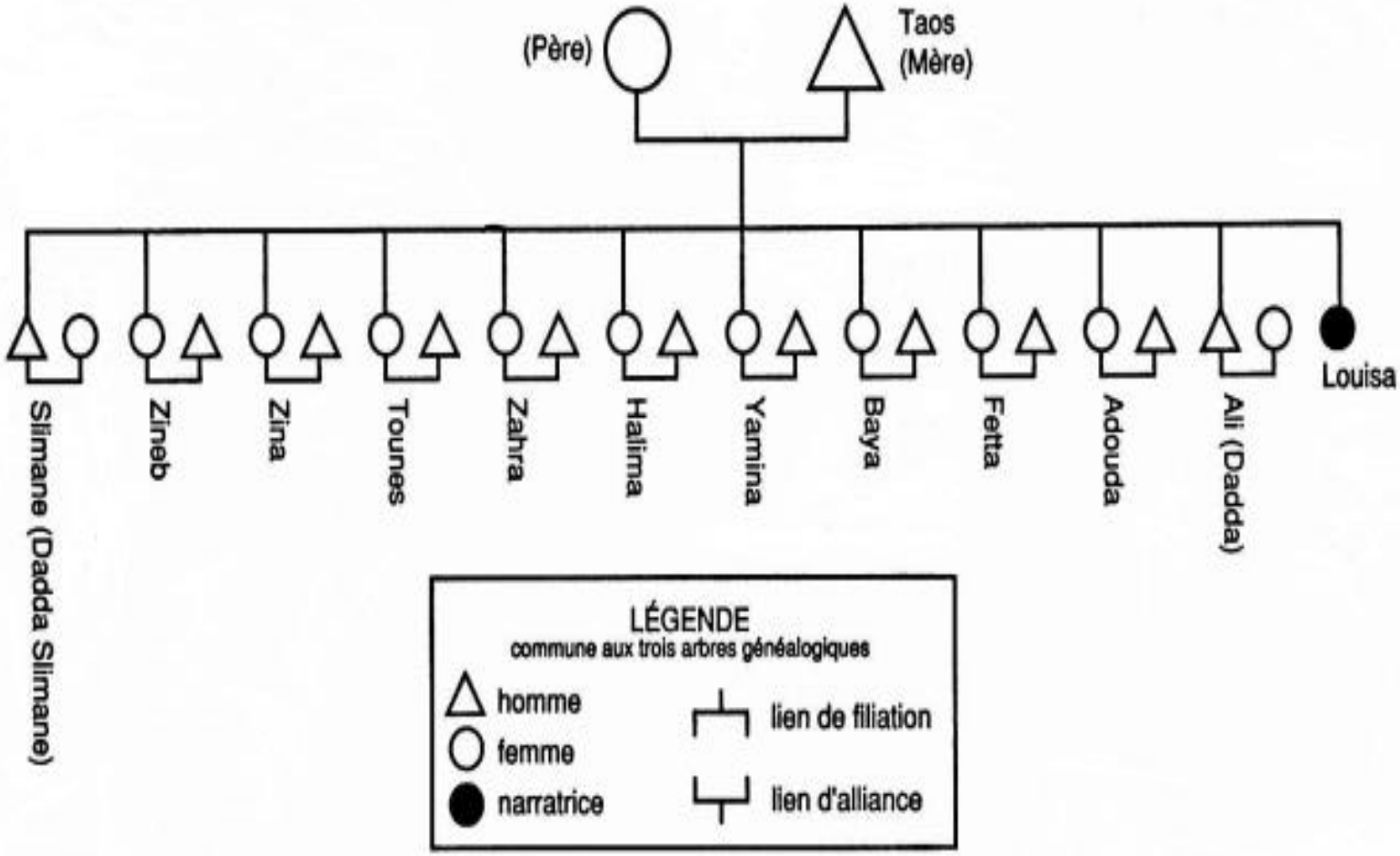
Le destin ordinaire d'une femme kabyle

ÉDITIONS BALLAND
33, rue Saint-André-des-Arts
75006 Paris

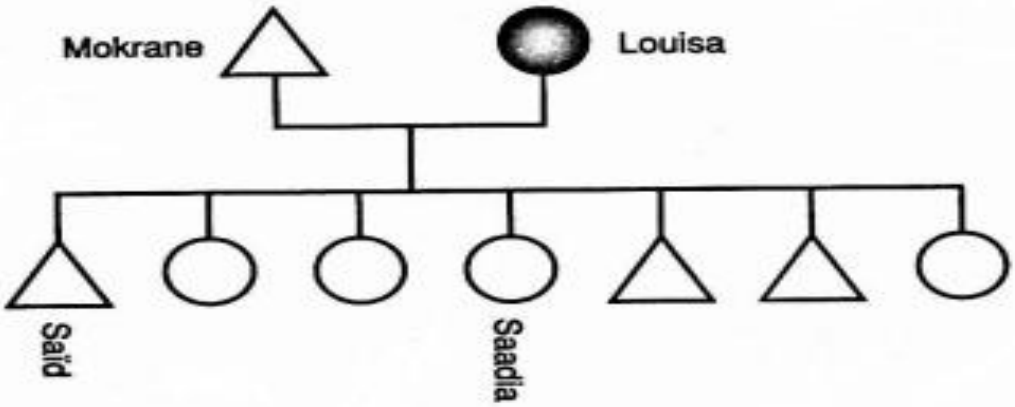
Famille IFLANEN



Famille AZZIZEN



Famille restreinte de la narratrice



Il n'est pas une vérité qui ne porte avec elle son amertume.

(ALBERT CAMUS, Noces.)

Je connaissais Louisa de longue date sans pour autant être très proche d'elle. Lors d'une fête, je l'entendis raconter son arrivée en France. J'eus alors un pincement au cœur : comme moi elle avait foulé le sol métropolitain en pleine guerre d'Algérie, un jour de l'année 1960, elle âgée de trente-trois ans, moi de sept, nos pieds chaussés pour la première fois... de pantoufles !

Nous avions, sans le savoir, accompli le même voyage en même temps, celui que nombre d'autres Kabyles avant nous avaient effectué dans l'espoir d'une autre vie. Louisa avait émigré de son plein gré vers cette promesse, tandis que moi, fillette malheureuse d'avoir à quitter mes camarades de jeux, j'avais suivi à contre cœur mes parents sans savoir pourquoi ni vers quoi ils m'emmenaient. Ainsi, toute la différence entre Louisa et moi se résume-t-elle à l'écart d'une génération. La découverte de notre expérience commune fut le point de départ d'échanges émus. C'est avec la sincérité et la fraîcheur qu'une mère aurait eues envers sa fille qu'elle m'a livré son récit, convaincue de m'apprendre beaucoup sur moi-même, ce dont je ne doutais plus.

Son parcours singulier de « petite fille aux pieds nus », comme elle se plaît à dire, née moins d'un siècle après la conquête française, pourrait être celui de toute petite fille ayant vécu à la même époque en cette Kabylie montagneuse

encore très pauvre, voire misérable, où le village était l'unité sociale de base, et où il n'est pas une famille qui n'ait vu l'un des siens traverser la Méditerranée. D'ailleurs on feint encore aujourd'hui d'ignorer que, sur l'ensemble de la population d'origine algérienne vivant en France, les Kabyles constituent la partie la plus ancienne et la plus nombreuse, et l'on continue d'appeler « Arabes » ces hommes et ces femmes qui ne le sont pas et ne l'ont jamais été!

Les Kabyles appartiennent au vaste ensemble des Berbères, occupants historiques de l'Afrique du Nord depuis la plus haute antiquité. Malgré le processus d'islamisation à partir du VIIe siècle, ils n'abandonnèrent pas pour autant leurs us et coutumes dont on peut observer encore aujourd'hui la tradition vivante. Quant à l'arabisation, dont les débuts remontent au Moyen Age, elle n'a pas réussi à couvrir l'immensité de leur territoire, et c'est pourquoi de nos jours l'on trouve au moins seize millions de berbérophones depuis le Maroc jusqu'à l'oasis égyptienne de Siwa, et de la côte méditerranéenne jusqu'au Sahel, lieu actuel des combats du peuple touareg pour sa survie. Leur langue, chamitique et cousine de l'égyptien ancien, est constituée de nombreux dialectes dont le kabyle fait partie. D'ailleurs les tribus montagnardes de Kabylie ont su préserver leur indépendance jusqu'à la conquête française des années 1850.

Louisa ignore donc l'arabe et parle mal le français; aussi est-ce dans son berbère de Kabylie qu'elle m'a transmis son histoire. Mais comment transcrire la liberté spécifique du récit oral, vagabond et foisonnant, comment rendre les multiples facettes de cet autre langage qui l'accompagne, depuis les mimiques, la gestuelle, les hésitations, jusqu'aux changements de timbre de la voix? C'est simplement, avec le sentiment linguistique des résonances intimes de ma langue maternelle, que j'ai cherché à restituer, autant qu'il est possible, ce que Louisa m'a livré, parfois avec joie, d'autres fois avec révolte, humour ou nostalgie.

Constat d'une vérité cruelle consigné ici, celui d'une femme simple évoquant avec les mots de tous les jours l'Algérie française, le travail des femmes, les rapports familiaux où alternent tendresse des gestes et violence des mots ou du silence, les attitudes contradictoires de paysans anonymes face aux vicissitudes de la guerre d'indépendance, l'émigration familiale, qui était une tout autre affaire que celle des hommes seuls, et enfin la dure réalité qu'affronta en France cette première génération.

En elle, les jeunes Français issus de l'immigration algérienne, en quête légitime de mémoire, découvriront ou retrouveront le visage de leur mère ou de leur grand-mère, femmes silencieuses aux maris usés qui n'ont jamais dérangé la France mais qui ont donné naissance à une jeunesse quelquefois bruyante. Ces jeunes apprendront que les générations qui les ont précédés ont quelque chose à leur dire d'eux-mêmes, pour peu qu'ils veuillent bien tendre l'oreille vers elles et s'affranchir de l'amnésie qui fait d'eux des êtres sans Histoire, des mutants tout juste incarnés en données statistiques quand ce n'est pas en fantasmes. On peut choisir son avenir et faire ce que l'on veut de son passé à condition de l'avoir d'abord fait sien, et de se rappeler cette réflexion de Michel Leiris : « Rien n'est vrai que le concret. C'est en poussant le particulier jusqu'au bout qu'on atteint le général, et par le maximum de subjectivité qu'on touche à l'objectivité.» Mon souhait est que ce livre puisse contribuer à cette démarche.

Nedjima Plantade

1.

Deux ans avant sa mort, mon père m'avait vue naître dans la ferme coloniale où il travaillait, comme son père avant lui. Ses parents paternels appartenaient aux Aït Weghlis, une tribu kabyle de renom installée sur la rive gauche de l'oued Sahel. Mais, dès la fin du XIXe siècle, à la suite de l'écrasement de l'insurrection de 1871, et avec la création d'exploitations coloniales qui s'en est suivie, ils passèrent sur l'autre rive et furent embauchés dans ces fermes en qualité de régisseurs. Celle où travaillait mon grand-père, puis mon père, et, par la suite, mon frère aîné, appartenait à un certain M. Legal. Mes grands-parents maternels, une famille maraboutique * des Athman, avaient, eux, toujours vécu sur cette rive droite, à 30 km au sud-ouest de Bougie, non loin de Amizour. C'est là que mes parents allaient se marier, et c'est là aussi que je vis le jour en 1927. On me prénomma Louisa. Louisa Azzizen, tel était mon nom.

J'étais la dernière venue d'une fratrie de douze enfants: dix filles et deux garçons. Mon grand-père maternel, un homme merveilleux, avait remplacé mon père auprès de moi. Dieu l'avait affublé d'une bosse qui était une source de

* Les familles maraboutiques constituent dans la société une caste dotée de privilèges honorifiques dus à leur qualité de maîtres et guides spirituels musulmans. Ils font remonter leur généalogie jusqu'au prophète Mohammed, rendant ainsi leur titre héréditaire. Doués d'un pouvoir spirituel, il était fait appel à eux pour dénouer des situations graves au sein du village.

joie permanente pour la petite que j'étais; toujours installée sur son dos, je m'y accrochais comme un bébé singe et en jouait sans qu'il ne me grondât jamais. Nous étions si attachés l'un à l'autre qu'il me gâtait au-delà de toute mesure: partout où il pouvait récupérer quelque chose, il me le destinait, bonbon, première figue, melon encore vert ... Lorsqu'il était invité chez les uns ou les autres, il se privait pour moi et me rapportait, dissimulés dans le capuchon de son burnous, sa part de viande cuite, une pâtisserie, un fruit ... Il arrivait que ma mère s'indignât de ses privations, mais il lui répondait que nous ne faisions qu'un être, lui et moi, et que si je mangeais le meilleur de ses repas c'est tout comme si lui-même s'était rassasié.

Cette relation privilégiée avait fait de moi une enfant heureuse de vivre que l'absence de père n'affectait guère. J'étais entourée, choyée, même si mon estomac d'enfant ressentait souvent la faim, cette faim que les adultes nous avaient appris ã taire du moment que nous n'en mourions pas. Il nous était ainsi interdit de cogner nos cuillères dans le plat collectif en fin de repas, signe de non-satiété; manger frugalement et ne pas réclamer davantage, c'était là une des règles de la bonne éducation dans nos régions pauvres.

Mes deux frères s'appelaient Slimane et Ali, mais pour moi ils étaient Dadda Slimane et simplement Dadda *. J'aimais beaucoup Dadda mais nettement moins Dadda Slimane, l'aîné. Aussi loin qu'il m'en souvienne, celui-ci avait déjà des enfants plus âgés que moi, la tante était plus jeune que ses neveux! Je gardais donc en même temps qu'eux les bêtes qu'il élevait et destinait à la vente. Jeune bergère d'une dizaine d'années, il m'arriva plusieurs mésaventures, dont l'une avec un veau dangereux dont on m'avait dit qu'il fallait lui lancer des pierres en cas d'attaque. Ce jour-là, j'eu beau lui lancer des pierres, il fonça sur moi et me planta ses jeunes cornes dans une jambe, laquelle gonfla de façon inquiétante. On me fit toutes sortes de cataplasmes avec des

* *Dadda* : terme de respect à l'égard d'un aîné

plantes et je pus me relever après plusieurs semaines de soins.

Mince, agile et intrépide, on me surnommait « la chèvre ». Je ne sais d'où me venait le goût de grimper aux arbres, mais mon agilité me coûta de nombreuses chutes qui m'immobilisaient durant de longs jours sans jamais que cela me décourageât. J'étais ainsi faite que j'aimais cueillir les fruits sur l'arbre lui-même et non par-dessous, je me trouvais si bien parmi les figues et les grenades! Cette sorte d'ivresse, je ne me l'explique que par la vie chiche que nous menions et dont le moindre bien nous rendait fous de bonheur. Car rien n'est plus beau qu'un arbre dont les branches alourdies ploient sous le poids des fruits innombrables auxquels il a donné naissance. La générosité de la terre nous la rendait bénie et nous lui vouions un véritable culte. Nous y sommes si attachés que sa seule évocation aujourd'hui nous tire encore des larmes chaudes, nous qui pourtant sommes parvenus à un âge où les yeux s'assèchent. Cette terre, nous la fétichisons si nous la quittons en en emportant un nouet avec nous, ainsi elle nous accompagne et fait partie de nous-mêmes; on peut priver un Kabyle de tout, sauf de sa terre, pour laquelle il est prêt à mourir s'il le faut!

Après la mort de mon père, Dadda Slimane prit sa place à Dernoub chez M. Legal qui, dans le même temps, nous offrit l'usufruit d'une partie de ses terres sur les collines environnantes. Dadda Slimane, aidé de nos oncles, y construisit une maison très simple où nous nous installâmes à partir de 1930. En outre, M. Legal offrait divers produits agricoles dont Dadda Slimane nous faisait profiter, mais pas toujours .Ainsi, un jour, je demandai ingénument à ma mère à qui appartenaient les belles rangées de poiriers qui s'étendaient devant nous.

- A ton oncle paternel, dont ton frère Slimane a épousé la fille Ourida, tu sais bien!

Cette réponse m'intrigua, je questionnai alors Dadda Slimane:

- Les pieds de poiriers, c'est à toi que M. Legal les a donnés, alors, pourquoi les laisses-tu à notre oncle?
- Parce que notre oncle est sur place et qu'il peut s'en occuper!
- Veux-tu te taire, me dit ma mère, cesse de parler de ton estomac, c'est indécent! Tu n'as pas honte? Il s'agit de ton oncle paternel, pas de n'importe qui, c'est notre famille!

En passant dans le champ, je cueillis donc une poire en toute bonne conscience. Je fus aperçue par ma nièce, du même âge que moi. La petite vipère courut immédiatement à la maison rapporter la chose et mit tout le monde en émoi, on parla même de vol. Ma mère intervint pour calmer les esprits:

- Qui parle de vol? Ces poiriers nous appartiennent à tous et nous avons le droit d'en profiter!
- Sur le nombre de pieds que je t'ai rapportés, dit Dadda Slimane à son oncle et beau-père, tu aurais pu en planter quelques-uns pour nous!

L'oncle ne releva pas, mais par la suite je reprochai à Dadda Slimane sa naïveté :

- Ce n'est pas parce que tu as épousé sa fille que tu dois te laisser dépouiller, il profite de toi et tu ne t'en rends même pas compte!

J'en pleurai, car le souvenir de ces poires magnifiques pour les faméliques que nous étions me mettait l'eau à la bouche, et j'eus beaucoup de mal à supporter la frustration. Je décidai de ne plus jamais mettre les pieds chez cet oncle, drôle d'oncle!

Ma mère m'envoyait souvent chez mes sœurs mariées porter une chose ou l'autre. Je connaissais par cœur les recommandations que l'on faisait aux petites filles: ne pas saluer les hommes rencontrés sur le chemin ni répondre à leur appel, quel qu'il soit. C'est ainsi qu'une fois elle me chargea d'un couffin contenant deux bouteilles de lait en me recommandant de veiller à ce qu'elles ne s'entrechoquent

pas à l'intérieur; en 1935, seule ma mère possédait des bouteilles de verre dans la région grâce à Dadda Slimane ou plutôt grâce à son patron. Sur le chemin, un homme descendit de son mulet et me barra la route.

- Donne-moi à boire, petite, j'ai soif!

Je déguerpis à toutes jambes, aussi leste qu'un cabri. Lorsqu'il parvint au village, il conta l'histoire à tous et fit l'éloge de ma mère pour avoir une fille si dégourdie. A cette époque, en effet, j'étais très maligne et ne me laissais pas berner, mais aujourd'hui ... Le jour même, je voulus rentrer chez nous et il me ramena sur son mulet. Ma mère me gronda à mon arrivée :

- Ça ne va pas, ma petite fille I Te rends-tu compte? Heureusement qu'il fait nuit et que personne ne t'a vue juchée sur le mulet, autrement tu serais morte de honte! Tu aurais dû coucher chez ta sœur et rentrer à pied demain!

- Oh, non! Chez elle il y a des puces et des poux, et tu sais bien que je ne supporte ni les unes ni les autres!

Ma mère éclata de rire, et depuis ce jour tout le monde riait de celle qui ne pouvait dormir avec les puces!

Ma mère s'appelait Taos. Quand j'eus douze ans, elle reçut une demande en mariage pour moi qui émanait de sa propre sœur à laquelle elle avait déjà accordé une de ses dix filles. Il est vrai que nous préférons, et de loin, les mariages entre cousins paternels ou maternels à ceux qui se font en dehors de la famille, là où les relations sont plus délicates et les risques plus grands.

- Ô, Taos chérie, tu me donnes ta petite dernière pour mon petit dernier ?

- Oh non, ma chère sœur! Une c'est bien, deux ça n'ira plus!

- Pourquoi? Au contraire, mon fils et ta fille sont tous deux benjamins, je chérirai ta fille comme je chéris mon fils!

- Vraiment, non! Je t'ai déjà donné une fille, nous sommes en très bons termes, restons-en là! Il vaut mieux n'être qu'une fois belles-mères! répondit ma mère.

Heureusement, l'affaire en resta là, car je ne voulais pas quitter ma mère.

A la fin des années 1930, une terrible disette s'abattit sur la région et tout le monde se mit à craindre les voleurs qui se manifestaient la nuit. On nous conseilla de quitter la maison isolée où nous vivions pour le village proche, Ihma.

C'est là que, pour notre sécurité, nous achetâmes une toute petite maison que ma mère agrandit aussitôt. Ce fut une très pénible opération. Ma pauvre mère portait les pierres sur son dos dans un grand panier rugueux qui lui déchirait la peau, et chaque soir j'enduisais ses plaies d'huile d'olive. Heureusement, la coutume voulait que toute personne construisant une maison soit aidée par les gens du village; s'ajoutait â cela le veuvage de ma mère qui appelait automatiquement la solidarité collective. Quant à Dadda Slimane, il occupa une maison plus haut, à l'écart du village.

Tout près de chez nous s'élevait un immense figuier qu'on abattit, et depuis, venant de l'emplacement de la souche, on entend toujours son gémissement. Effrayés par ses plaintes, nous creusâmes des rigoles débouchant sur l'extérieur pour nous permettre d'uriner la nuit sans sortir et éviter ainsi d'entendre le gémissement nocturne. Ma mère comprit alors qu'il devait s'agir d'un figuier saint et qu'il n'eût pas fallu l'abattre. Les femmes lui conseillèrent de brûler du benjoin en permanence pour calmer le désir de vengeance de l'esprit qui habitait l'arbre. Il fallait veiller aussi â éviter les disputes dans la maison car cela le dérangeait. Pourtant, avant de le couper, nous avions pris soin de lui sacrifier plusieurs poulets et d'offrir un repas aux gens du village, car nous savions que le figuier par lui-même est un arbre sacré. Tout dans le monde est équilibre, et l'homme ne peut s'attirer que des ennuis s'il le rompt.
Ainsi, par exemple, ma mère élevait des poules dont elle s'occupait avec beaucoup de soin; en retour, elle en obtenait quantité d'œufs qu'elle offrait trop généreusement aux

femmes qui venaient lui en demander. Elle fit ainsi jusqu'au jour où elle se rendit compte du déséquilibre en sa défaveur puisque les poulaillers des voisines prospéraient, tandis que le sien se dépeuplait. Parce qu'elle agissait mal par excès de générosité, la balance se renversa; c'est pour cela que nous savons bien qu'il n'est pas bon de donner plus que l'on conserve pour soi-même, et qu'une bonté excessive ne porte pas de fruits.

Aujourd'hui, Dadda occupe toujours notre maison de Ihma dont le souvenir évoque encore celui de ma mère. Lorsqu'elle ne fut plus de ce monde, je me revois crépir les murs trois ou quatre fois l'an; dès que je voyais un trou ou une fissure, je me précipitais pour le reboucher car il me semblait que c'était ma mère elle-même qui était ainsi transpercée. Elle y avait fabriqué d'énormes *ikufan* * qui pouvaient contenir trois cents kilos de céréales ou de fruits secs. Ils étaient si grands qu'elle leur avait façonné « deux bouches», l'une en bas, l'autre à mi-hauteur, sans compter l'ouverture supérieure par laquelle on y versait le grain .Pour les réaliser, elle se rendait au jardin, derrière la maison, aplanissait un endroit du sol et y disposait une immense planche de bois. Puis, durant quatre ou cinq jours, elle piétinait la terre jusqu'à ce qu'elle devienne élastique de manière à pouvoir la travailler, enfin elle ajoutait la paille et la bouse de vache. Pendant qu'elle travaillait, je l'assistais et en profitais pour lui dérober un peu de terre avec laquelle je confectionnais des petits pots à l'abri de son regard. Je réalisais ainsi mes « sacs à main» dans lesquels je transportais quelques figues sèches, des dattes ou des amandes.

Je grandis donc dans cette maison en partageant mes jeux avec les autres enfants du village d'Ihma. C'étaient nous, les filles, qui fabriquions les billes, un des jeux favoris des enfants des deux sexes. Quand les femmes adultes avaient cuit des poteries, nous prélevions les cendres particulièrement fines provenant de plantes sauvages spéciales que nous

* *Ikufan* (sing : *akufi*) : silos domestiques façonnés par les femmes.

mélangions à la terre. Puis, façonnées par nos petites mains, les billes cuisaient dans le *kanoun* *,

Nous confectionnions d'ailleurs tous nos jouets nous-mêmes. D'un gros caillou, nous faisions une belle balle colorée en l'entourant de chiffons de récupération enserrés de bouts de laine ramassés sur la décharge. Nous obtenions ainsi de jolies balles, même si elles nous assommaient lorsqu'on les recevait sur la tête. Nos osselets provenaient de débris de tuiles que nous polissions contre un mur de pierre. Les petites filles aimaient aussi s'essayer au tissage. Nous récupérions tout ce que nous pouvions trouver de fils de laine qui, noués bout à bout, permettaient d'obtenir une petite pelote. Puis deux fillettes tenaient chacune de son côté un bambou, tandis qu'une troisième jouait à monter le fil de chaîne; comme les mamans nous ourdissions le métier. Nos minuscules tapis servaient alors de gants de toilette.

Nous n'ignorions pas non plus le jeu universel de la poupée. Évidemment, nous n'en avions pas de toute faite, mais nous la façonnions nous-mêmes avec une planche de bois rabotée jusqu'à en obtenir une forme humaine en croix; Puis nous la blanchissions à la chaux en y moulant des débris de laine à l'extrémité des bras, représentant les mains et les doigts. Enfin, elle était habillée et maquillée. Quelquefois, la réussite était spectaculaire, et les femmes, en la voyant, disaient souhaiter avoir un bébé lui ressemblant. Le soir, nous couchions avec notre poupée et nous faisions gronder par les femmes âgées : « Que le malheur s'abatte sur ta tête! On ne dort pas la nuit avec une poupée près de soi, elle risque de chasser les brus de la maison**!»

En perçant des boîtes de lait concentré métalliques et en y introduisant de petits cailloux, nous avions nos grelots que nous prenions un vif plaisir à agiter toute la nuit à travers le village à l'occasion des fêtes. Il en était ainsi lors du Nouvel

* *Kanoun*: foyer creusé dans le sol.

** Dans la langue de la narratrice, «la poupée» est désignée par le mot *tislit* qui signifie aussi «mariée» et «bru».Elle représente donc une concurrente, une coépouse indésirable pour les brus

An où nous sautions par-dessus le feu allumé dans la cour, feu que nous entretenions en y faisant brûler des semelles de caoutchouc ramassées dans les ordures car nous voulions qu'il tienne le plus tard possible dans la nuit; en jouant à saute-mouton par-dessus le feu, nous chantions l'année écoulée et appelions l'année à venir*.

Jamais nous n'avons eu de jouets achetés dans le commerce, mais notre imagination et notre dextérité y pourvoyaient largement. Il me semble même que nos réalisations rustiques nous comblaient comme aucun jouet actuel ne comble les enfants. A voir aujourd'hui avec quelle désinvolture ils les abandonnent et les détériorent, j'ai l'impression qu'ils ne sont jamais satisfaits au-delà d'une journée des nouveautés qu'on leur offre. L'amour que nous portions à nos objets était si grand qu'il nous faisait grands nous-mêmes, et je garde le souvenir d'une immense joie intérieure où le soin, l'application apportés à la confection de ce qui occupait notre temps d'enfant n'appartenaient qu'à nous.

A l'âge de dix ans, plus de jeux mais du travail. A partir de 1938, je participais aux travaux saisonniers payés : cueillette des câpres, ramassage des olives, vendanges. Les petites adolescentes comme moi se faisaient maltraiter par les femmes plus âgées qui nous lançaient des pierres car, disaient-elles, nous leur volions leur travail, elles qui étaient souvent veuves et avaient des enfants à nourrir.

Je travaillais de sept heures du matin à six heures du soir et j'étais payée cinq francs par jour. Il faisait un froid terrible; nous avions droit à quelques branches pour faire du feu et nous réchauffer les mains, mais le reste du temps nous soufflions sans cesse sur nos doigts, de peur qu'ils ne gèlent. Après une dizaine de jours, le travail fut terminé, et

* Ce rite de l'ancien calendrier berbère (calendrier julien) interfère avec celui du calendrier hégirien qui marque le premier jour de l'année par la fête de l'Achoura *(taâcurt* en berbère de Kabylie).

l'on devait nous payer. Le matin, avant mon départ, ma mère me dit une chose si injuste que la pauvre avait dû ruminer cela plusieurs jours. Dadda Slimane l'avait chargée de me dire qu'au lieu de prendre le fruit de mon travail je demande au propriétaire, qui n'était autre que mon beau-frère, de me donner la quantité d'huile correspondant à la somme que je devais percevoir. Je réagis rageusement :

- Comment! Je me serais gelée pour payer l'huile de Nanna * Ourida ? Comment Dieu peut-il permettre une telle chose?

- Je sais bien, ma fille, mais ton frère travaille seul et vous êtes nombreuses, il n'y arrive pas! Allons, ma chérie, rapporte l'huile et tais-toi, c'est ainsi, hélas!

La résignation de ma mère m'avait agacée mais je pris tout de même le bidon vide de cinq litres et partis chez le propriétaire et mari de ma sœur. Tout le long du chemin, mes yeux coulaient comme des fontaines.

- Pourquoi ce bidon? me demanda ma sœur.

- Dis à ton mari de me donner l'huile au lieu de me payer!

- Comment? Tous ces jours où tu t'es levée à l'aube, c'est pour payer votre huile! Ma pauvre petite sœur!

Elle prit trois bouteilles, les remplit et les mit dans une marmite, puis me dit:

- Porte ces trois bouteilles à Dadda Slimane, je m’arrangerai avec mon mari.

Arrivée à la maison, ma mère m’interrogea :

- Tiens, pourquoi ces trois bouteilles? Où est le bidon? Je répondis par un mensonge sans savoir pourquoi:

- Il m'est tombé des mains en chemin et s'est troué, alors Nanna Zineb m'a donné ces trois bouteilles en me disant que les deux autres suivront bientôt.

Quelques jours passèrent. Ma mère m'envoya encore chez Nanna Zineb pour lui porter des crêpes. Dès que nous avions quelque chose d'un peu particulier à manger, elle

* *Nanna* : féminin de Dadda.

réservait une part pour ses filles mariées. Je me rendis donc chez ma sœur. Son mari avait préparé le bidon d'huile et me dit:

- Voici cinq litres, trois sont à payer, deux sont offerts, voici donc vingt francs pour toi représentant le reste de ton salaire.

A la maison, ma mère fut enchantée.

- Tu vois! Finalement, nous avons l'huile et tu as de l'argent!

- Non, je ne consentirai jamais à vous payer les trois litres, je veux toute ma paye, sinon comment achèterai-je mon collier de pièces? Je travaille pour constituer mon trousseau!

Elle dit à Dadda Slimane qui venait de rentrer :

- Voici cinq litres d'huile, mais sache que nous les avons arrachés à Louisa contre son gré!

Il se mit à vociférer :

- Oh, lala ! Que n'a-t-elle fait! Et moi alors? Toute l'année je brûle de cinq heures à cinq heures pour vous nourrir tous, que devrais-je donc dire?

Ma mère le calma en lui faisant remarquer que, quoi qu'il en fût, grâce à Dieu nous avions tout de même de quoi ne pas mourir de faim. Lorsqu'il reçut sa paye suivante, il me remboursa sans mot dire. Il tenait donc à s'acquitter de sa dette envers moi qui, disait-il, faisais venir l'abondance par mes larmes; je pleurais en effet très souvent et abondamment, si bien que j'obtenais toujours ce que je voulais, peut-être en apitoyant les gens ou je ne sais.

Nous n'étions pas toujours rémunérés à la saison. Le système journalier était le plus courant; je me hâtais de rentrer à la maison le soir, fière de montrer à ma mère le fruit de mon travail. J'agrémentais mon gain de quelques fruits à lui offrir cueillis en chemin : figues, mûres, artichauts sauvages qui me faisaient saigner mains et pieds. Je rentrais la bouche pleine de *llazuq*, cette glu végétale qui faisait nos chewing-gums. Le ramassage des olives était peut-être le plus

dur car, après le gaulage, les fruits jonchaient le sol dans un rayon très large et nous nous écorchions les mains pour les ramasser dans les ronces, les genêts, les aubépines. A la fin de la journée, nos doigts meurtris devenaient insensibles à la douleur, jusqu'au lendemain où il fallait recommencer ...

La caroube était moins difficile à cueillir, surtout pour moi qui aimais monter dans les arbres. Les fruits séchés et grillés avec de l'orge étaient moulus; huile et eau ajoutées à la poudre brune donnaient une pâte délicieuse, semblable au chocolat, dont on se régalait lors des goûters d'hiver.

Durant ces années de disette, ma mère n'avait qu'une seule robe qu'elle ramassait continuellement autour de ses jambes pour essayer de dissimuler les pièces innombrables dont elle était faite.

Huit jours avant la fête du sacrifice *, Dadda Slimane nous porta notre part de figues sèches; toute figue desséchée et durcie, toute figue maltraitée par les coups de bec des oiseaux, toute figue écrasée et abîmée d'une quelconque manière il nous la destina. Ma mère les déversa sur une grande natte pour faire des portions à porter à chacune de ses filles mariées. Choquée, elle se mit à se frapper les cuisses en regrettant d'avoir participé à la cueillette et au séchage; comment allait-elle présenter de pareilles figues chez les parents alliés? Pourquoi son fils l'avait-il ainsi humiliée en osant lui réserver les plus mauvaises, etc.? Dadda essaya de la calmer en lui promettant de lui rapporter de beaux fruits d'Oued-Amizour, pourvu qu'elle se rétablisse. En effet, elle était malade depuis plusieurs jours, et Dadda et moi attendions impatiemment sa guérison.

Hélas, rien n'y fit, elle ne put se consoler de l'affront que lui avait fait son fils aîné, et le soir même elle hurla et tomba morte; les figues l'avaient achevée. Les nombreuses personnes accourues à son chevet durant sa maladie venaient de repartir chez elles à l'approche de la fête et personne

* Il s'agit de la commémoration du sacrifice d'Isaac par son père Abraham qui conduit le musulman à sacrifier chaque année un bélier

ne se trouvait plus auprès d'elle lorsqu'elle décéda. Même ses filles avaient dû regagner le domicile conjugal pour les préparatifs du sacrifice.

Aujourd'hui encore, bien que Dadda Slimane soit lui aussi décédé, Dadda lui tient encore rancune, l'accusant d'avoir tué notre mère. Quant à moi je ne pouvais me consoler de sa disparition et pleurais quotidiennement. J'allais souvent sur sa tombe, et un jour, épuisée, je m'y endormis. Un homme respectable, revenant avec ses bœufs vers le village, me tira du sommeil :

- Que fais-tu au cimetière, tête brûlée? Veux-tu m'accompagner tout de suite, et plus vite que ça!

Il me ramena au village et alla trouver ma tante maternelle.

- Je l'ai trouvée endormie au cimetière, faites-y attention. Il pourrait lui arriver malheur!

Il entendait par« malheur» une maladie mentale, je pouvais être frappée par les esprits malfaisants qui rôdent dans les cimetières à la tombée de la nuit. De plus, il est mauvais de s'installer sur une tombe, on peut incommoder le défunt qui se vengerait. Après cet incident, dès que je m'absentais quelques instants, on se mettait à ma recherche. Les cimetières kabyles sont hérissés de pierres levées marquant la tête, tournée vers l'est, et les pieds; entre les deux, un tumulus. Impossible de distinguer une tombe d'une autre. Chaque famille marquait les siennes d'un signe particulier de reconnaissance, pot de terre peint et coloré d'une certaine manière, couvercle de marmite, etc. Nous repérions les nôtres par les carreaux aux motifs colorés que Dadda Slimane rapportait de chez le colon et que nous y déposions.

La mort de ma mère me remplit d'une immense angoisse; À douze ans j'avais tout à coup le sentiment d'être abandonnée, et l'idée de devoir vivre sous la tutelle de Dadda Slimane et de son épouse me remplissait d'effroi, je savais que ma cousine et belle-sœur me réserverait les pires corvées. Ma mère me protégeait de tout et de tous, notamment du

mariage. Il y avait un garçon qui me suivait partout : aux olives, aux câpres, à la fontaine; il se cachait derrière les arbustes et voulait que sa mère me demandât en mariage.
Moi je l'injuriais :
- Fils de mendiant!
Je lui lançais des pierres, et il rétorquait:
- Cause toujours, je t'épouserai malgré toi!
Je rentrais à la maison en pleurant. Un jour, sa mère était venue nous rendre visite.
- Mon petit Boualem se fait insulter par ta fille, pourquoi ? Que peut-elle bien lui reprocher pour le refuser aussi méchamment?
Ma mère s'était mise à rire aux éclats.
- Ma chère, si elle n'en veut pas, on ne peut le lui reprocher! D'ailleurs, pourquoi la suit-il? Cela ne se fait pas, ce n'est pas de mise! Ne te plains pas tant que la chose en reste là, car si mon fils Slimane venait à l'apprendre il lui donnerait une correction dont il se souviendrait longtemps; il le frapperait jusqu'à ce qu'il pue!
- Pourquoi se moque-t-elle de nous, elle l'a traité de mendiant! Certes, nous nous nourrissons de caroube, et après? C'est notre destin; et elle, tu la marieras dans une maison où l'on mange du blé, peut-être?
- Oui! Où l'on mange du blé! Sinon je ne la marierai pas, elle est maigre et elle demeurera près de moi. C'est ma petite dernière et je la garderai pour me gratter le dos lorsque mes membres fatigués et peut-être immobilisés par l'âge ne pourront plus le faire eux-mêmes!
- Je trouve que tu l'élèves dans du coton, cela ne lui portera pas bonheur, personne n'en voudra dans sa maison; en tout cas si elle continue d'insulter mon fils c'est moi-même qui lui tirerai les oreilles!
Elle était revenue plusieurs fois me demander officiellement en mariage mais ma mère avait refusé jusqu'au bout.
Par la suite, elle avait reçu d'autres demandes. Les Bennouche tout d'abord. Ma mère disait qu'elle préférerait me

voir cueillir les figues de Barbarie pour les femmes, et être rémunérée avec un morceau de pain noir pour cet ingrat travail, plutôt que de me donner aux Bennouche dont la mère n'était pas un être humain mais un démon qui terrorisait tout le monde. Leur insistance fut vaine à faire revenir ma mère sur sa décision, et ils avaient fini par tourner son refus en dérision en racontant dans tout le village:

- Oh, c'est un fusil qu'elle donnera à sa fille, non un homme!

Ils voulaient dire par là que je serais moi-même un homme (armé d'un fusil).

Les demandes en mariage sont de longues négociations dans lesquelles il faut savoir rester courtois quoi qu'il arrive. Le demandeur doit toujours être traité avec politesse, même en cas de refus, et être remercié de l'honneur qu'il nous fait. Lorsqu'il vient faire sa demande, on ne doit pas lui dire non tout de suite, on diffère la réponse par une période d'*asteqsi*, sorte d'enquête, contenue implicitement dans la réponse différant la décision. Il est de coutume d'enquêter sur la famille demandeuse avant de formuler sa réponse. C'est une chose difficile que de savoir faire la part du vrai et du faux dans ce que disent les gens, car chacun répond selon les relations qu'il entretient avec ladite famille. Quoi qu'il en soit, après avoir retourné les résultats de l'enquête dans tous les sens, il faut savoir ne pas avoir l'air de vouloir se débarrasser de sa fille en disant «oui» trop vite, ni donner le sentiment de vouloir se débarrasser des demandeurs en leur disant « non » trop vite. Ensuite, le refus doit être entouré d'un tas de raisons dégageant la responsabilité personnelle en la reportant sur le destin, sur la volonté de Dieu, etc.

Une bonne famille était celle qui possédait des terres et avait de l'honneur. La réputation d'un homme riche reposait sur trois choses: burnous et turban d'un blanc impeccable; faire son marché à cheval, et enfin savoir ne pas se laisser berner dans les transactions. Si ces trois conditions

étaient réunies chez le demandeur, aucun père ne lui refusait sa fille. Au contraire, une mauvaise famille était pauvre, répudiait ses femmes, et la belle-mère avait mauvais caractère. Le proverbe dit:

La fille,
donne-la à la terre (enterre-la)
ou à celui qui possède la terre!

Au bout du compte, il s'agit de bien savoir se débarrasser de sa fille sans toutefois en avoir l'air.

Lorsque ma mère avait senti sa fin approcher, elle n'avait cessé de pleurer en pensant qu'elle me laisserait seule entre les mains d'Ourida, la femme de Dadda Slimane. Elle regrettait amèrement de m'avoir refusée â sa sœur quelques mois auparavant. De nombreuses femmes du village avaient tenté de la rassurer, lui disant qu'il fallait se reposer sur la volonté de Dieu qui veillerait sûrement à ce que je sois bien mariée un jour ou l'autre, que le destin mettrait sur mon chemin une famille bonne qui ne me ferait ni souffrir ni tuer au travail.

Comme elle décéda le jour du sacrifice, chacun racontait qu'elle était bénie puisque Dieu avait choisi de la rappeler à lui en même temps que les milliers de moutons égorgés ce jour-là.

Après sa mort, je demeurai dans la maison avec Dadda ainsi qu'une de mes sœurs divorcée, lorsqu'elle avait appris le remariage en France de son mari émigré. Comme toute femme divorcée, il n'était pas question qu'elle mette le nez dehors; elle s'occupait donc des travaux domestiques, et moi je pouvais sortir chercher de l'eau, du bois, etc. Une année s'écoula ainsi, puis nous dûmes rejoindre Dadda Slimane à Dernoub, où se trouvait la ferme coloniale qui l'employait. Le travail n'y manquait pas. Dadda et moi, levés bien avant les premières lueurs de l'aube, allions ramasser le crottin sous les moutons encore endormis pour

éviter la formation de poussière sous l'effet de la chaleur du jour, et portions les paniers pleins vers les champs. Là, il fallait procéder minutieusement en mettant un peu de fumier partout où apparaissait la moindre petite tomate. Lorsque le soleil commençait à pointer à l'horizon, nous avions déjà travaillé plusieurs heures ... Tous ces efforts pour un quignon de pain que nous remettaient les propriétaires! Aujourd'hui, cela paraît dérisoire, mais les ventres affamés se réjouissent de rien. Il n'empêche que j'étais malheureuse d'avoir quitté la maison où nous habitions avec ma mère et je pleurais très souvent, réclamant à Dadda Slimane d'y retourner. Finalement, exaspéré, il donna sa permission dépitée.

- Va t'en, va, retourne au village, je te souhaite le non-retour! Ta mère, ta mère, la maison de ta mère! C'est notre mère à tous, pas seulement la tienne, contrairement à ce que tu as l'air de croire! Va, retourne soigner les poulets!

- Tu as tort de lui parler ainsi, tu ne sais pas ménager les gens. Laisse-la donc repartir là-bas, toutes ses sœurs et les gens qu'elle connaît s'y trouvent, dit sa femme, qui savait m'être favorable seulement lorsque j'étais présente et que je pouvais entendre ses paroles!

Il est vrai que durant l'année qui venait de s'écouler je ne cessais de penser à ma mère. Je me disais : « Personne ne va visiter sa tombe ni ne lui porte à boire le vendredi et les jours de fête. » Je ne pouvais supporter de l'abandonner, j'en étais malade et refusais toute nourriture. Dadda Slimane prétendait que je ne devais pas être normale, ou plutôt que je regrettais les gâteries auxquelles m'avaient habituée les villageoises de Ihma, en souvenir de ma mère qu'elles avaient bien connue.

Ma sœur voulait que j'insiste auprès de Dadda Slimane afin qu'il la laisse repartir avec nous:

- Surtout, dis-lui qu'il faut que je vienne avec toi, dis-lui que tu auras peur toute seule dans cette maison quand Dadda sera au travail, je t'en prie, dis-lui que cette maison est tournée vers le cimetière!

Ma pauvre sœur avait été mariée une première fois et chassée un an plus tard au grand étonnement de tous, car, dans le cas bien connu où le mari renvoie sa femme parce qu'elle ne lui plaît pas, il doit le faire dans le mois qui suit le mariage et non attendre une année pour éviter qu'elle ne porte un enfant. Heureusement, ma sœur n'était pas enceinte, et on la remaria au cours de l'année suivante. Elle eut deux garçons qui décédèrent, puis son mari émigra en France, la laissant dans sa famille où elle devint purement et simplement la bonne à tout faire. Alors Dadda Slimane, prétextant qu'après la mort de notre mère elle devait s'occuper de moi, ajoutant que l'absence de son mari était devenue trop longue, la ramena chez lui où sa femme en profita pour lui faire faire les plus viles corvées. La pauvre n'a vraiment pas eu de chance!

Mais, pour notre bonheur à tous les trois, Dadda Slimane céda à mon désir de retourner chez nous.

Nous retrouvâmes donc notre maison tant aimée : Dadda passait la semaine ã Dernoub où il continuait de travailler â la ferme avec notre frère aîné, et rentrait le samedi soir pour passer le dimanche avec nous. Nous vivions chichement, ma sœur et moi : Dadda Slimane nous faisait porter régulièrement notre ration de farine d'orge, notre huile et l'équivalent d'une petite galette de farine de blé que nous confectionnions pour Dadda en fin de semaine. Dadda n'était pas trop malheureux à la ferme car la propriétaire l'aimait bien et lui donnait quelquefois des œufs, du pain français... Elle l’avait même pourvu d'une couverture pour la nuit, une couverture militaire, grise et rêche. J'entretenais la maison, lavais son linge, préparais ses repas. Il n'appréciait le poulet que grillé; pendant toute une période donc, je mettais à couver les œufs après les avoir décorés à l'aide d'une allumette trempée dans la suie pour obtenir des poussins au duvet et, plus tard, au plumage chamarrés. Mes jolis poulets étaient ensuite égorgés par un villageois de la famille puis préparés et grillés par mes soins; ainsi, à ma grande joie, Dadda se régalait lorsqu'il rentrait.

Nous demeurâmes six ans dans cette maison, car Dadda ne se maria que vers l'âge de vingt-trois ou vingt-quatre ans. En effet, il avait refusé toutes les propositions qu'on lui avait faites parce qu'il désirait épouser une fille qu'il avait remarquée, mais ne l'avait dit à personne. Chaque fois que Dadda Slimane lui disait : « Nous allons demander sa fille à Untel », Dadda faisait « non » de la tête sans mot dire. Lorsqu'on sut qu'il souhaitait épouser la fille du Caïd*, Dadda Slimane refusa d'aller la demander car, disait-il, nous n'étions pas assez riches pour nous allier à une famille caïdale. Dadda n'insista pas mais refusa tout autre mariage. Plus tard, il s'intéressa à une jeune fille extraordinairement blanche, plantureuse, avec une magnifique chevelure blonde qui lui battait les reins, une beauté! Nanna Ourida exprima son désaccord en invoquant le caractère intraitable des gens de sa famille. Nanna Zineb, ma sœur aînée, lui rétorqua aussitôt que si son frère voulait cette jeune fille il n'y avait pas à la lui refuser:

- Enfin! C'est la seconde femme qu'il désire et vous la lui refusez encore! Laissez-le donc se marier, ou bien préférez-vous qu'il aille lui-même formuler sa demande?

Elle dit cela sous le coup de la colère, car chacun sait qu'un jeune homme ne va jamais lui-même faire sa demande en mariage! La demande fut faite rapidement et le mariage aussi. Le trousseau était bien mince en ces temps difficiles, et les choses se firent le plus simplement du monde.

Avant son mariage, nous menions une vie paisible et harmonieuse. Dadda était payé vingt francs par semaine; Dadda Slimane lui en prenait quinze. Avec les cinq francs, parfois quatre, qui lui restaient, il m'acheta le minimum de bijoux composant le trousseau de la mariée. Dès que je voyais un vêtement ou un bijou qui me plaisaient, je les lui réclamais aussitôt. Tout me fut acheté avec son argent de

* *Caïd* fonctionnaire turc. Ce titre a été conservé par les Français en Kabylie pour désigner le lieutenant de l'administration sur une ou deux tribus.

poche de plusieurs années, conservé opiniâtrement au fil des semaines. Ma mère ne m'avait laissé qu'une paire de bracelets de cheville. Avec l'argent de poche de Dadda et le fruit de mon travail, je pus acquérir le nécessaire : bracelets, boucles d'oreilles, colliers, diadème, et plusieurs robes.

Au début des années quarante, les Anglais et les Américains débarquèrent en Algérie, et les contrôles de papiers devinrent fréquents. Les Américains sont de tous petits bonshommes avec de petits yeux brillants et parlants une langue aussi bouillonnante qu'une marmite. Dès qu'ils apparaissaient à l'abord du village, tout le monde criait: « Les voilà, les voilà! » Et chacun de rappeler sa marmaille et de boucler sa porte. Lorsqu'ils s'approchaient de nous, ils nous montraient des pièces de monnaie blanches ou jaunes, ce qui nous émerveillait car nous pensions que c'était de l'argent ou de l'or. Ils nous tendaient une pièce et nous montraient les poules pour essayer de se faire comprendre. Nous réalisions alors qu'ils désiraient une volaille contre la pièce et nous nous étonnions qu'ils demandent si peu contre une telle fortune! Ils réclamaient aussi des œufs, les pauvres mouraient de faim. Nous craignions tout de même cette nuée de soldats surprenants par leur petite taille et leurs yeux clairs. Ils avaient l'air de sortir tous du même moule, regroupés comme des poussins autour de leur mère. Nous leur vendions donc nos œufs avec grand bénéfice pour nous. Affamés, ils semblaient prêts à tout sacrifier pour un peu de nourriture; ceux qui s'étaient habitués à leurs visites firent de bonnes affaires, les soldats leur troquant parfois des vêtements, des couvertures. Le mari d'une de mes tantes s'était ainsi enrichi en revendant au marché les objets qu'il obtenait auprès d'eux en échange du pain qu'on lui donnait à la ferme coloniale où il travaillait aussi. C'était une époque difficile durant laquelle nous achetions avec les bons d'alimentation distribués par les autorités françaises.

A cette période, une fille de mon âge mourut dans le

village. J'en eus beaucoup de chagrin car elle était atteinte d'une mauvaise maladie: elle avait été frappée par un mauvais esprit de la fontaine qui l'avait installée dans le mutisme avant de lui faire rendre l'âme peu de temps après. Sa mère décida alors de vendre tous les éléments de son trousseau. Parmi eux, il y avait des pièces d'argent pour confectionner un collier à plusieurs rangs qu'elle était prête à me céder. J'attendis avec une impatiente frénésie le retour de Dadda; quand il rentra, je lui dis, tout excitée :

- Dadda chéri, je t'en prie, il faut que tu me les paies, sinon je crois que j'en mourrai!
- Je veux bien, mais tu sais que je dois attendre mon salaire. Si cette femme accepte de te les mettre de côté jusque-là, je te les promets!
- Mais Dadda Slimane te réclamera la moitié de ta paie comme d'habitude! Se lamenta notre sœur.
- Qu’il vienne donc me réclamer quoi que ce soit, j'ai décidé qu'il n'aura rien cette semaine!

Le lendemain matin, je courus fébrilement à la première lueur de l'aube vers la maison de la dame et frappai bruyamment à sa porte. Elle sortit, non encore ceinturée.

- Que se passe-t-il? Tu m'as fait peur!
- Oh, s'il te plaît, peux-tu me garder les pièces jusqu'à la semaine prochaine, dis-je, tout essoufflée.
- Mais je te les garderai un mois si tu le veux, ma fille. Si ça n'est que ça, tu peux rentrer tranquillement chez toi, tu les auras la semaine prochaine!
- Que Dieu te bénisse!

Je me mis à l'embrasser, lui baisant le front et les mains. Elle riait et disait que j'étais bête comme une fille coquette de mon âge. Lorsque les pièces furent en ma possession, j'achetai une chaîne et portai le tout à une femme spécialisée dans l'art de les enfiler. C'était la grande mode à l'époque, et chaque jeune fille rêvait d'en posséder un collier. Pour ne pas être ridicule, il devait comporter au moins deux rangées. Le mien, très large, me frappait la poitrine, au rythme d'un

balancement régulier lorsque je travaillais, au tamis, par exemple, j'en étais très fière.

L'enfileuse de pièces possédait un appareil pour les percer avant de les introduire dans les chaînons, de manière à ce que chacune se superpose à moitié sur la précédente. J'observais son travail avec ravissement et lorgnais envieusement les boucles d'oreilles et les bijoux qu'elle avait fabriqués ou assemblés pour d'autres clientes. J'étais éblouie par une parure de tête assortie de grandes boucles d'oreilles dorées en forme de fer à cheval. L'idée de devoir trouver l'argent pour l'acheter me trottait déjà dans la tête. En attendant, il fallait d'abord payer le premier collier. Lorsque Dadda Slimane vint réclamer comme d'habitude les trois quarts de la paie de Dadda, celui-ci lui répondit :

- J'ai dû m'acheter un pantalon, je ne peux rien te donner cette semaine. J'ai pourtant reculé au maximum cet achat mais je ne pouvais continuer à travailler chez les Français en haillons, j'avais trop honte!

Dadda chéri avait menti pour me payer le collier. Dadda Slimane ne répondit rien sur le moment mais nous coupa presque les vivres. Il ne nous envoyait plus qu'une *guelba* d'orge, c'est-à-dire vingt litres tous les quinze ou vingt jours. J'appris que Nanna Ourida n'appréciait guère de voir ainsi son mari se soucier de nous alors que nous ne faisions rien pour l'aider dans ses nombreuses tâches domestiques. Elle finit par convaincre son mari de ne plus nous envoyer que dix litres au lieu de la *guelba* bimensuelle de deux décalitres. Heureusement, Dadda était suffisamment apprécié de ses patrons, qui lui donnaient largement des céréales destinées aux bêtes. Nous en faisions du pain, et en fin de compte ne manquions de rien, nous avions même du café.

C'est ainsi que peu à peu nous prîmes notre indépendance. Dadda ne travaillait plus que pour nous trois, laissant Dadda Slimane se débrouiller seul. En retour, celui-ci se déchargea tout à fait de nous, qui appréciions davantage cette situation finalement favorable puisque Dadda put

m'acheter cette parure de tête tant désirée et bien d'autres choses encore.

Un homme rapportait des foulards qu'il se procurait sans doute chez le Caïd avec les bons. Peut-être le Caïd recevait-il les vêtements de l'État mais, au lieu de les distribuer à la population, les gardait-il pour les revendre? Je ne sais. L'homme travaillait à Sidi-Aïch *: lorsqu'il recevait la marchandise à redistribuer, il se servait d'abord largement avant de rapporter le reste à écouler à sa femme, au demeurant fort gentille. J'allais donc la voir pour qu'elle me vende quelques-uns des foulards et elle acceptait volontiers de me les confier pour que je les montre à Dadda afin que nous puissions choisir ensemble, choix vraiment difficile parmi les couleurs différentes : rouge, noir, violet, jaune... C'est ainsi que Dadda ne put jamais s'acheter quoi que ce fût pour lui; il marchait pieds nus au lieu de porter, sinon des chaussures, du moins des espadrilles ... Son pantalon était rapiécé à tel point que le tissu d'origine se perdait sous les pièces innombrables.

* *Sidi-Aich* : village sis à environ 30 km au sud-ouest d'Ihma, au cœur de la vallée de la Soummam.

2.

A la fin de l'automne 1945, la famille des Iflanen vint me demander en mariage. Ce fut le grand-père paternel de mon futur mari qui fit officiellement la demande. Je connaissais le petit-fils en question qui m'avait déjà tourmentée lorsque, plusieurs années auparavant, je ramassais les olives pour le compte de son grand-père. Je portais alors un de ces foulards achetés à Paris par mes beaux-frères travaillant en France. Installé dans l'olivier sous lequel je ramassais les fruits, il avait bondi tout à coup près de moi et s'était emparé vivement de mon foulard qu'il attacha à sa ceinture.
Je m'étais mise à hurler de toutes mes forces:

- Rends-moi mon foulard, rends-moi mon foulard!

Puis je m'étais réfugiée dans les bras d'une veuve qui travaillait près de moi. Je sanglotais tout en la suppliant de sommer ce sale gosse de me le rendre; mais elle se jouait de mon chagrin et croyait me faire rire en me disant :

- Tu sais, s'il ne veut pas te le rendre, toutes les filles sauront qu'il doit t'épouser!

J'avais redoublé de sanglots mais rien n'y avait fait; il avait refusé de me le redonner. Rentrée à la maison j'avais expliqué à ma mère ce qui s'était passé. Elle était allée trouver Mbarka, cette veuve qui connaissait bien cette famille pour laquelle elle travaillait aussi.

- Ma chère Mbarka, pourquoi cela? Cette pauvre petite

ne fait que pleurer, n'as-tu pas pitié d'elle? Somme donc ce garçon de lui rendre son foulard et de cesser de l'ennuyer; autrement, dis au patriarche de lui payer son dû et elle ne reviendra plus travailler!

- Oh, Nanna Taos, ce sont des gamins qui s'amusent …!
- Non, non! Ce serait une fille comme elle, certes, mais c'est un garçon, cela ne se fait pas! Aujourd'hui, il a pris seulement son foulard, mais si une autre fois il en profitait pour la suivre en chemin et la prendre dans un coin, non, je ne puis accepter cela!

Le lendemain, dès notre arrivée à l'oliveraie, Nanna Mbarka lui avait donné l'ordre de me rendre mon foulard tout en lui reprochant d'avoir obligé ma mère à se déplacer chez elle. Il me l'avait restitué enfin, mais toutes les filles s'étaient mises à chanter pour me railler :

- Il la veut! C'est elle qu'il va épouser, la, la, la ...

Furieuse, j'avais maudit le monde entier pour m'avoir mise dans une telle situation! Les jours suivants, il avait continué de m'importuner chaque fois qu'il le pouvait, je me moquais de lui car il portait un pantalon bouffant qui me faisait rire (dans ma famille, les hommes ne portaient pas ces pantalons larges, mais ceux coupés à la française qu'ils se faisaient tailler au marché).

- C'est une outre que tu as dans ton pantalon! Ha! Ha! Espèce d'Arabe, espèce de gland!

Il se coiffait d'une calotte blanche qui ressemblait à la calotte du gland. Parmi les autres fillettes, certaines renchérissaient :

- Ha, ha! Toi, épouser Louisa, tu t'es regardé, même une chienne ne voudrait pas de toi! Va donc trouver une fille ailleurs, Louisa n'est pas pour toi!

Par la suite, les railleries avaient cessé mais j'avais remarqué qu'il me regardait souvent. Il est vrai que j'étais très blanche et tout le monde s'accordait à dire que j'avais hérité de la beauté de ma mère; mais j'avais un grand défaut, j'étais maigre, un vrai singe! Je sus par la suite qu'il avait

refusé toutes les propositions de mariage qui lui avaient été faites, s'étant mis dans la tête qu'il m'épouserait tôt ou tard.

C'est incidemment que j'appris mon prochain mariage avec lui. J'avais attrapé un broc d'eau dans une des niches de la maison, mais il m'échappa et se fracassa sur le sol.

- Tu n'es pas dégourdie! Et dire que tu vas te retrouver dans une famille où tu devras l'être! me lança Dadda Slimane.

- Comment? Qu'y a-t-il? Questionna une tante.

- Aujourd'hui, je l'ai donné en mariage, les Iflanen viendront déposer *timrizt**!

Cela me fit un choc.

- Comment? A qui en as-tu parlé? Sur les conseils de qui as-tu pu dire oui? C'est impensable! lui dit-elle en se frappant les joues.

- C'est son destin! Une fille, il faut la donner à la terre (à la tombe) ou à celui qui possède la terre!

- Ce sont les ennemis de ta mère, qui est aussi ma sœur, ennemis jusqu'à la fin des temps! Ton père a refusé de leur donner Halima lorsqu'ils l'ont demandée, il a juré de ne jamais leur céder une seule de ses filles; par la suite, après la mort de ton père, ils sont venus demander Tounes, ta mère a juré par tous les saints qu'elle ne leur accorderait aucune de ses filles, qu'elle suivrait le chemin tracé avant elle par son mari! Même sa fille divorcée deux fois n'a pas été accordée ã cette famille! Et toi, voilà que tu donnes la petite dernière tant chérie par sa mère défunte, paix ã son âme! La pauvre, elle doit se retourner dans sa tombe, tu aurais pu, par respect pour son souvenir, refuser définitivement ...

- Laissez-moi, laissez-moi, je ne sais plus où j'en suis! cria-t-il en ramassant ses affaires. Elle n'aura qu'à revenir deux mois plus tard si elle ne s'adapte pas. L'honneur des hommes dépend de leur langue, voilà un an qu'il attend une

* Après la réponse positive à leur demande en mariage, les parents du futur marié se rendent chez ceux de ln jeune fille pour y sceller symboliquement le lien qui va unir les deux familles. C'est ce lien que désigne le terme *timrizt.*

réponse, je ne peux pas lui dire non, c'est un homme de bien, il possède des silos, des jarres pleines, que désirer de plus!

Il ne cessait de justifier sa réponse tandis que ma tante se frappait la tête en déambulant d'un coin à l'autre de la pièce tout en répétant:

- Je vais aller déterrer ma sœur ! Oh, si elle pouvait apparaître sur-le-champ, elle te mangerait sans prendre le temps de te faire cuire, tout fils que tu es pour elle! ...

Tout le monde était contre ce mariage et les discours allèrent bon train : « Comment est-ce possible, Louisa, la petite dernière d'une famille de douze, pourra-t-elle supporter cette famille lflanen dont la maison grouille comme une fourmilière! Il est impensable qu'elle cuise à la première lueur de l'aube une vingtaine de pains pour nourrir une telle nuée de sauterelles! Tu crois qu'elle pourra supporter de nettoyer l'étable, l'écurie, la bergerie, et le reste? Tu la vois, elle, au caractère si fragile, pleurant pour un rien, tu la vois se contenter de quelques figues sèches et de quelques gouttes· de marc d'huile pour toute la journée, et, qui plus est, offertes à contrecœur par sa belle-mère! »

Quant à Dadda, il prit sa tête entre ses mains et ne souffla mot durant cette discussion enflammée. Enfin, lorsque Dadda Slimane s'en fut allé, il jeta d'un trait:

- Va donc, Dadda Slimane, que Dieu t'ôte le pain quotidien qu'il t'a accordé jusqu'à ce jour comme tu viens d'ôter sa chance à Louisa!

Mes sœurs Zina et Zineb pleurèrent toutes les larmes de leur corps et se rendirent le soir même chez nos autres sœurs pour leur dire :

- Rendez-vous compte, Slimane a donné Louisa aux Iflanen, il l'a vendue aux lflanen!

Les hommes de la famille trouvèrent anormal de n'avoir pas été consultés. De dépit, Dadda Slimane dit à tous :

- Puisque c'est ainsi, puisque vous les femmes n'avez aucun sens de l'honneur, puisqu'il vous est égal de perdre la

face, alors, portez le burnous et Je porterai la robe, allez au marché et je resterai à la maison, je vais rendre son bien à cet homme honorable!

Cependant, il se rendit en compagnie de ma sœur chez Tafellust, une sage-femme alliée des Iflanen, pour lui demander son avis.

- Comment, vous hésitez! Mais il n'y a pas à hésiter! Vous ne trouverez jamais pareille occasion ! Vous êtes pauvres, ils sont riches, et vous avez besoin de demander conseil! Bien sûr qu'il faut dire oui! Vous devriez vous estimer heureux qu'ils s'adressent à vous car il leur serait aisé de trouver meilleur parti; ils ont une maison pleine d'hommes et de prospérité! ...

Après cette entrevue, Dadda Slimane fut convaincu d'avoir bien agi et rentra satisfait. Quant à moi, il ne me restait que les larmes et j'en versai durant des jours entiers. L'idée de quitter Dadda et Nanna chez qui je me trouvais si bien pour une famille qui me paraissait redoutable me remplissait d'angoisse, mais je n'avais pas mon mot à dire, la décision appartenait à Dadda Slimane et à lui seul. Pourtant, je cherchai toutes les solutions possibles pour échapper à ce mariage. Dans mon désespoir, j'allai sur la tombe de ma mère et pleurai à en perdre la vue. Je la questionnai, lui demandai conseil, elle seule pouvait me sauver. Je voulus m'enfuir mais pour aller où? Les filles ne s'en vont pas n'importe où, seulement dans leur famille qui les renvoie peu après. J'avais pensé me noyer mais le courage me manqua. Je restai là, sur la tombe, confiant mon désespoir à ma mère chérie dont je n'avais jamais tant désiré la présence. Puis je rentrai à la maison et m'assis près du foyer éteint pour pleurer encore dans l'espoir d'être frappée par les mauvais génies des cendres, et me rendre ainsi indésirable à mes futurs beaux-parents. Ma belle-sœur Ourida me grondait lorsqu'elle me trouvait ainsi.

- Veux-tu aller pleurer ailleurs, je t'ai déjà dit maintes fois qu'il est mauvais de pleurer devant les cendres!

Elle ne voyait pas que c'était précisément pour cette raison que je le faisais. Malheureusement pour moi, aucun génie ne me frappa et je ne perdis pas la raison. Le sort en était donc jeté, mais je nourrissais encore l'espoir naïf formulé par Dadda Slimane de pouvoir revenir à la maison rapidement si je ne m'adaptais pas.

Nous étions en 1946, époque pénible où tout s'achetait par bons ou au marché noir à des prix exorbitants. Les Iflanen envoyèrent le voile qui devait me recouvrir lors de mon déplacement vers leur maison le jour de la noce. Lorsque nous le reçûmes, mes sœurs furent indignées : le morceau d'étoffe ne ressemblait ni vraiment à un voile ni vraiment à un drap, en outre il était bien trop court pour recouvrir une mariée, ce qui scandalisa ma tante.

- Comment! Qu'est-ce que c'est que cela? Des gens qui possèdent des silos et qui ne sont même pas fichus d'acheter un voile au marché noir! Ou ils se moquent de nous, ou ce sont de faux riches! S'ils n'ont pas d'argent, ils peuvent fort bien payer avec du blé! Slimane, tu vas aller rendre ça à son propriétaire lorsqu'il passera près du cimetière! Dis-lui que nous ne l'avons ni coupé ni touché et qu'il est laid et trop court!

Le jour venu, Dadda Slimane alla à sa rencontre près du cimetière et le salua. Le vieux était juché sur une jument brillante comme si elle avait été lustrée à l'huile, et sa crinière brune dansait au soleil. Comme à son accoutumée il était vêtu de l'honorable burnous blanc et avait la tête recouverte du turban d'un blanc impeccable. Il portait ainsi la réputation même de l'homme le plus honorable et le plus respecté.

- Voici le voile que vous nous avez fait porter. A la maison, les femmes ne savent comment le couper ni le coudre, cela ne va pas ...

- Comment! Lui coupa-t-il la parole, voudriez-vous aussi que je coupe un pan de mon burnous? C'est ainsi, c'est tout

ce qu'il y a, de toute façon elle le rapportera chez moi, alors! ...

- Mais il n'y en a que pour une manche ...

- C'est tout ce que j'ai pu acheter, il n'y a rien d'autre!

Dadda Slimane rentra à la maison tout aussi furieuse qu'honteux.

- Vous m'avez déshonoré, c'est comme si j'avais fait dans mon pantalon, bougre d'âne que je suis de prêter l'oreille aux femmes ...

L'affaire s'arrêta là et une femme réussit à couper et coudre tant bien que mal le fichu voile.

Eut lieu ensuite le dépôt de *timrizt*. Ce fut la vieille Fatma, la grand-mère de mon futur époux, qui vint avec une autre femme des Iflanen. Elles se rendirent toutes deux chez Tafellust dont la maison mitoyenne communiquait avec la nôtre par une petite ouverture qui nous rendait bien service. J'étais seule à la maison lorsque je vis Nanna Fatma, le dos chargé d'un grand couffin et se dirigeant chez Tafellust. Je me précipitai pour fermer la porte et m'enfuir chez ma sœur Zineb. Depuis cet accord de mariage, je haïssais toute personne de ma future belle-famille. On m'expliqua par la suite que toutes les fiancées nourrissent un profond ressentiment pour les membres de leur future belle-famille qui viennent les arracher brutalement à la leur. Je crois que si j'en avais eu les moyens j'aurais été capable de les tuer tous. En m'enfuyant, j'entendis dans mon dos des paroles qui me glacèrent, c'étaient les deux femmes:

- Hé! Où cours-tu comme cela? Tu peux toujours essayer de te sauver, c'est pour toi que nous venons!

Elles allèrent chez Tafellust et la ramenèrent chez nous. Je ne voulais pas retourner à la maison tant qu'elles s'y trouvaient. Dans la précipitation, Nanna Zineb envoya sa fille chercher notre sœur Yamina sur-le-champ car nous n'avions pas été mises au courant par Dadda Slimane du jour du dépôt de *timrizt*.

- Que se passe-t-il ? Tu me fais peur! demanda Nanna Yamina lorsqu'elle arriva chez Nanna Zineb.

- Allons avec Louisa chez nous, elle dit que Tafellust et la vieille Fatma sont en train de frapper à la porte, et elle ne veut pas y aller, surtout toute seule!
- Allez, viens! me dirent-elles.
- Non, je n'irai pas, je ne veux pas y aller!

Elles me donnèrent une robe propre pour être présentable, et toutes se mirent à me tourner autour et à me flatter, à m'encourager pour que j'aille accueillir ces femmes. Nanna Zineb prit quatre œufs car, pensa-t-elle, si nous devions servir le café à ces dames, il fallait leur préparer la galette de semoule et d'œufs qui l'accompagne d'habitude. Je revins donc avec elles, la grosse clef de la maison à la main et marchant tête baissée. Lorsque nous arrivâmes, les deux femmes dirent d'un ton faussement enjoué :

- Où pensais-tu donc te sauver ainsi? Nous t'avions vue!

Évidemment, Nanna Zineh renchérit pour leur plaire :

- Comment? Tu prends la fuite à la vue de ta future belle-famille, tu n'as pas honte!

Je n'avais jamais tant désiré être engloutie par la terre. Nous entrâmes. Elles déposèrent le couffin contenant une demi-*guelba* de blé et un morceau d'étoffe destiné ã la confection d'une robe pour moi. Lorsque les produits furent déballés, elles hululèrent toutes les quatre puis les émissaires repartirent chez elles.

Nanna Zineb se demanda comment contacter Dadda Slimane à Dernoub pour lui dire qu'il fallait leur rendre un couffin de beignets puisqu'ils avaient apporté du blé; c'est ainsi, lorsqu'on porte du blé, on doit recevoir en retour des beignets, on dit que c'est « pour la levure», c'est-à-dire pour la prospérité de l'alliance. Lorsqu'on avait célébré le mariage de Dadda, les lflanen avaient été invités. La vieille Fatma et son fils Mohand les avaient représentés. Ils avaient porté un grand couffin de blé, c'est ce qu'on appelle *ahenni*. Après les noces de Dadda, les femmes de la maison firent remarquer que les Iflanen avaient porté un couffin de *timrizt* et un autre d’ahenni sans que nous ne leur ayons rendu

un seul beignet. Les responsables de cette attitude scandaleuse étaient bien sûr Dadda Slimane et sa femme, mais c'est encore Louisa qui devra en payer les conséquences lorsque, une fois installée dans sa belle-famille, ses belles-sœurs s'en donneront à cœur joie en répétant que sa famille a *mangé timrizt*! Mes tantes dirent leur tourment à Dadda Slimane qui leur répondit :

- Je leur porterai un couffin d'ahenni pour le mariage qu'ils préparent comme ils m'ont porté un couffin d'ahenni pour celui de mon petit frère, un point c'est tout!

Jusqu'à ce jour, *timrizt* ne fut pas rendue, et mon mari ne manque pas de me le reprocher dans ses mauvais moments; il a d'ailleurs entièrement raison car cela ne se fait pas. Ce fut Nanna Zineb qui prit quelques œufs de ses poules et les mit dans le couffin à rendre; on ne rend jamais un contenant vide, quelle que soit la circonstance: si l'on n'a vraiment rien, on y met un peu d'eau car, dans les échanges, un récipient vide ne peut présager que du malheur.

Une semaine plus tard ils revinrent. C'était à l'époque des figues. Je me trouvais à Dernoub où je ramassais la caroube avec Dadda Slimane. Sur le chemin du retour, lorsque nous parvînmes sur la colline dominant le cimetière, nous aperçûmes un groupe d'hommes. Dadda Slimane me dit formellement:

- Tu passeras derrière moi, ne te montre pas devant eux, ne les salue pas! Regarde le sol et passe rapidement sans t'arrêter, puis tu rentreras directement à la maison!

Je fis ce qu'il me dit. Il dut, lui, s'arrêter pour les saluer.

Parvenue à la maison, je trouvai un mouton suspendu, Tafellust, Fatma, plusieurs autres personnes, bref, la maison pleine! Moi qui rentrais toute sale de la cueillette de la caroube, j'avais honte de me montrer. On m'apprit que c'était le jour de l'*asečči* *. Pour l'*asečči*, tous les membres de la famille du fiancé sont présents, excepté lui-même. Il se

* *Asečči*: étape qui suit la *tlmrizt* et précède la noce; c'est en quelque sorte le repas des fiançailles.

déroule chez les parents de la fiancée qui, eux aussi, rassemblent les membres de leur famille. Je passai donc la nuit à rouler le couscous jusqu'au matin, malgré le sommeil qui me fit tomber la tête dans le plat à plusieurs reprises. Le lendemain eut lieu le repas, le fameux *asečči*. A la fin de la journée, la famille du fiancé s'en retourna chez elle avec son couffin rempli de couscous et de viande.

Ils nous firent savoir ensuite qu'ils préparaient une triple circoncision pour la semaine suivante et exprimèrent leur désir de faire d'une pierre quatre coups en y associant le mariage. Il y eut donc quatre fêtes en une, mais les Iflanen n'avaient que quelques dizaines d'invités de leur côté. Évidemment, vu la façon dont le vieux Chérif procédait aux invitations, il n'était pas étonnant qu'ils n'aient pu en avoir davantage! Il n'invitait pas huit jours à l'avance, mais la veille! On disait de lui dans le village : « Chérif qui t'invite le samedi au marché pour le dimanche! » Lorsque certains le lui reprochaient en lui expliquant que les invités ont besoin de temps pour se préparer puisqu'il n'est pas question qu'ils viennent les mains vides, il répondait :

- Mais pourquoi porteraient-ils ceci ou cela? Je leur demande seulement de venir déjeuner ou dîner! Que pourraient-ils me porter que je ne possède déjà : de la semoule? J'ai des champs de blé! De la viande? Je possède du bétail, alors!

Il savait bien pourtant que toute présence à la célébration d'une union était accompagnée, au minimum, d'un bien alimentaire. Cela faisait partie de l'échange social en impliquant une promesse de retour, mais le vieux Chérif se moquait parfois des convenances.

Je me mariai un dimanche. A l'époque, les fêtes se déroulaient le dimanche. Le jour de mon départ, les femmes de ma famille me préparèrent, me coiffèrent de trois foulards de tailles et de couleurs différentes, et me couvrirent du voile. On me fit monter sur une mule caparaçonnée, et le

cortège nuptial se dirigea vers la maison de la future belle-famille tant redoutée. On m'accueillit avec force youyous ainsi qu'un tamis plein de légumes et de fruits secs avec, en son centre, un œuf et une bougie. Une des femmes enfouit sa main sous mon voile, prit la mienne, la sortit, y mit l'œuf que je dus lancer sur la tête de la mule pour le casser. La coutume veut que le beau-père ou le plus âgé de ses fils fasse descendre la mariée de la mule. Ce fut mon grand-beau-frère Mohand qui exécuta cette tâche et me fit franchir le seuil. J'entendais qu'on disait autour de moi :

- Baisse-toi, baisse-toi encore!

Moi qui ne voyais rien sous mon voile, ne sachant quel chemin on m'avait fait prendre pour arriver là, je me demandai si on me portait dans une véritable maison. Je me baissai donc tant que je pus sur les épaules de mon porteur, Mais continuai de recevoir l'ordre de me baisser encore. « Le linteau serait-il si bas, pensai-je, moi qui étais habituée au haut linteau de notre maison, voici qu'il faut être nain pour pénétrer ici! »

On me déposa enfin dans la grande pièce où l'on m' installa sur une natte ã l'endroit où se dresse d'habitude le métier à tisser, face à la porte d'entrée. On disposa sur la natte du blé, des fèves, de l'orge. Les femmes et les enfants de ma famille qui m'avaient accompagnée furent installés à mes côtés. Ma mère absente fut remplacée par mes sœurs. Je me sentis très malheureuse sans sa présence en ce jour mais ravalai mes larmes car une mariée digne de ce nom doit trôner toute la journée sans ciller, droite comme un piquet, aucune émotion ne doit pouvoir être décelée sur son visage, c'est le contrôle de soi absolu.

Les chants d'accueil louant la mariée m'avaient beaucoup émue; ils sont si beaux que la mariée la plus effarouchée se sentirait rassurée et en sécurité. Lorsque le cortège fut installé, on nous présenta le café accompagné des douceurs que nous avions apportées (beignets et autres gâteaux, dattes, noix, œufs), c'est la *lâada* dont chaque homme du

cortège nuptial reçoit une part, cortège composé d'hommes envoyés par la famille du mari.

Pour m'alimenter le soir de mon arrivée, ce fut une fille du patriarche, Ouardia, qui s'occupa de moi. Elle pénétra dans la pièce, accompagnée de deux autres femmes qui se tinrent à mes côtés. Elle passa sa main sous mon voile, chercha la mienne, la sortit, y mit une cuillère de bois, la dirigea vers le centre de l'assiette de couscous. Le centre de l'assiette représente le centre de la famille; me faire manger par le centre allait m'éviter d'y être marginalisée. Puis elle mit dans ma main un morceau de viande bouillie et me recommanda de le faire passer sous mon pied avant de le placer dans le creux laissé au centre de l'assiette. Le geste de passer la viande sous le pied de la mariée signifie qu'elle sera à la hauteur de ses fonctions. Je demeurai ainsi toute la nuit, enfouie sous mes étoffes, ligotée de tous côtés et transpirant jusqu'à n'en plus pouvoir. Je ne trouvai pas le sommeil, n'attendant que le lever du jour pour qu'enfin on me débarrasse de ce poids.

Le lendemain lundi, on étendit sur le mur la grande couverture de laine que j'avais apportée comme toute mariée doit le faire. Les femmes de ma famille me baignèrent, m'ôtèrent le henné que j'avais gardé toute la nuit aux mains et aux pieds, et m'habillèrent. Le moment solennel d'être vue, la *tiẓri*, vint; je dus embrasser le front de toutes les femmes de ma famille d'adoption. Juste avant mon apparition dans de beaux atours, les femmes envoyèrent une messagère auprès du chef de famille afin qu'il délègue un membre masculin auprès de la mariée.

Il envoya Amara, mon beau-frère encore jeune garçon. Il entra très timidement chez les femmes et me remit, tête baissée, un douro (pièce de cinq francs), somme symbolisant la *tiẓri*, la « vision de la mariée ». Son rôle était aussi de *ger abaggus*, d' « entamer mon ceinturage ». Il le fit très rapidement et s'enfuit, les joues rouges de honte et de fierté, pressé de rejoindre les hommes et surtout de quitter les femmes

parmi lesquelles il se sentait bien mal ã l'aise. Les femmes achevèrent de me ceindre et me firent asseoir sur le petit banc de bois placé au pied du mur sur lequel s'étendait la belle couverture. Les femmes et les fillettes qui m'avaient accompagnée s'installèrent ã mes côtés. Quel soulagement de pouvoir voir la lumière et reconnaître les personnes autour de moi!

Je remis à chacun un œuf et une noix; chaque âme doit recevoir ce minimum, serait-il au berceau. Tout cela doit être apporté par la mariée avec le coffre contenant son trousseau.

La nuit de noces fut d'une extrême banalité. Dans la nuit du lundi au mardi, une fois que les hommes furent partis dormir, mon mari pénétra dans la chambre nuptiale, car le marié ne rejoint sa femme qu'en catimini et à l'abri des regards. Il se présenta à moi, un flacon d'eau de Cologne à la main en guise de cadeau personnel.

Au petit matin, Ouardia entra la première dans la chambre pour constater à la fois la consommation du mariage et pour m'habiller car je devais paraître encore dans de beaux atours dès le matin.

Le mardi, comme il se doit, je dus rouler le gros couscous, le *berkukes.* Devant l'irrégularité du grain que je venais de confectionner, les brus de la génération précédente, déjà à l'affût de mes éventuelles lacunes et défaillances eurent quelques réflexions. Nanna Fatma, ma grand-belle-mère, prit ma défense :

- De quoi vous moquez-vous? Ce grain est très beau, et j'affirme qu'aucune d'entre vous ne l'avait roulé aussi régulièrement au lendemain de son mariage. Je vous ai toutes vues à l'œuvre et je déclare que Louisa est celle qui a le mieux rempli ses fonctions!

Elle m'encourageait ainsi sur le ton de la plaisanterie; elle savait que j'avais honte, comme toute jeune mariée dans la même circonstance. Toutes les femmes partirent alors du même rire éclatant et tout se passa bien. Il fallut ensuite

faire cuire à la vapeur le plat des mariés composé de pois chiches et de petits pois afin, dit-on, que la jeune femme soit prospère en enfants, qu'elle gonfle comme gonflent les légumes secs avec l'eau.

La natte sur laquelle j'étais installée était jonchée de grains de blé. Deux femmes de confiance veillèrent à ce qu'aucun grain ne fût touché par personne. Ce blé représente l'espoir de prospérité et d'abondance placé dans la nouvelle venue. Ces femmes vigilantes sont là pour éviter que des grains ne soient dérobés par une femme malveillante désirant nuire à l'union en cours. A la fin de la première journée, ces femmes récupèrent le blé pour le ranger en un lieu connu d'elles seules. Le troisième jour, elles le reprennent pour le moudre afin que la jeune mariée roule le gros couscous. La préparation de ce *berkukes* est la première épreuve de la jeune femme sur le chemin de son intégration dans sa nouvelle famille. Comme la cuisson est interdite à la mariée, ce fut ma belle-mère qui l'effectua; je n'eus pas le droit de toucher aux ustensiles allant sur le feu avant le septième jour à cause des effets néfastes de la suie.

Je me retrouvai donc dans ma belle-famille et commençai d'endurer ce qui allait être mon destin pendant des années: des ordres tels que : « Va peigner les filles, va préparer le Repas des garçons, va laver leur linge, va traire la vache, va rassembler les agneaux, prépare la litière des bêtes, va traire les chèvres, va baratter le beurre, va chercher des fagots, va chercher la paille de l'aire à battre pour le bétail, va remonter l'orge du silo souterrain, va tamiser la farine, mets-la à la marmite ... » Gens de la maison et travailleurs saisonniers ou journaliers aussi nombreux que des sauterelles! Une aussi grande maisonnée gouvernée par une seule tête, celle du patriarche! Une ferme dont le nombre d'occupants m'impressionnait au plus haut point, moi qui venais d'une petite famille composée seulement de deux garçons, c'est-à-dire pauvre, puisque les dix filles ne sont pas une force pour une famille.

Quelques jours après la noce, vint la fin de l'automne, la saison des dernières figues. Les hommes coupèrent les feuilles des figuiers comme chaque année pour les donner aux bœufs. En accomplissant cette tâche, ils trouvaient ces fameuses dernières figues dont tout le monde était friand, précisément parce que ce sont les dernières de l'année. Mon mari en rapporta un chapeau plein et en offrit une à chacune des femmes qu'il trouva dans la cour, dont j'étais. Malheureusement, il faillit à son rôle de mari car, parvenu à moi, il n'en avait plus. C'est Ouardia qui réagit :

- Ooooh! Il n'a pas gardé la part de la jeune mariée!

Puis, se tournant vers moi:

- J'espère au moins que tu ne te fâcheras pas!

Elle coupa sa figue en deux et me tendit une moitié. Je la refusai net. Elle s'adressa à mon mari :

- Maudit soit ton sort, tu aurais dû commencer par ta femme!

Cet incident imprima dans mon esprit et pour toujours une image de mon mari peu digne d'estime. L'attitude d'un mari digne de ce nom eût été d'aller d'abord dans sa chambre pour y déposer trois ou quatre fruits destinés à son épouse avant de venir en offrir aux autres. Il est vrai qu'en ces temps il était peu courant de trouver une femme ou un homme vraiment habité par son conjoint : mari et femme vivaient ensemble comme chacal et chacale dans leur tanière, toujours à se chamailler dans leur trou, une vie de couple inexistante. Les parents commettaient beaucoup d'injustices envers leurs enfants, les mariant et les maintenant mariés même s'ils s'avéraient être les pires ennemis.

Par la suite, mon mari, comme les autres, parvenait parfois à dérober quelques sous à son grand-père pour s'acheter un pantalon ou autre vêtement. Bien sûr, il n'y avait pas grand-chose à acheter en 1946. Dadda qui travaillait chez le colon me faisait porter quand il pouvait des petits blocs de

savon à raser que j'écrasais et utilisais pour laver le linge, ce qui suscitait la jalousie des autres femmes qui n'avaient que la cendre pour leur lessive. Elles pensaient que c'était mon mari qui me procurait le savon et se sentaient victimes d'une injustice, même si la réalité était tout autre.

La réalité était en effet bien différente : un jour que je retournais chez Dadda pour un séjour, c'est ce que l'on appelle *arzaf*, je portais une sous-robe de coton blanc cousue de fil noir et si sale et rapiécée que le chacal n'eût pas voulu la porter! Le soir venu, la femme de Dadda me demanda de l'enlever pour la laver; j'en avais si honte que je refusai, mais elle insista, la lava et l'étendit sur un fil dans la cour. Je ne voulais pas que Dadda en rentrant de son travail la vît et j'allai la ramasser; elle m'arrêta en me priant de l'y laisser. Le soir, Dadda rentra et, fatigué, s'assit dans la cour en s'adossant au mur. Sa femme lui présenta la robe en lui disant:

- Regarde, vois donc ce que l'on porte dans les maisons pleines, celles aux excréments secs *!

Dadda contempla un moment le vêtement puis dit, comme s'il s'adressait à une puissance supérieure :

- Va donc, Dadda Slimane, que tu sois comme le crapaud du silo souterrain qui cherche à voir la lumière mais que Dieu refoule toujours vers le fond! Va, Dadda Slimane, que tu portes autant de malheur que tu en fais porter à notre sœur! Va, va, Dadda Slimane, que notre bien-aimée mère se lève et te tire la barbe!

De grosses larmes lui roulèrent sur les joues et il se tut. Je tirai la robe des mains de sa femme, la priant de cesser de remuer le couteau dans la plaie à un moment où Dadda était très fatigué. Dès qu'il put, il partit à Bougie d'où il rapporta un coupon de tissu rayé comme celui des chemises d'homme. Il m'expliqua qu'il n'était pas beau mais qu'il n'y avait rien d'autre. J'en fis une robe et un large corsage. Quant à l'ancienne sous-robe, la femme de Dadda la garda

** A yixxamen iččuren / A yiẓẓan iqquren!*

en guise de chiffon pour nettoyer le dessous de son plat à cuire le pain.

Même si j'avais été disposée à aimer ma belle-mère, ce qui n'est le cas d'aucune bru, je n'aurais pas pu car, durant les tout premiers jours suivant la noce, elle ne m'adressa pas la parole, même pas pour me demander si je me trouvais bien chez elle. Seule Ouardia me parlait, m'encourageait, me réconfortait dans cette maison hostile. Il y avait aussi une autre femme qui s'était prise d'estime pour moi et me défendait en cas de litige, la belle-mère de la mienne, la vieille Fatma. Lorsqu'il se trouvait le moindre défaut dans le pain que je préparais, ma belle-mère bougonnait toute la journée de méchantes paroles contre moi, un vrai bourdon! Au lieu de me faire les reproches une bonne fois et de clore l'affaire, elle ruminait tout haut; moi je pensais : « Il tonne un orage de neige mais la neige refuse de tomber! » Puis je me mettais à pleurer. Les femmes ne peuvent que pleurer pour se soulager, elles n'ont pas le droit de parler! Alors sa belle-mère, aveugle, et tenant toujours plusieurs enfants dans son giron, recroquevillée au coin du feu, sans bouger, improvisait un chant satirique qui débutait ainsi :

Ô mon sort fleuri
Et la maison aux deux belles-mères
Quand l'une abandonne les querelles
L'autre les ranime...*

Finalement, elle me disait :

- Oh, ma fille! Je chante tant que je peux et tu ne ris pas! Mais tu sais, moi qui suis pourtant sa belle-mère, elle m'a frappée, quoi d'étonnant alors qu'à toi, sa bru, elle fasse pire!

* *A lbext-iw bu tnewwaṛin*
D uxxam bu snat temɣarin
Tin ar ibrun i lexsum
Ad-tidâekr-ṭṭ tayṭnin

3.

Les Iflanen habitaient Massina, un hameau proche de Ihma. La maison abritait quatre générations, c'est-à-dire une quarantaine de personnes : le patriarche et sa femme, leurs neuf enfants, dont quatre fils mariés et leurs épouses ainsi que leurs enfants, un associé avec sa femme et ses cinq enfants, et enfin un berger. Les fils mariés avaient pour épouses ma belle-mère, première bru du patriarche, Dahbia, Dawya et Khoukha. En épousant Mokrane, je devins la première petite-bru du patriarche. Celui-ci régnait en maître absolu et occupait avec son épouse la pièce principale où se déroulaient les activités communes de la journée puisque c'était là que se trouvait le foyer, cœur de l'habitation. En outre, chaque fils marié disposait d'une chambre où couchaient sa femme et ses propres enfants, toutes ces pièces encadrant la cour intérieure sous laquelle s'enfonçaient profondément quatre silos souterrains. En contrebas de la pièce principale vivaient les bêtes, lesquelles circulaient librement dans la cour parmi les hommes.

La maison, où bêtes et gens cohabitaient, ne comportait pas de plafond mais s'élevait sur un pilier central jusqu'aux poutres et tuiles du toit. Les murs de pierre et de terre blanchis à la chaux comportaient des fissures et des trous où se logeaient parfois serpents et scorpions, Le sol, lui, était en terre battue. Cette habitation où nous nous trouvions fort

bien à l'époque me paraît aujourd'hui d'une telle rusticité que j'aurais du mal à y vivre de nouveau. D'ailleurs, les constructions actuelles présentent un aspect différent puisqu'elles sont souvent dallées et cimentées.

Tandis que les hommes travaillaient aux champs, les femmes demeuraient dans la maison et préparaient les repas quotidiens pour toute la maisonnée.

Le matin, au lever, deux femmes se chargeaient de nettoyer l'étable et la bergerie; une autre pétrissait quatre pains levés et ensuite quinze à vingt grandes galettes sèches pendant que les premiers levaient; une autre encore l'aidait à la cuisson des premières galettes pendant qu'elle pétrissait les suivantes. Une autre s'occupait de traire la vache et de baratter le beurre; une autre de prélever la précieuse huile d'olive des jarres pour en verser de faibles quantités dans des petites boîtes destinées aux hommes travaillant aux champs.

Au moment du repas de la mi-journée, il fallait envoyer de jeunes garçons porter le déjeuner des hommes à l'extérieur, qui aux champs, qui au moulin, faire ensuite déjeuner les garçons qui devaient emmener les bêtes au pâturage, vaches, veaux, brebis, chèvres, chevaux. Le déjeuner était composé d'un morceau de galette non levée et d'un peu d'huile ou de babeurre. Dans les meilleurs jours, on y ajoutait des poivrons cuits à la braise ou un ragoût de légumes. Nous les femmes, nous mangions les dernières, après que tous les hommes avaient été servis et les garçons partis avec le bétail.

Après notre frugal repas, nous disposions d'une heure à une heure et demie pour nos occupations personnelles. Chacune se retirait alors dans sa chambre et faisait ce qu'elle voulait : la sieste si elle était fatiguée ou enceinte, le raccommodage de ses effets personnels ou ceux de son mari et de ses enfants, le cardage de la laine si elle en avait, etc. Souvent, à ce moment de la journée, j'allais nettoyer la pièce principale où dormaient mon grand-beau-père et sa femme aveugle. Je nettoyais leur couche, j'enlevais les trois pierres du foyer et balayais devant le kanoun.

La cécité de ma grand-belle-mère était venue avec la ménopause parce qu'elle avait trop pleuré dans sa vie : ce sont les larmes qui lui ont gâté la vue, la pauvre! Elle avait d'abord perdu ses parents, puis ses sept frères et sœurs les uns après les autres; chaque année un malheur s'abattait sur sa pauvre tête alors qu'elle était encore jeune. Elle se déplaçait par tâtonnements le long des murs. A cause de son état, personne ne la considérait comme la responsable de la maison alors qu'elle l'était puisque femme du patriarche. Été comme hiver, elle portait une vilaine robe de laine rappeuse. Son mari ne lui en a pas acheté une seule durant toute leur vie commune; ses fils mariés ne furent guère plus généreux. Il leur eût été pourtant facile de prendre les six coudées nécessaires lorsqu'ils achetaient du tissu pour leurs femmes, et six coudées auraient été suffisantes pour confectionner une robe simple à porter sous cette horrible couverture qui lui râpait la peau, la malheureuse! Elle disait souvent lorsqu'elle était encore dans la force de l'âge: «Je ne crains que deux choses dans la vie, ne plus pouvoir regarder notre belle montagne et mourir en robe de laine! » Ironie du sort, elle devint aveugle et mourut avec cette affreuse couverture sur le dos!

Lorsque je nettoyais sa paillasse, ma belle-mère ronchonnait contre moi :

- Au lieu de t'occuper d'elle, tu ferais mieux de carder et de filer la laine, grosse bête, toutes les femmes utilisent ce moment de répit de l'après-déjeuner pour apprendre mille et une chose, qui ne seront que bénéfice pour elles : création de nouveaux motifs de tissage, couture, filage de la laine, etc., toi qui ne sais pas tenir une quenouille, tu perds ton temps! C'est de moi que tu dois t'occuper, c'est moi ta belle-mère directe, l'autre c'est la mienne, et il serait de mon rôle et du rôle de mes belles-sœurs d'effectuer ce que tu fais! Tu ne sais pas, toi, petite naïve, ce qui se dit dans cette maison, tu vas le savoir : on dit que nous consommons toi et moi une demi-galette au lieu d'un quart par jour! Chaque bru a droit à un quart de galette, ma petite; il se trouve que moi, qui suis la plus âgée,

j'ai marié mon fils avec toi, sache donc que si tu travailles pour moi uniquement nous aurons droit à un quart de galette pour toutes les deux, c'est-à-dire que c'est ma part que je partagerai avec toi. Si tu veux un quart pour toi personnellement, tu ne dois pas toucher à ma part et tu seras obligée de travailler comme les autres brus de la génération précédente. Elles ont rechigné, car tu as ton quart sans pour autant faire le travail qu'elles accomplissent elles-mêmes. Je te conseille donc de te considérer sous ma coupe si tu ne veux pas à la fois me créer des histoires et t'en créer aussi!

Elle avait dû entendre le grand-beau-père dire devant tout le monde:

- Que celui qui mange son quart porte les sacs! Celui qui se contente d'un petit morceau peut ne travailler que pour lui!

Il avait proclamé cela un après-midi alors qu'il se tenait au milieu de la cour et après s'être assuré que tout le monde l'entendrait. Ma belle-mère comprit que cela s'adressait à elle et m'envoya sur-le-champ moudre le grain, car c'était l'hiver et le moulin à eau était hors d'usage, immergé dans le fleuve en crue. Lorsqu'elle me réprimanda, sa belle-mère, m’entendant pleurer, me demanda mille et une excuses, s'accusant d'être la cause de mes larmes et, refusant mes services, me renvoya auprès de la mienne.

- Laisse-moi, va auprès de ta belle-mère; si tu veux lui demander la permission de t'occuper de moi, je veux bien accepter tes gentils services, sinon je préfère moisir comme une pauvre aveugle que je suis, je ne veux pas te causer d'ennuis, je t'aime trop pour cela!

Elle décéda trois ans après mon arrivée. A peine quarante jours écoulés, le grand-beau-père alla quérir une femme divorcée pour stérilité à Ighil Ilouanen. On racontait qu'elle était très autoritaire, qu'elle se faisait habiller, peigner, laver les pieds. Tout le village nous mit en garde et nous prîmes peur de voir notre maison ruinée par ses exigences et ses caprices. Mais finalement elle s'avéra être une femme comme les autres, participant aux travaux, sans exigences particulières.

Plus tard, elle eut des ennuis car elle nous donna, à Dawya et à moi, toutes deux enceintes, un peu de viande. Dahbia, qui allaitait son fils, se plaignit à son mari, lequel cria à l'injustice. Quelques jours pour tard, la nouvelle grand-belle-mère fut chassée par le patriarche qui craignait les divisions dans la famille. Mais il l'avait fait sur le coup de la colère et le regretta rapidement. Il supplia alors des vieilles femmes d'aller quérir de nouveau la belle Titem dont il ne pouvait se passer; il faut dire qu'elle était magnifique : grande, de superbes cheveux aussi lisses et lumineux que la crinière d'un cheval. Après maints conciliabules, Titem revint.

La vie se déroulait ainsi, avec ses tracas quotidiens. Quelques mois après mon mariage, j'allai trouver une voisine de confiance et lui expliquai que je n'avais pas mes règles depuis trois mois. Elle me réprimanda et alerta les autres, ce que je ne voulais surtout pas. La première avertie fut Tafellust, qui ironisa :

- Tu attends d'avoir accouché pour prévenir tes belles-sœurs de venir te porter ce qui est dû peut-être? Où voudrais-tu qu'elles aillent le chercher alors, donne-le-leur temps! Jamais je n'aurais pensé que Louisa fut enceinte, aucun signe ne la trahit, pas même les yeux que je reconnais pourtant sans jamais me tromper! Cette fois, je n'ai rien vu, pas un signe de nausée, d'envie, de malaise, comme nous en avons toutes connu, celle-ci est comme les ânes, elle ne sent ni ne se rend compte de rien!

En réalité, je ressentais bien des choses mais je les contenais tant j'étais encore intimidée par cette nouvelle famille. Les seules choses que j'osais demander étaient un peu de café et de sucre que je faisais quérir chez une de mes sœurs à l'insu de tous; car, si le patriarche, par malheur, avait surpris qui que ce fût en train de boire du café, cela aurait tourné au scandale et à l'accusation de vol puisque lui seul avait droit au café dans la maison. Je le buvais donc en cachette dans ma chambre.

J'avais également envie de citron; Dadda m'en procurait, et je m'arrangeais bien sûr pour éviter d'éveiller tout soupçon : soit je mangeais tout, peau comprise, soit je m’arrangeais pour aller la jeter dans la décharge en m'assurant bien qu'on ne pouvait l'y déceler. J'y dissimulais aussi très soigneusement les pépins. J'étais bien obligée de me cacher, car si une seule personne, enfant ou adulte, s'était aperçue de l’existence de citrons dans la maison tous se seraient rués sur moi pour m'en demander, qui un quartier, qui un morceau de peau, et il ne me serait rien resté; et encore, nombreux auraient été ceux qui m'auraient reproché de ne pas les avoir servis d'abord! De vrais chiens enragés! Une prune ou une orange les faisait saliver comme des bêtes affamées, car leur terre ne donnait qu'oliviers, caroubiers, figuiers, et quantité de potirons dont nous étions lassés! Quotidiennement, ils accompagnaient tous nos mets. Enceinte ou pas, il fallait en manger ou mourir, tant pis pour celle qui avait des nausées ou des envies!

La femme enceinte travaillait normalement jusqu'au moment de son accouchement; elle n'avait pas plus le droit de se reposer que les autres. Ainsi, telle accoucha dans l'étable alors qu'elle était en train de traire la vache, telle autre faisait cuire le pain ou le pétrissait. Je me souviens avoir eu les douleurs pour mon premier enfant pendant que j'étais en train de tamiser la semoule. J'avais un sac de huit guelbas, soit cent soixante kilos, à tamiser, il y en avait donc pour plusieurs heures de travail. A chaque douleur je me mordais les lèvres de plus en plus fort mais je tenais à terminer mon travail et tentais de ne rien laisser paraître.

La grand-belle-mère reconnut mon état et dit aux autres :

- Voilà un bon moment que son visage change de couleur. Lorsque la douleur l'envahit, il devient tout rouge puis pâlit comme si la force le quittait. Dis, ma fille, tu vas accoucher aujourd'hui, toi!

Je ne répondis pas.

- Voyons, ne te cache pas, c'est naturel, tu es à ton terme!

Je dus abandonner mon tamis sur la peau de mouton où je travaillais; je n'étais pas satisfaite car le sac n'était pas terminé, j'avais tenu au maximum mais j'avais l'impression que malgré tous mes efforts il ne voulait pas se vider! Les femmes vinrent alors me soulever et me traîner dans la pièce principale à l'endroit précis où accouchent les femmes. J'avais les cils, le foulard et la robe couverts de farine d'orge et l'on n'eut pas le temps de me laver le visage ni de m'ôter ma robe sale. J'accouchai donc ainsi, dans un état inconvenant pour la circonstance.

Quelques semaines auparavant, Dahbia avait, elle aussi, dû cesser son travail pour accoucher. Nous nous trouvions toutes les deux dans l'étable à ramasser la bouse de vache, lorsque je la vis s'accrocher à l'énorme panier contenant les déjections des bêtes et demeurer ainsi immobile quelques secondes. Elle me dit enfin :

- Oooooh, là, là! Je crois que je vais devoir te laisser terminer seule cette besogne!

Mais, courageuse, elle reprit son travail, la douleur passée, jusqu'au moment où je vis une coulée de liquide jaunâtre qui partait sous ses pieds et se mélangeait à l'urine des bêtes.

- Arrête, va te préparer, tu vas accoucher!

- Mais non, me dit-elle, je me sens tout à fait capable de continuer, allez, allez, nous allons peut-être terminer ensemble!

Je lui dis alors de ne pas se pencher, mais seulement de porter le panier à la décharge. Elle resta donc debout pendant que je la chargeais. Elle fit encore cinq ou six voyages puis abandonna. L'étable était nettoyée, mais il restait la bergerie et l'écurie. Je la laissai ainsi et sortis dans la cour où se tenaient les autres femmes occupées à diverses tâches tout en bavardant. Se trouvait avec elles la sœur du patriarche en visite pour quelques jours. Je dis à l'assemblée:

- Je crois bien qu'aujourd'hui nous mangerons des galettes aux œufs!

- Bravo! Dit une sœur du patriarche, je vais hululer donc!

Elle raffolait des fêtes, et chaque occasion était pour elle une aubaine pour laisser échapper ses cris vigoureux.

Je pris un peu d'eau pour nettoyer les pieds bouseux de Dahbia et l'accompagnai dans la pièce principale. Une heure après, elle mettait au monde Omar. L'on consomma omelettes, galettes et semoule grillée, et l'on renonça à nettoyer la bergerie et l'écurie puisqu'il est interdit de le faire durant les trois premiers jours qui suivent un accouchement.

Les femmes, en ces temps, travaillaient sans se soucier de leur santé et, ne prenant pas de repos, faisaient beaucoup de fausses couches. On me raconta qu'une voisine faillit accoucher sur la décharge; elle avait eu à peine le temps de revenir à la maison, et le bébé naquit sur le seuil. Plus tard, l'enfant se révéla particulièrement difficile à élever et l'on mit cela sur le compte du fait qu'il était né entre deux portes : il se cognait contre l'une et n'avait pas le temps de se remettre qu'il se cognait déjà contre l'autre. Une autre aurait accouché dans le silo souterrain alors qu'elle était en train de remonter le grain. Quant à moi, j'accouchai très peu de temps après avoir quitté le tamisage. On eut juste le temps d'accrocher la corde aux poutres et je m'y suspendis par les bras. Ma grand-belle- mère fit office de sage-femme, bien qu'il soit interdit qu'une belle-mère accouche sa bru, mais les choses furent si rapides qu'il n'y eut pas le temps de quérir la sage-femme à l'autre bout du village.

Lorsque mon fils naquit, on alla avertir les hommes occupés à cueillir la caroube. Ils avaient déjà entendu les youyous des femmes; aussitôt Mohand tira en l'air, puisque les cris signifient la naissance d'un garçon (en cas de naissance d'une fille il n'y a aucune manifestation de joie).

Huit jours plus tard, ma belle-mère me dit brutalement :

- Tu ne sais pas qu'il te faut offrir une galette d'œufs de ceux apportés par ta famille à celui qui a tiré le baroud?

- Je le sais bien, mais il me semble qu'il t'appartient de prélever ces œufs et de confectionner la galette!

J'accouchai un samedi, jour de marché. Lorsque le patriarche en revint en fin de journée, il dit :

- Ce matin, je l'ai laissée en train de balayer et maintenant l'enfant est né, voilà une bonne chose!

Il m'offrit un pot de miel sauvage comme il faisait pour chacune lorsqu'elle accouchait.

Notre plat quotidien, outre le potiron, était le couscous d'orge accompagné du potage aux fèves séchées, l'*abisar*. L'*abisar* est un bouillon très épais car les fèves séchées y fondent à la cuisson et l'épaississent sérieusement; on pourrait d'ailleurs le consommer tel quel tant il n'exige pas l'ajout de semoule! Tout écart était vécu comme une fête : le couscous à la semoule de blé, le pain levé, les boulettes de semoule cuites dans un bouillon délicieux, les pâtes, etc. Lorsqu'une voisine ou autre nous offrait quelque chose, nous nous précipitions pour le préparer et le consommer avant le retour des hommes et surtout du patriarche. Souvent, le soir, il interrogeait les enfants pour leur demander ce qu'ils avaient mangé dans la journée, moyen de vérifier ce qu'avaient consommé les femmes et de s'assurer ainsi que le menu était bien cet éternel couscous d'orge. Nous avions appris aux enfants à mentir en les menaçant de ne plus les faire profiter de nos extras. Lors de la fatidique question de leur grand-père, ils savaient répondre: « Couscous d'orge, grand-père, arrosé de *abisar* ! »

Même les jours où nous avions la permission de préparer le bouillon plus léger, le vieux rouspétait:

- Pourquoi donc tenez-vous tant à ce bouillon, c'est de la flotte! L'*abisar* est bien plus efficace, il remplit vraiment les estomacs!

Le patriarche réclamait des préparations bien épaisses pour ses travailleurs saisonniers; parfois il substituait la purée de pois cassés arrosée d'huile d'olive à ce couscous à l'*abisar.* Quant aux enfants qui, eux aussi, avaient leur part de travail, essentiellement celui de faire paître les bêtes, un morceau de pain noir à tremper dans le marc d'huile devait leur suffire!

Les pauvres petits étaient sévèrement corrigés lorsqu'ils ne marchaient pas droit! Un jour, le vieux les trouva en train de

jouer aux osselets; il fit voltiger son fouet plusieurs fois sur eux et arracha la peau d'un de ses petits-fils qui en porte encore aujourd'hui la cicatrice, à cinquante ans! Dès qu'il en rencontrait un sur son chemin en train de jouer ou de marcher dans les sillons des champs, ou tout simplement « en train de paresser », comme il disait, il le frappait violemment avec son fouet s'il l'avait sur lui, sinon à coups de pied ou de gifles qui rougissaient vite les joues de nos bambins.

Mon accouchement, donc, s'était déroulé en présence de ma Belle-mère, sa propre belle-mère et les brus de cette dernière, Dahhia, Dawya, Khoukha.

Ma famille devait bien sûr me porter *ahenni*, présent obligé composé de viande, de poulets, d'œufs et de semoule que se doivent de remettre les parents de l'accouchée à chaque naissance. Malheureusement, tous à Dernoub étaient malades, seule la femme de Dadda me fit parvenir un poulet et une soixantaine d'œufs.

Mais très vite vint la fête de l'*Aïd Amezziane* qui marque la fin du mois de jeûne; certains disaient que la naissance devait être fêtée en même temps, d'autres que ce n'était pas possible à cause de ma famille qui ne m'avait presque rien apporté, chacun chantait ce qu'il voulait. Les Iflanen avaient un bélier malade qu'ils égorgèrent pour la circonstance. En principe, on n'égorge pas pour l'*Aïd Amezziane*, on se partage seulement la viande du sacrifice collectif du bœuf. Mais le bélier malade fut tué, et l'on eut de la viande en abondance pour ce jour, qui fut aussi celui de la fête de la naissance de mon premier fils, son septième jour, un samedi. .

Trois jours plus tard, voilà Nanna Ourida, Dadda Slimane et leurs enfants avec un mouton. Il y eut alors une véritable fête en l'honneur de mon fils et nombreux furent les invités. Le premier soir, plusieurs poulets furent égorgés en l'honneur de ma famille; le second, ce fut le mouton apporté par elle. Quant à moi, cette visite ne me fit qu'à demi - plaisir car je la souhaitais les tout premiers jours, non une dizaine après. Ils restèrent quatre jours puis repartirent avec des beignets.

Outre le mouton, Dadda Slimane avait offert aussi trois guelbas de semoule fine qui me firent vivre un moment douloureux. Tout à fait remise de mes couches, je devais récupérer les jours de jeûne que je n'avais pu accomplir à cause de l'interdiction pour l'accouchée de faire le Ramadan. J'allais donc quotidiennement dans la chambre de ma belle-mère prélever un peu de semoule offerte par Dadda Slimane, jusqu'au jour où elle m'arrêta net :

- Lorsque nous jeûnions, tu mangeais! Alors, laisse le peu de semoule qui reste, moi aussi j'ai envie de manger un petit pain levé!

Je fus tellement choquée que je ne trouvai rien à dire. Les autres femmes le furent autant que moi quand elles apprirent l'incident.

- Comment est-ce possible? Elle t'empêche même de prélever sur ce qu'ont apporté les tiens, que serait-ce alors si elle devait te nourrir elle-même!

Un peu plus tard, elle décida de manger *afṭet*, sorte de pâte fraîche cuite dans un bouillon, et m'ordonna de confectionner la pâte qu'elle ferait cuire elle-même. Je rapportai la chose à ma tante maternelle qui réagit aussitôt:

- Que tous les saints la maudissent! C'est toi qui allaites, qui jeûnes et qui dois te contenter d'un morceau de galette d'orge! Ah t qu'elle soit oubliée de Dieu!

Je sus que mes oncles et tantes avaient eux aussi apporté des choses: pains de sucre, café, galettes aux œufs, mais ma belle-mère me les cacha. J'avais envie de café, mais elle me disait que le café était mauvais pour la santé des nouvelles accouchées. Pendant ce temps, elle buvait quotidiennement le mien!

La femme était en général bien malheureuse, surtout si son mari ne lui portait pas d'intérêt. Mariée très jeune, effarouchée par ce qui l'attendait à force d'avoir entendu durant toute son enfance sa mère et ses tantes lui répéter que la vie chez les belles-familles était dure, elle ne pouvait que s'attendre au pire. Elle quittait malgré elle ses parents pour se

retrouver sous la coupe d'une belle-mère peu encline à l'accepter, et qui souvent lui faisait subir tous les tourments. Ses seules joies étaient les occasions où elle revoyait les siens, soit lors des fêtes religieuses, soit lors des réjouissances familiales, soit encore lorsqu'elle partait « en congé » chez eux pour une période fixée à l'avance. Là, elle pouvait se confier à sa mère, sa grand-mère ou une tante affectueuse, et trouver ainsi un soulagement. Sinon, elle ne pouvait éventuellement s'accommoder de cette tyrannie que si elle trouvait en son mari un soutien moral. Mais, si celui-ci demeurait indifférent ou s'opposait à elle, alors elle était condamnée à mener une triste existence où ses enfants étaient sa raison de vivre. Elle ne pouvait même pas penser au divorce, car la suite risquait d'être plus pénible encore: revenir chez ses parents en abandonnant ses enfants et ne pas trouver à se remarier, sauf peut-être avec un homme taré ou un vieillard sénile!

La vie était difficile, tout était partagé parcimonieusement. Vers 1948, chaque bru avait droit à un remplissage hebdomadaire de sa lampe à huile par la grande-belle-mère .Nous nous rassemblions donc toutes les cinq dans la cour, notre lampe ã la main. Si l'huile venait à nous manquer avant que les sept jours ne se soient écoulés, nous demeurions sans lumière dans notre chambre et attendions le terme.

Après le déjeuner, n'appréciant pas la sieste, je me mis à la vannerie pour me faire un petit pécule : j'avais besoin de fil car j'avais une robe à coudre. Je confectionnai donc durant ces petits moments de repos deux superbes paniers. J'y avais passé plusieurs après-midi et quelques soirées durant lesquelles je travaillais comme une aveugle, n'ayant plus d'huile dans ma lampe. Une fois terminés, je les remis à mon mari pour les vendre au souk.

- Avec l'argent, tu m'achèteras du fil blanc et du ruban rose! Lui avais-je recommandé.

Je savais qu'il récupérerait entre quarante et soixante francs, le prix courant des paniers variant entre vingt et trente francs.

Mon grand-beau-père venait d'acquérir de nouvelles terres et s'était endetté pour cela; nous ne mangions pas à notre faim et je donnais souvent ma part de pain à mon fils. Lorsque mon mari rentra du souk, il rapporta du vermicelle, du sucre, du café et du pain français. Il déposa le tout dans la grande pièce puis me rejoignit dans notre chambre. Comme il ne me donnait rien, je réclamai le fil et le ruban, mais il répondit bizarrement :

- Je n'en ai pas trouvé!
- Alors, donne-moi l'argent!
- J'ai fait des achats pour la famille!

Je crus recevoir un coup de poignard au cœur et je le maudis de toutes mes forces; je l'aurais plongé vif dans la friture que ma vengeance aurait été encore trop mince! Je m'étais donné tant de mal, dans la pénombre de la chambre, avec une aiguille à matelas qui me blessait les doigts lorsque je l'enfonçais dans le rafia serré que mes sœurs m'avaient procuré pour me faire un peu d'argent, de quoi me coudre une robe; et toute cette peine qui s'envolait pour la panse de ma belle-famille qui me refusait la moindre facilité! Ma belle-mère n'était satisfaite que lorsqu'elle me faisait travailler comme une bête, sans répit! Les corvées les plus dures étaient pour moi; elle enfantait, je torchais ses enfants, et voilà que mon argent personnel était aussi pour eux, c'était trop injuste!

Encore en vigueur, les bons d'alimentation nous procuraient sucre, savon, etc. Cette situation amena les grandes-brus et moi-même à prendre une décision dont les conséquences nous échappaient. Ce jour-là le patriarche désigna son fils Aïssa pour aller récupérer la marchandise qui comprenait, entre autres, plusieurs morceaux de savon, un par foyer conjugal; il s'y trouvait donc un morceau pour mon mari, mon fils et moi rassemblés. Lorsqu'il rentra, Aïssa nous appela toutes et nous dit :

- Cette fois, nous devons décider de prendre chacun notre part, le savon ne doit plus être remis au vieux Chérif pour nous être distribué parcimonieusement par Madame Titem!

Titem était la seconde femme du patriarche, qui en eut neuf successives dont deux en même temps. C'était la première, la vieille Fatma, au funeste destin, qui dut supporter une coépouse avant de décéder dans l'indifférence générale. Cette femme résignée improvisait des poèmes et faisait des jeux de mots subtils sans se soucier de savoir si on l'écoutait. Avec sa cécité, elle s'était peu à peu effacée et préférait le dialogue avec les enfants qu'elle émerveillait en leur contant admirablement nos vieilles légendes. Aux tout-petits, elle apprenait chansons et comptines, et libérait ainsi les mères, toujours trop occupées.

Aïssa poursuivit:

- Au moment des moissons et du battage, nous transpirons à flots dans nos chemises sales après avoir attendu vainement le bout de savon qui devait les laver, cela suffit! Le partage est clair : un morceau plus ou moins gros selon le nombre de têtes dans le foyer, qu'en pensez-vous?

- Nous sommes d'accord, dirent les femmes, que le patriarche et sa femme récupèrent seulement le morceau qui leur est destiné ! Nous en avons assez de quémander auprès de Titem, qui nous coupe des morceaux aussi fins que du papier avec du fil de fer, alors qu'elle lave son linge et celui de son mari tous les jours!

D'une seule voix nous voulûmes changer les habitudes injustes concernant le savon. Dahbia disposa le pain de sucre et un petit morceau de savon dans un tamis et le donna à sa fille pour le porter au patriarche. Lorsqu'elle pénétra dans la pièce, elle le trouva en train de faire sa prière, tandis que sa femme était allongée sur l'unique matelas de la maison. Le vieux ayant jeté un coup d'œil sur le contenu du tamis ne prit pas la peine de terminer sa prière et l'envoya dans la direction de la malheureuse qui reçut le pain de sucre en pleine tête, ce qui lui valut immédiatement une bosse magnifique; le tamis roula dans la cour le long du mur pour s 'arrêter à la porte de l'écurie, à l'endroit d'où sortait l'urine. Nous, les quatre femmes, prises de panique, nous urinâmes debout. Aïssa nous dit précipitamment :

- C'est bien entendu, hein, nous sommes tous d'accord, un seul son de cloche pour mon père !

Le patriarche parut sur le seuil et improvisa des vers, parmi lesquels ceux-ci:

Qui divise la maison?
Que ses vêtements soient dispersés.
Qui divise la maison ?
Que Dieu lui partage la raison.
Qui divise la maison?
Qu'il ne soit pas rassasié de la vie!

Ses vers si bien construits nous figèrent sur place et notre chair se glaça pour prévenir l'éventuelle douleur qui allait peut-être s'abattre sur elle. D'ailleurs, à chaque fois que le patriarche s'adressait à nous, nous sentions qu'on pourrait nous couper en morceaux sans que notre chair versât de sang. D'une seule voix, nous dîmes :

- C'est nous qui avons dit de partager le savon selon les bons de chacun, c'est plus juste!

- Ah oui! Filles de vauriens, vous savez ce que c'est que la justice! Filles de démunis, regardez-moi bien, voyez ma barbe, cela ne se passera pas comme ça! Aujourd'hui, vous m'ôtez le partage du savon, demain vous m'empêcherez de vendre le blé, après-demain vous m'interdirez de monter ma jument, et bientôt vous m'empêcherez d'aller au souk de Oued-Amizour!

Il était hors de lui. Nous risquâmes le tout pour le tout, même la répudiation, toutes autant que nous étions :

- C'est nous les femmes qui avons dit à Aïssa que le linge de nos époux accumulait la sueur, les langes de nos enfants sont durcis par les selles et nous continuons de les utiliser tels quels; nous avons donc décidé de répartir le savon dorénavant comme le répartissent les pouvoirs publics. Chacun se débrouillera avec sa part et personne ne te demandera plus

d'en acheter s'il vient ã en manquer avant la livraison suivante!

- Ah oui? Ainsi, vous prenez des décisions maintenant, en voilà une nouveauté ...

Sa femme, Titem la magnifique, dont il était fou (il avait dit une fois qu'il ne s'en séparerait à aucun prix, même si elle le dépouillait de sa paire de bœufs, c'est dire à quel point elle lui avait tourné la tête), se planta près de lui et lança d'un air pincé:

- C'est parce que je suis là maintenant, je suis une dame moi, je suis issue d'une grande tribu aux biens abondants que je jetais par-dessus mon épaule. Je ne suis pas comme vous qui vous précipitez sur un vulgaire bout de savon, l'éducation que j'ai reçue est autre que la vôtre, pauvres malheureuses!

Titem était effectivement issue d'une puissante famille d'artisans commerçants qui fabriquaient coffres, armoires, matelas et fournissaient les mariées.

Tant de prétention nous fit réagir au quart de tour :

- Si tu étais aussi bien que tu le dis, ta famille ne se serait pas débarrassée de toi aussi vite qu'elle l'a fait!

· Que n'avions-nous pas dit là! Le soir, elle refusa de dormir avec son mari et passa la nuit dans la réserve.

Le lendemain matin, j'allai la première dans la cour pour prélever de l'eau. Je vis Mouloud, l'associé, sortir la jument et la caparaçonner. J'en fus étonnée car, pour aller au souk, la selle suffisait; j'observai donc ce qui allait se passer et vis Titem recouverte du voile de voyage, qui me dit:

- Tiens, toi comme les autres, je vous laisse la clef des réserves, servez-vous vous-mêmes désormais!

Le grand-beau-père s'approcha de moi et ramassa un grand bâton. Je ne me sentis plus de peur et pissai sur mes jambes, mais il me menaça sans me frapper; il brandit le bâton et cria:

- Regardez-moi bien toutes.je suis Chérif, souvenez-vous-en: à partir de ce jour, qu'aucune d'entre vous ne s'avise de venir me demander ne serait-ce qu'une goutte d'huile ou

une cuillère de piment doux, qu'elle sache que je lui ferai tomber son iris dans la paume de ma main!

Il fit monter sa femme sur la magnifique jument dont le poil lisse luisait au soleil comme le plumage du pigeon, ferma la réserve et partit avec sa femme. Nous mesurâmes combien l'incident de la veille avait été une grave offense pour Titem qui avait dû exiger de son mari qu'il la ramenât dans sa famille. On se retrouva comme de pauvres enfants abandonnés, sans possibilité de préparer le moindre repas : ni piment doux pour la marmite, ni sucre, ni café, ni huile, ni sel, tout cela pour un bout de savon.

Le grand-beau-père passa la nuit chez ses beaux-parents et alla au souk le lendemain avant de rentrer. Il y rencontra Dadda Slimane et les pères respectifs de Dahbia et Dawya. Il leur annonça que leurs filles étaient coupables et qu'ils pouvaient venir les reprendre. Il revint donc le samedi sans avoir fait le moindre achat, pas même les bonbons qu'il rapportait d'habitude pour les enfants. Il pénétra immédiatement chez lui et referma violemment sa porte.

Le lendemain, Dadda Slimane arriva, portant un couffin de raisin coiffé d'un pain français. Il demanda où se trouvait le chef; nous lui indiquâmes la porte sans oser y aller. Il frappa lui-même; le vieux demanda qui était là et ouvrit. Peu après, ce fut le père de Dahbia qui arriva avec sa grande barbe d'homme respectable et respecté. Tout en nous saluant, il demanda, inquiet :

- Qu'est-ce que ce scandale, que s'est-il passé?

Nous ne répondîmes pas et il entra dans la pièce rejoindre les deux hommes. Pour Dawya, personne ne se présenta, car son père était le propre neveu du patriarche et se trouvait donc sous son autorité. Le vieux vint dans la cuisine portant un peu de sucre, du café et la minuscule boîte de conserve qui servait de cafetière. Il les déposa en bougonnant:

- Faites un peu de café pour les hôtes!

Il sortit aussitôt. Dawya pleurait de ne pas voir son père venir la défendre. Dahbia notre aînée prépara le café et le leur porta. Au bout d'un instant, le vieux m'appela :

- Louisa, viens ici!

J'entrai.

- Vide le couffin de ton frère dans un panier!

Je fis ce qu'il me dit et me dirigeai vers la sortie quand Dadda Slimane me dit :

- Viens t'asseoir ici!

- Oh! Il n'y a pas de place ici parmi toutes ces jarres!

- Reste un peu debout, j'ai à te parler!

Je restai debout.

- Qui a pris l'initiative de cette affaire?

Je ne répondis pas.

- C'est à toi que je parle, réponds, je suis ton frère, tu es ma sœur, tu dois me répondre!

- Nous recevons du savon avec les bons publics et nous n'en avons pas pour laver notre linge, cela devient insupportable. Accepterais-tu de voir tes belles-filles et tes petits-enfants crasseux comme nous le sommes?

- Ici, c'est une ferme, c'est normal que vous soyez sales, les fermes sont des maisons sales mais riches!

« Que la richesse ne se présente jamais sur ton chemin! », pensai-je en moi-même.

- Écoute, fille de mon père, je ne te dirai rien de plus aujourd'hui, mais gare à l'avenir. Si toi tu as dîné hier soir, sache que j'ai passé la nuit sans manger ni dormir après avoir rencontré ton honorable beau-père hier! Tu es la bru la plus jeune dans cette maison, tu es une bru de bru, tu n'as pas à réclamer quoi que ce soit de plus que ce que l'on te donne. Tu dois dire « oui » en baissant les yeux lorsqu'on te parle ou qu'on te demande de faire tel ou tel travail. Tu as bien sûr droit à tes repas, mais c'est tout; je ne veux pas ã l'avenir avoir à entendre que tu as dérogé aux prescriptions d'obéissance et d'humilité!

Puis, désignant le patriarche :

- Cette honorable personne, considère-la non pas seulement comme ton père, mais comme ton grand-père, oserais-tu contredire ton grand-père?

- Je n’ai contredit personne, le savon, c'est l'État qui nous le donne, pourquoi ne nous le distribue-t-il pas au moment où il le reçoit en respectant la quantité par foyer?

Le vieux s'écria:

- Vois, vois, mon fils Slimane, quelle génération! Ils sont comme les serpents qui dressent la tête quand on les frappe!

- Sors d'ici! me dit sèchement Dadda Slimane.

Je m'éclipsai sans demander mon reste. Je courus retrouver les autres. Dahbia, nerveusement, me demanda :

- Alors, que t'ont-ils dit, qu'as-tu répondu? Oh, là, là, ça va être mon tour, comment pourrais-je faire face à mon père?

Elle tremblait de tous ses membres et se figea lorsqu'elle entendit la voix de son père l'appeler. Elle entra dans la pièce et ressortit peu après, elle y passa beaucoup moins de temps que moi. Elle nous raconta son audition :

Son père: « Que s'est-il passé?»

Elle: « Nous avions besoin de savon et l'avons pris. Nous sommes pourris de poux, il ne serait pas étonnant que nous les ayons mangés dans le pain! »

Son père : « O Chérif, nous avons le même âge. Selon moi, si j'étais à ta place, je me jurerais de ne plus jamais commander qui que ce soit pour ces petites choses de la vie courante. Je ne garderais que le partage de la nourriture et laisserais tout ce qui concerne les vêtements et autres effets personnels à chacun, qui se débrouillerait comme il peut. Que chacun de tes fils fasse comme il l'entend avec son épouse, qu'il la gâte ou qu'il la néglige! »

Le vieux, courroucé : « Ah! tu me dis cela, cher Mhemmed! Je devrais alors ouvrir toutes ces jarres et laisser l'huile se répandre jusqu'au fleuve, je devrais ouvrir les silos et qu'en quelques jours elles les vident en nourrissant les poules, qu'en un jour je sois dépouillé de tout et qu'il ne me reste que mon burnous sur le dos! Tu voudrais peut-être que de l'homme respectable qu'on salue de loin il ne reste qu'un homme démuni qu'on écrase à ses pieds. Ah, je te remercie pour tes bonnes paroles, Si Mhemmed! »

Dépité, il sortit et laissa les deux autres seuls dans la pièce. Puis les choses rentrèrent dans l'ordre et tout reprit comme auparavant. Toute cette histoire, qui faillit nous coûter la répudiation, n'aboutit à rien et les bons de savon atterrirent de nouveau chez le vieux qui nous offrait ce qu'il voulait quand nous quémandions. D'ailleurs, toutes les réserves se trouvaient chez lui, et chaque jour l'une d'entre nous se dévouait pour aller quérir auprès de lui les ingrédients nécessaires à la préparation des repas. Le vieux et sa femme avaient leur nourriture à part. Elle faisait leur propre cuisine dans leur pièce où se trouvait le foyer. Seule une galette levée destinée à tous les deux était cuite par nos soins avant nos galettes non levées: du beau blé pour lui et sa femme, de l'orge ou du blé pourri dans l'humidité du silo pour nous; nous appelions allaɣen ce blé moisi qui sentait fort.

Saleté, travail et faim, tel était notre lot. En 1950, j'eus un sérieux abcès à l'aisselle qui me faisait garder le bras levé de jour comme de nuit. Je restais couchée à longueur de temps. Ne pouvant me lever, je me déplaçais sur une fesse, une vraie handicapée! Dadda, venu me faire une visite, prit peur lorsqu'il me vit ainsi. Il demanda au vieux de me laisser partir pour quelque temps avec lui, mais celui-ci refusa, prétextant a période des travaux. Dadda insista cependant et obtint de revenir le lendemain pour lui laisser le temps de réfléchir. Dadda repartit. Le grand-beau-père s'entretint avec sa femme, et Nouara, la fille de Dawya, écouta leur conversation qu'elle me rapporta en ces termes :

Le vieux:« On ne peut pas la laisser partir dans cet état de saleté extrême, ce serait la honte pour nous, il faudrait lui laver son linge avant! «

Sa femme : « Nos brus sont de jeunes mères, elles ont beaucoup de travail. Elle se fera laver ses affaires par sa belle-sœur quand elle sera chez elle. Sa belle-sœur n'a encore qu'un enfant et elle ne vit pas dans une ferme, elle aura tout le temps de s'en occuper ! »

Le soir, Dahbia vint me dire :

- Il faudrait peut-être nettoyer ton linge si tu dois aller te reposer chez ton frère.

Sachant ce qui s'était dit à ce sujet, je répondis :

- Non, non, non, faites-moi un baluchon, ma belle-sœur le lavera.

- Oh! mais non, c'est une honte d'emporter du linge dans un tel état, il faudrait tout nettoyer! fit-elle semblant d'insister.

Je refusai net, ce qui la soulagea visiblement, car elle n'insista pas davantage. Il était vrai que l'abcès surinfecté laissait échapper des coulées de pus sur mes vêtements et sur ma couche en dégageant une odeur nauséabonde.

Le lendemain, Dadda revint avec une mule, bien décidé à ne pas repartir sans moi. Il me fut impossible de m'agripper pour me hisser sur la monture; les femmes me soulevèrent pour m'y installer. Le grand-beau-père voulait que je laisse mon fils âgé d'à peine quatre ans, mais Dadda le souleva et l'installa aussi sur la mule. Nous partîmes. Je gardai le bras levé que je cachai avec un voile tout au long du chemin.

Parvenus chez Dadda ã Ihma, sa femme m'accueillit immédiatement mais s'effraya de mon état; l'abcès s'était dédoublé et le gros atteignait la taille d'une poire. Les voisines affluaient pour me voir :

- Ma pauvre fille, dans quel état es-tu! Et ils t'ont laissée ainsi, sans soins, sans rien. Si Dieu te rend l'usage de ton bras, il faudra faire l'aumône!

Dadda me rapportait une pommade que lui donnait son patron, M. Ferrer, mais elle n'y fit rien. Après plusieurs jours, il voulut m'emmener chez le médecin à Bougie, mais une de mes sœurs et Tafellust s'y opposèrent:

- Non, non, non, reste ici, à la maison, que crois-tu que le docteur y fera? Il le coupera, voilà tout, et elle restera peut-être handicapée à vie!

- Que faire alors? Dites-moi que faire, je ne peux plus supporter de la voir dans cet état! dit Dadda, désespéré.

- Laisse-la ici, mon fils, nous la soignerons avec la médecine kabyle, et Dieu nous aidera si c'est sa volonté. Si rien n'y fait, alors en dernier recours tu l'emmèneras chez le médecin.

Nanna Zineb se mit alors à parcourir le maquis et rapporta toutes les plantes médicinales que prescrivaient guérisseuses et guérisseurs. Puis ma belle-sœur les faisait bouillir et les enveloppait dans du tissu qu'elle me posait dessus, bien chauds, dans l'espoir de crever l'abcès. Combien de journées avait-elle passé à me faire des cataplasmes! Trois semaines à attendre que le fichu abcès crève, en vain. Les plantes l'avaient bruni et lui donnaient un aspect plus inquiétant encore.

Angoissé, Dadda en parla de nouveau à son patron, qui lui conseilla de faire porter à ébullition dans du lait de chèvre fraîchement trait de la mie de pain et de m'en faire des compresses. Il lui donna un gros rouleau de gaze. Ma belle-sœur, aidée de Nanna Zineb et de ma nièce, me fit les bandages nécessaires. La nuit, ma belle-sœur se réveillait pour me demander, pleine d'espoir:

- A-t-il crevé?

- Non, répondais-je, mais dors, je t'en prie, tu dois être exténuée!

- Mon Dieu, mon Dieu, entendez-nous, faites que ce monstrueux abcès crève!

Sur la fin, elle allait voir les devineresses et les devins dès qu'elle avait un peu d'argent. L'un d'eux lui recommanda de sacrifier un poulet rouge, de continuer la mie de pain au lait de chèvre conseillée par le Français, et de revenir le lendemain s'il n'y avait pas de résultat.

Ma belle-sœur partit à la recherche d'un poulet rouge, mais n'en trouva pas. Elle dut se rendre à Boukhalfa à pied où elle acheta un poulet de couleur fauve. Elle le paya quatre douros, une fortune! D'après le devin, j'étais atteinte par le mauvais œil sur lequel s'étaient greffés les mauvais génies. Lorsque les génies se greffent sur le mauvais œil, le mal est très grand et il faut de nombreux remèdes.

Ma belle-sœur me fit des girations avec le poulet, puis l'égorgea au-dessus de l'abcès; le sang coula à flots sur moi. Elle partit immédiatement à la rivière où elle jeta l'animal afin que l'eau courante emporte le mal. Elle continua aussi avec les pansements de mie de pain.

Une des nuits suivantes, je me sentis trempée sur ma couche. Aussitôt, j'essayai de bouger mon bras et sentis une nette amélioration. Je réveillai ma belle-sœur couchée près de moi pour lui demander d'allumer la lumière. Elle réagit aussi joyeusement qu'une enfant :

- Il est crevé? Il est crevé? Je vais réveiller ton frère!

- Attends au moins de voir s'il l'est vraiment, allume d'abord la lumière!

Elle alluma et regarda : l'abcès était crevé, la peau plissée formait une poche molle. Ma couche trempée jusqu'au sol d'un liquide noirâtre dégageait une odeur insoutenable, c'était la vingt-deuxième nuit de mon séjour chez Dadda.

Durant ces trois semaines, ma belle-famille ne s'était pas préoccupée de ma santé ; seul mon mari était venu prendre des nouvelles deux ou trois fois; Dadda lui répondait qu'il n'y avait pas d'amélioration et il repartait aussitôt. Quand ils apprirent l'événement, ils demandèrent à Dadda de me ramener chez eux, mais Dadda fit venir mon mari et lui dit :

- Elle a passé vingt-deux jours chez moi en état de maladie, elle en passera vingt-deux autres pour nettoyer ses affaires, et encore vingt-deux autres qui compteront comme un vrai séjour!

Mon mari, croyant à une plaisanterie, répondit :

- Allons, allons, sérieusement, quand va-t-elle rentrer à la maison?

- Sérieusement, je te dis qu'elle n'est pas près de revenir!

En réalité, Dadda cherchait à provoquer ma belle-famille pour qu'elle me répudiât. Il me disait toujours qu'il valait mieux maintenant que plus tard.

- Tu n'as qu'un enfant, ce n'est pas grave, quant tu en auras deux ou trois il sera trop tard!

Mais sa femme le raisonnait quelquefois :

- Si tu crois qu'il est facile pour une mère de se séparer de son enfant! Que dirais-tu, toi qui n'es qu'un père, si on te prenait ta fille? Non, pense à ce que sera la douleur de ta sœur lorsqu'elle sera privée de son fils!

Je restai encore une bonne vingtaine de jours avant de regagner à contrecœur mon foyer.

Au début des années cinquante, le patriarche acquit une ferme et des terres cédées par un exploitant français sur la rive ouest de l'oued Sahel, à Aghilan. Située au pied de la montagne du même nom, au bord de la route, parmi quelques maisons dispersées, elle se composait de deux pièces dont la principale, très spacieuse, était carrelée. Le bourg d'Aghilan proprement dit se trouvait à plusieurs kilomètres de là. Les terres, elles, donnaient du raisin et s'étendaient jusque loin dans le maquis, de part et d'autre de la route.

Pour s'occuper de tout cela, le patriarche y installa mon beau-père, le seul de ses fils dont les enfants étaient en âge de travailler sérieusement la terre. Celui-ci partit donc avec sa propre famille, laissant les autres à Massina où mon mari et moi demeurâmes encore quelques années pour continuer d'accomplir nos nombreuses tâches. C'est là que j'eus encore deux filles venues après un deuxième garçon qui n'avait pas survécu plus de trois jours et qu'on avait inhumé avant de l'avoir nommé, car à cette époque on nommait l'enfant le septième Jour.

A Massina, la vie suivait donc son cours; je partageais les travaux variés avec les brus de la première génération. Peu après le déménagement de mes beaux-parents, un véritable déluge s'était abattu sur la région, mettant hors d'usage le moulin à eau où le patriarche avait l'habitude de faire moudre son grain.

Pour nous, les femmes, cela avait été un véritable calvaire, car le grain ne pouvait attendre; le patriarche exigea que le moulin domestique fasse le travail! A longueur de journée,

chacune de nous faisait tourner la meule de pierre jusqu'à ce que ses forces l'abandonnent et que les ampoules lui dévorent les paumes. Nous nous relayions ainsi durant des semaines, accompagnant notre effort de nos chants sans lesquels rien n'eût été possible.

Heureusement que nous avions nos chants! Ils étaient si beaux qu'on en oubliait sa main dans les braises, si magnifiques qu'ils nous élevaient au-dessus de nos misères. Devant le moulin à bras ou pliées en deux sous les fagots, berçant nos enfants ou pleurant l 'absent, nous chantions nos joies et nos peines pour pouvoir durer, supporter, accepter, mais aussi remercier notre montagne, fidèle à chaque aurore et à chaque crépuscule.

Il était devenu impossible d'aller à la fontaine, nous consommions l'eau de pluie. Après la pluie, vint la neige, et il fallut se contenter de boire la neige fondue, ce qui me soulevait le cœur à cause des fientes d'oiseaux déposées dessus.

4.

Bientôt Amara, le frère cadet de mon mari, fut en âge d'être marié. Le grand-beau-père délégua son fils Mohand et Tafellust pour aller demander la main de Zouina, nièce de ma belle-mère, donc cousine germaine d'Amara; mais le père de la jeune fille n'était pas d'accord :

- Je connais le caractère difficile de ma sœur Djida, elle ne fera pas bon ménage avec ma fille; je préfère vous dire non tout de suite!

Lorsque ce refus parvint aux oreilles de ma belle-mère, il la fit pleurer d'abord puis déclarer ensuite avec solennité:

- Je ne la laisserai pas à un étranger! J'irai moi-même! Mon frère me donnera sa fille si je vais moi-même la lui demander!

Son mari tenta de la raisonner :

- Mon père vient d'essuyer un refus, et toi, tu veux y retourner! Tu as la tête plus dure que la pierre! Le poivron commence à mûrir, et toi, tu vas aller à Izerman! Qui le ramassera alors, le poivron?

- N'aie crainte, je vais seulement amadouer la mère, je ne veux en aucun cas que mon frère la cède à une autre que moi, je la veux et je l'aurai! Elle est si douée pour le tissage! Il faut la voir à l'œuvre derrière le métier, une vraie perdrix! Et tu voudrais que je la laisse à une autre belle-mère!

Comme elle devait partir pour quatre ou cinq jours, mon

beau-père obtint que j'aille chez eux pour l'aider aux travaux urgents. Elle resta absente une bonne quinzaine et revint réjouie. Elle avait gagné! Son frère lui avait cédé sa fille. Mais son mari mit aussitôt un frein à son enthousiasme :

- Si tu ne te frappes pas la tête un jour ou l'autre, tu pourras me péter sur la moustache! Souviens-toi de ce que je te dis aujourd'hui, ce sera pire que de mettre ta main dans le feu et de la lécher ensuite!

Le soir, je préparais le dîner comme d'habitude lorsque ma belle-mère me lança :

- Ooooh! que tu es lente, tu es incapable d'avoir une main dans le pétrin et i 'autre au feu; attends un peu qu'arrive ta «Lalla» (femme supérieure). Tu te rendras alors à l'évidence, tu verras une vraie femme, capable d'abattre plusieurs travaux avec une dextérité et une rapidité qui te laisseront pantoise; tu la verras tisser des couvertures et tu resteras bouche bée! Si l'on prenait une couverture tissée de ses mains et qu'on l'étende sur le sol, une foule de gens viendraient s'émerveiller de l'ouvrage. Si tu étais une bonne fille, ces sacs de piments auraient été préparés pour le séchage durant les nuits, à la lumière des étoiles!

Son mari, n'y tenant plus, intervint en ma faveur :

- Ah! oui, pendant que tu te gavais de semoule aux œufs chez ton frère, la fille Azzizen peignait tes filles, les épouillait, rangeait les paillasses, nettoyait le sol, aménageait un peu d'espace pour qu'on puisse circuler ... et tu dis qu'elle aurait dû aussi préparer les piments!

Elle poursuivit en baissant la voix pour ne plus être entendue que de moi :

- C'est à toi que je parle, écoute-moi bien, voilà mon menton *, le voilà, bientôt tu pourras te rendre compte de la valeur des vraies femmes!

* Il s'agit d'un geste de menace. Le menaçant prend son menton entre le pouce et l'index et le tend en direction du menacé. Il est le fait des parents envers leurs enfants, mais aussi celui du mari envers son épouse, et, plus généralement, d'un aîné envers un cadet.

Le beau-père, devinant mes larmes, tenta de me faire rire:

- Ma pauvre, si tu pleures dès aujourd'hui, les larmes t'auront rendue aveugle lorsque le jour des noces arrivera! Ma fille, je te dis que lorsque cette femme sera dans la maison, tu pourras jouir d'un beau spectacle, car je te promets qu'il y aura du spectacle, et du beau, tu pourras rire d'avoir pleuré aujourd'hui!

Durant toutes les semaines qui suivirent, ma belle-mère ne se sentait plus : la voilà partie chez son frère, la voici revenue, la voilà repartie. Elle était gonflée de fierté à l'idée d'avoir sa nièce pour belle-fille, nièce qui devait la soulager de tous les travaux et exécuter des couvertures fabuleuses aux motifs inédits. Cette affaire avait d'ailleurs jeté un froid entre le grand-beau-père et le père de la future mariée qui avaient pourtant entretenu d'excellentes relations jusque-là. Le grand-beau-père ne put admettre que sa bru ait obtenu un accord après que lui eut essuyé un refus; du coup, le père avait baissé dans son estime pour avoir cédé à une femme plutôt qu'à lui.

Le grand jour approchait. Ma belle-mère voulait que la noce ait lieu à Aghilan, mais le problème des victuailles se posait, puisque nous étions dépendants du grand-beau-père demeuré à Massina, qui nous envoyait notre nourriture au compte-gouttes. Lui, pour ce mariage, avait décidé que la mariée serait reçue à Massina. Mais ma belle-mère essaya de défendre l'idée inverse, voulant être la maîtresse de la fête. Cette obsession était si ancrée dans sa tête depuis le début qu'elle m'avait fait entreprendre la réfection de la maison: combler les trous et enduire les murs, niveler le sol, nettoyer les récipients ... Sa grossesse, ajoutée aux préparatifs de la noce, la rendait intraitable, elle ne s'adressait à moi que pour dire des méchancetés, m'humilier, je pleurais tous les jours. A force de me répéter que sa seconde bru aurait toutes les qualités, elle avait fini par m'effrayer; je m'angoissais à l'idée que cette maîtresse femme, une fois dans la maison,

rayonnerait d'un tel éclat que je n'y aurais même plus d'existence, sauf pour les basses corvées.

Le grand-beau-père voulut associer à la fête la circoncision de mon fils, alors âgé de cinq ou six ans. Nous nous rendîmes à Massina en taxi. Tafellust soulevait mes jupes pour voir si j'étais enceinte, car plus de trois ans s'étaient écoulés depuis mon dernier accouchement, et chacun pensait que j'avais dû subir un mauvais sort qui m'empêchait d'enfanter. On m'avait administré plusieurs remèdes, notamment celui de l'œuf cuit dans le cumin qui me donnait des nausées et que je jetais au chien Fox à l'insu de la guérisseuse. Ils voulaient que j'enfante! Mon unique fils n'avait pas à manger et ils voulaient que j'enfante; on ne devrait pas avoir d'enfants quand on se trouve dans la misère! Mais, à cette époque, nous ne pouvions imaginer que la vie eût pu être autre que celle que nous connaissions et chacun voulait de nombreux enfants, surtout des garçons. Beaucoup mouraient, il en fallait donc plusieurs pour en sauvegarder quelques-uns, un sur deux à peu près, ma belle-mère en eut seize, mais huit décédèrent.

Le grand jour arriva, celui où je découvris ma belle-mère sous un aspect que je ne lui connaissais pas, celui de la gaieté. Ainsi, je la vis pour la première fois danser, chanter les louanges de la mariée, s'affairer à réussir la fête, alors que lors de mon mariage elle faisait la tête comme pour me signifier déjà qu'elle m'accueillait contre son gré puisque ça n'était pas elle qui m'avait choisie, mais son beau-père.

Pendant toute la fête, elle ne s'assit pas un seul instant; jamais je ne l'avais vue aussi vive, aussi enthousiaste, elle ne tenait pas en place, s'occupant de tout.

Deux jours plus tard, quelques femmes de la famille et moi-même vîmes la mariée sortir de la chambre nuptiale et pleurer dans la cour; ma belle-mère lui chuchota quelques mots que nous saisîmes en tendant l'oreille :

- Qu'est-ce que cela signifie? Pourquoi quittes-tu ta chambre. Tu vas provoquer un scandale! Ma première bru a

subi cela en grande discrétion, allez, retourne dans la chambre!

Elle la repoussa à l'intérieur et referma la porte. Le lendemain matin, on constata un long écoulement de sang qui sortait de la couche nuptiale. Amara n'y était pas allé de main morte, la pauvre mariée était livide! Lorsqu'une mariée perd ainsi beaucoup de sang, les femmes s'affairent autour d'elle avec force fumigations pour la revigorer. C'est ce que l'on fit pour Zouina. On expliqua cette perte importante par son jeune âge et on la choya davantage. J'observais ces femmes s'activant autour d'un brasero, faisant brûler des herbes et envoyant la fumée en direction de la petite mariée pantelante. Dahbia me poussa du coude.

- Laisse donc cela, va t'occuper de ton fils, il est circoncis et a besoin de manger des œufs, va lui préparer une omelette!

Je préparai l'omelette et en portai un morceau dans la chambre de la mariée, où sa propre grand-mère s'occupait d'elle. C'est elle qui me répondit pour sa petite-fille :

- Oh! ma fille, donne donc à ton fils, il en a besoin, elle n'en mangera pas, tu sais!

- Mais si l elle est comme une accouchée, elle a besoin de récupérer, il faut qu'elle mange!

- Ta belle-mère m'a dit: « J'ai une belle-fille en or. » Elle m'a parlé de toi lorsqu'elle se trouvait chez nous; elle ne m'a dit que du bien de toi, oh, ma fille, si tu étais un tambour elle t'aurait percée tant elle a parlé!

- Ce n'est pas possible!

- Si, je t'assure, elle n'a cessé de nous faire tes louanges, et je crains malheureusement que ma petite-fille ne puisse répondre des mêmes éloges. Ta belle-mère nous a raconté comment, te laissant seule, elle avait retrouvé sa maison en bon état, tout en ordre; les filles lavées, habillées, peignées, épouillées tous les jours, le ménage, le pain, la cuisine accomplis parfaitement. Je ne crois pas que Zouina soit capable de faire la même chose, et c'est ce qui m'inquiète!

Quel ne fut pas mon étonnement, ma belle-mère ne m'ayant jamais exprimé sa satisfaction. Je gardai en moi ces propos surprenants et quittai la chambre.

Le troisième jour, mon fils souffrait des suites de sa circoncision. C'est en hurlant qu'il urinait : inflammation du gland. Comme d'habitude en cas d'infection, Dadda en parla à son patron. Mme Ferrer, la femme de celui-ci, lui donna une pommade qui, après quatre ou cinq jours d'application, remit tout en état.

Ce troisième jour, alors que la maison était encore pleine de monde, ma belle-mère s'adressa à son beau-père:

- Bon, maintenant, il faudrait peut-être que je regagne mon foyer, je ne vais pas m'éterniser ici, je vais rentrer et emmener la fille de mon frère avec moi!

Elle était si impatiente de rentrer â Aghilan avec sa nouvelle bru qu'elle ne pouvait attendre la fin de la fête. Le grand-beau-père lui répondit sans détour :

- Va chier!

~ Si j'ai besoin d'aller chier, je ne te demanderai pas de m'accompagner!

Voilà des paroles qu'elle n'aurait pas dû prononcer! Toutes les femmes présentes lui donnèrent tort. Tafellust décréta qu'elle n'avait pas le droit de parler ainsi à son beau-père, surtout maintenant qu'elle était mûre, puisque belle-mère elle-même, Toutes s'offusquèrent d'une telle audace. Elle regretta ses paroles tout en les justifiant par son exaspération devant l'ironie et les humiliations de son beau-père dès qu'il s'adressait à elle. Finalement, il lui dit :

- Allez, va-t'en avec ta nièce; la semaine prochaine, si le garçon est guéri, je te renverrai aussi la fille Azzizen!

- La fille Azzizen, je n'en ai pas besoin! répondit-elle.

Cette phrase me choqua tout d'abord puis me fit plaisir; je chuchotai aux femmes assises près de moi dans la cour :

- Eh bien moi, je remercie Dieu de m'avoir fait quitter Aghilan! Ici, je suis plus proche de mes frères. Certes, il y a beaucoup de travail, mais au moins il y a à manger!

Quelques jours plus tard, ma belle-mère et sa bru quittèrent Massina et regagnèrent Aghilan. Quatre mois passèrent et Zouina tomba enceinte. La zizanie commença alors avec sa belle-mère qui se trouvait dans le même état. Sa grossesse la maintenait dans une torpeur sans fin, elle dormait à longueur de journée, ce qui obligeait la belle-mère à faire tout le travail seule. Je sus par la suite qu'elle avait dit à Amara:

- Tu te souviens qu'avec la Azzizen je n'avais pas de soucis à me faire, je ne m'occupais que du beurre et du tissage, tout le reste, elle le faisait!

Zouina avait répondu :

- Évidemment, tu lui as sucé la moelle, c'est pour cela qu'elle était heureuse de rester à Massina!

Zouina avait entendu mes paroles et les avait donc rapportées, ce qui mit ma belle-mère en colère :

- Ah oui, vous parlez déjà de moi ensemble!

Vint le jour où le grand-beau-père délégua son fils Aïssa pour porter la ration de semoule d'orge et celle de blé à Aghilan. Parvenu à destination, il se fit envoyer par ma belle-mère chez Tafellust pour qu'elle vienne me sermonner. Deux jours plus tard, elle arriva à Massina avec des cardes plein les bras; je la saluai, mais elle me rabroua :

- Ah, toi, tiens ta langue!

- Qu'ai-je fait encore?

- Tu as fait ceci et cela, Djida ne supporte plus tes agissements!

- Oh, là, là, « fiancée du Diable non encore déposée! » (« Elle capte les paroles avant le matin de ses noces *. ») Oui, j'ai remercié Dieu de m'avoir éloignée d'Aghilan, je l'ai dit dans la colère après qu'elle m'eut provoquée en lançant devant tout le monde qu'elle ne voulait pas de moi, comme si j'étais une voleuse, une tarée, je ne pouvais pas me laisser calomnier sans réagir!

- Elle peut dire ce qu'elle veut, elle est ta belle-mère plus

** Tislit yeblis! Ur âad tris!*

âgée que toi; elle a des soucis. La nouvelle bru est jeune, elle ne sait pas encore tenir sa langue, mais toi, tu ne dois pas parler sans réfléchir!

- Eh bien, il ne nous reste plus alors qu'à nous battre, chacune armée en rapport avec son degré de raison : moi avec le canon, Zouina avec le fusil puisqu'elle est encore jeune!

Après ces mots, Tafellust, qui d'habitude était bonne conseillère dans les querelles féminines, salua tout le monde et repartit chez elle, ne sachant plus que dire.

L'expression « fiancée du Diable non encore déposée » que j'avais prononcée ne tomba pas dans l'oreille d'un sourd; Dawya la retint bien en mémoire, comme j'allais le découvrir par la suite.

Pendant ce temps, à Aghilan, la belle-mère accoucha d'une fille. La nouvelle exaspéra le grand-beau-père qui se mit a crier:

- Que cette femme cesse d'enfanter! Qu'elle détruise sa fécondité, qu'elle se stérilise, sinon j'irai détruire la seule jambe valide de cet imbécile et il n'aura plus qu'à se déplacer sur son derrière!

En effet, depuis que mon beau-père avait reçu un rocher sur le pied, il ne se déplaçait qu'avec une canne. Une énorme crevasse rouge lui dévora le pied enflé et violacé jusqu'à sa mort.

Comme si Dieu avait entendu ses paroles, le bébé décéda avant même que personne n'ait encore rendu visite à l'accouchée. Trois semaines plus tard, Zouina accoucha de Djazya. Elle fut très gâtée par sa famille puisque c'était son premier bébé. Le grand-beau-père se rendit en personne à Aghilan, chargé de nombreuses provisions et d'un mouton. Il revint enthousiasmé :

- Elle a enfanté Ouardia! C'est Ouardia qu'elle a enfantée!

Il voulait dire que Zouina avait mis au monde une petite fille qui ressemblait à Ouardia, sa fille à lui, une très belle

femme. Il nous faisait tant d'éloges sur la beauté du bébé que Dahbia me dit ironiquement :

- Je suis impatiente de la voir, serait-ce une poupée qui serait passée par cette créature tachetée?

Dahbia n'aimait pas Zouina et le manifestait à la moindre occasion; ici, elle voulait signifier qu'elle était laide à cause de ses taches de rousseur et qu'elle ne pouvait donc mettre au monde un joli bébé.

Dawya profita de sa visite pour rapporter à ma belle-mère la fameuse expression que j'avais utilisée au sujet de Zouina. Dès son retour, je le lui fit remarquer:

- Bououou! les femmes des Iflanen sont toutes des mouchardes : Zouina, avant même le matin de ses noces, commence à relever les paroles des unes et des autres; toi, Dawya, pourtant plus âgée que moi, tu rapportes comme une gamine! Quand on bouche l'égout, c'est la porte qui s'ouvre; quand on ferme la porte, c'est la fenêtre qui s'ouvre!

Elle fut si gênée qu'elle ne dit mot, ne pouvant se douter d'où me venait l'information que je tenais pourtant de sa propre sœur avec laquelle je m'entendais fort bien. Tafellust intervint:

- Écoutez, je ne veux plus m'occuper de vos histoires, cela me dépasse! Vous êtes trop compliquées les unes et les autres! Vous venez de familles différentes, cela embrouille vos relations; malgré le nombre élevé d'hommes dans cette maison, ils ne parviennent pas à maintenir la paix!

Un beau jour, au retour d'une visite, ma belle-mère s'arrêta à Massina et, là, elle nous confia ses soucis en pleurant:

- Mon fils, si tu. savais, Zouina ne me cause que des ennuis. Une fois, après avoir mis la marmite sur le feu, sa fille s'est mise à pleurer et elle est allée dans sa chambre sans réapparaître. La marmite brûla au point que l'odeur se répandit dans les maisons voisines. C'est Amara qui s'est occupée de servir le piteux dîner à ses petits frères et sœurs ;

moi, je tissais comme d'habitude, pensant que les choses seraient faites par ma deuxième bru comme elles l'avaient été par la première. Jamais je n'aurais cru cela, cette fille est la ruine de ma maison! Que vais-je en faire, elle ne s'occupe que de son bébé qu'elle a toujours sur le dos

Elle pleurait à grosses larmes. Mon mari l'observa quelques instants sans mot dire, puis lui lança sèchement :

- C'est bien toi qui l'as voulue, cette bru! Le grand-père s'était résigné au refus du père et tu es allée insister lourdement jusqu'à la soutirer, et aujourd'hui tu viens nous raconter tes malheurs. C'est toi-même qui n 'as pas voulu de nous chez toi! Tu n'as plus qu'à te taire, malheureuse. tu t'es trop vantée de ta nièce auprès de tout le monde, maintenant avale tes malheurs en silence! Même si elle te chie dans la bouche, tu dois avaler sans rien dire!

- Oh, mon fils, si tu savais : quand son bébé a eu un an, elle est allée dans sa famille qui lui a remis une jeune brebis*. Ma petite Malha l'emmenait paître tous les jours et la nourrissait avec attention jusqu'à ce qu'elle mît bas. Zouina ne l'a récompensé d'aucune façon, elle aurait dû pourtant lui offrir une agnelle, mais elle a préféré vendre tous ses moutons après en avoir eu beaucoup de laine, quelle ingratitude!

Fort dépitée, elle enchaîna la suite de ses ennuis :

- Je me lève tôt le matin pour préparer et faire cuire le pain. Zouina vient alors avec sa fille sur le dos, prélève de l'eau, fait sa toilette et, sans mot dire, rompt le pain et prend une part. Un jour, je lui ai dit : « Lorsqu'il arrivait que la fille Azzizen ne cuise pas le pain, elle le refusait quand je le lui offrais, figure-toi! » Elle m 'a répondu : « Tu me considères comme la fille Azzizen, orpheline de père et de mère, que tu prenais pour une bête de somme! Je ne suis pas la fille Azzizen et je mangerai le pain que toi tu auras préparé! » Elle est si effrontée que je ne sais comment faire!

* Coutume familiale. Chez les Iflanen, lorsque l'enfant atteint l'âge d'un an, il est emmené pour la première fois chez ses parents maternels qui lui remettent à cette occasion une agnelle.

Tout ce qu'elle racontait à son sujet était l'envers de ce qu'elle en espérait. Peu à peu, ces choses commencèrent à se savoir, et les femmes qui me tenaient en estime m'encourageaient :

- Que veux-tu de plus, ma fille? Ta belle-mère qui te menaçait de voir le spectacle le plus douloureux de ta vie en regardant travailler sa future bru t'offre aujourd'hui le plus beau tableau que tu puisses contempler! Toute la patience et l'endurance que tu as su trouver pour résister à ses humiliations sont récompensées, réjouis-toi, ma fille, nous nous réjouissons avec toi!

Mon mari partit pour la première fois en France en 1954, me laissant enceinte de ma deuxième fille. Lorsque mon terme fut dépassé, mon ventre me renversait en arrière, m'imposant les plus grandes difficultés pour me mouvoir. Mais je devais trimer sans relâche, jusqu'au bout, jusqu'à la mort s'il le fallait, car telle était la loi humaine: qui ne travaille pas ne mange pas!

A cette période se trouvaient à la ferme deux superbes chevaux particulièrement ombrageux, confiés au-dehors à mon fils, et dans l'écurie à moi. Un jour, Dahbia me dit:

- Tu ne sais pas que dès qu'on s'approche d'eux ils envoient un coup de sabot? Un jour, ils assommeront ton· fils! Si cela ne se produit pas d'ici leur vente, tu pourras aller faire un don à notre saint, Sidi Abdelhadi, qu'il nous protège!

Lakri, la grande-belle-mère du moment, me voyant en train de leur passer l'entrave, s'exclama:

- Vous ne craignez donc pas Dieu! Regardez-moi ça, dans son état, le cheval aura vite fait de l'écraser, et vous aurez deux morts sur la conscience!

- Occupe-toi de tes affaires, lui répondit Mohand. Puisque son mari est parti se payer du bon temps en France, elle n'a qu'à trimer à sa place! Je ne peux être à la fois aux bœufs et aux chevaux, si elle te fait de la peine tu n'as qu'à l'aider!

Malgré d'énormes difficultés pour me baisser, je réussissais tout de même à passer sous les bêtes, calmement pour ne pas les énerver. Finalement, ils furent vendus sans que ni mon fils ni moi ne fussions blessés par eux.

J'avais accouché depuis dix jours lorsque mon mari rentra de France près cinq mois d'absence. Il revint avec une valise pleine d'étoffes et de vêtements. Lorsque tout le monde fut servi, on me remit un coupon de tissu pour me confectionner une robe. Dans une colère noire, je pris le coupon et le lançai au loin. Nanna Ourida se trouvait là et me pria tant qu'elle put de le reprendre et de me taire car, disait-elle, on jaserait en l'accusant, elle, de m'avoir influencée dans mon refus.

Une femme dont le mari avait émigré espérait quelques effets personnels qu'il aurait cachés sur lui pour ne les lui remettre que le soir quand il la retrouverait dans leur chambre. Bien sûr, il n'était pas question pour lui de se garder des affaires, ce qu'il rapportait devait être partagé équitablement entre tous les hommes de la famille. Généralement, les femmes avaient droit à un coupon pour une robe, les hommes à des chaussettes, du savon à raser, un pantalon et aussi des vêtements pour leurs enfants s'ils en avaient. D'ailleurs, mon mari n'avait rien gardé pour lui, hormis les vêtements qu'il portait en arrivant. Il avait surtout très peur d'être chassé par son grand-père car il était parti en France clandestinement, sans prévenir personne. A son retour il déposa sa valise sur le seuil de la porte sans même entrer, de crainte qu'on l'accuse de l'avoir ouverte avant de la présenter au grand-père, et d'être soupçonné d'avoir gardé des affaires pour lui ou pour son épouse. C'est grâce à ce geste d'assujettissement moral à son grand-père que celui-ci ne le bannit pas.

Plus d'une fois, on m'avait fait payer son absence. Un jour, après avoir préparé le plat collectif au potiron, j'allais pour me servir quand le grand-beau-père me lança :

- Je te verserais cette potée bouillante sur la tête si tu ne

portais en ton sein un innocent! Pourquoi ton mari est-il parti en France? Pourquoi va-t-il travailler là-bas alors que le travail ne manque pas ici! Il vous a laissés tous les trois et tu oses te servir sans demander la permission! Ah, tu te souviendras de Chérif!

La colère et les larmes me montèrent au visage. Je reversai dans la marmite ce que j'en avais prélevé. Dahbia et Dawya soulignèrent qu'il n'y avait pas de quoi en faire un drame et que je ferais mieux de manger ce que j'avais pris, mais j'étais hors de moi :

- Je ne mangerai dorénavant que ce que ma propre famille voudra bien me porter et j'irai crier partout que les Iflanen ne nourrissent pas leurs brus!

Ces paroles avaient dû sans doute parvenir aux oreilles du patriarche qui ne faisait plus de remarques lorsque je prenais ma part.

Mohand, son fils, n'avait pas accepté non plus le départ de son neveu:

- Ton mari, en partant, aurait dû emmener avec lui sa femme et ses enfants, et non pas les laisser se nourrir du travail et de la peine de ceux qui restent!

Il m'en fit subir de toutes les couleurs. Un jour, sa femme, Dahbia, s'était accrochée avec sa belle-mère et avait piqué une crise, réclamant de rentrer dans sa famille sur-le-champ : et son mari de se précipiter, de lui seller une mule, et tout le monde de lui préparer ses affaires. Elle partit immédiatement. C'est la coutume : une femme qui ne se plaît pas momentanément dans sa belle-famille, ou qui s'est disputée pour une raison ou une autre s'en retourne pour une période plus ou moins longue chez les siens. Pour la récupérer, la belle-famille doit former un cortège restreint, emporter des biens de consolation (la femme « boude », dit-on) et formuler aux parents de la rebelle leur souhait de reprendre leur bru. Généralement, si les choses sont exécutées en bonne et due forme, le père accepte de redonner sa fille, même si elle refuse de repartir tout de suite.

Dahbia partit donc, laissant bien sûr ses enfants; le dernier-né était un garçon que j'allaitai durant toute l'absence de sa mère. En réalité, ce fut un coup monté pour permettre à Dahbia de repartir chez ses parents afin de tisser un burnous pour son fils aîné. Dans la belle-famille nous avions toujours du travail et aucune d'entre nous ne trouvait le répit suffisant pour s'occuper d'elle-même. Dahbia manquait de temps pour tisser le burnous de son fils ...

Un mois plus tard, Mohand désira reprendre sa femme. On envoya quelqu'un, mais les parents refusèrent car il n'avait rien emporté. Mohand se rendit alors chez le commerçant du bourg où il acheta trois coupons de tissu qu'il fit inscrire sur le compte du grand-beau-père. Il récupéra son épouse quelques jours plus tard. Le patriarche paya sans rechigner les frais occasionnés par son fils, ce qu'il n'aurait jamais accepté d'un autre de ses enfants; mais c'était ainsi, Mohand était le fils privilégié sans qu'on sût vraiment pourquoi, il n'était pourtant pas l'aîné puisque le premier-né était mon beau-père.

Quand il rentra du marché pour aller dans sa chambre, personne ne l'entendit, comme d'habitude il s'était déplacé aussi silencieux que la rosée. Lakri, la grand-belle-mère, se tenait près de moi et préparait le repas de son mari tandis que je préparais le *berkukes* devant composer le dîner de toute la maisonnée. Elle avait l'habitude de chanter en travaillant : la pauvre avait dû laisser tous ses enfants de son premier mariage à sa belle-famille et était triste, le chant était sa seule consolation.

Mohand, qui se trouvait alors dans sa chambre, alla trouver Tafellust pour lui dire que Lakri chantait et que la femme de Mokrane se trouvait avec elle. Tafellust vint daredare trouver le vieux et lui raconta l'affaire, ce qui le conduisit immédiatement à reprocher à son épouse d'avoir chanté pendant que Mohand se trouvait dans la maison. (Une femme ne doit pas chanter en présence des hommes, c'est indécent!) Lakri lui répondit qu'elle ne l'avait pas

entendu rentrer, qu'elle pensait sincèrement qu'il était absent, puis, se tournant vers moi :

- Pourquoi ne m'as-tu pas dit qu'il était rentré?

C'est ainsi que toute l'affaire me retomba dessus: Lakri m'accusait de ne pas l'avoir prévenue de l'arrivée de Mohand, son beau-fils; le grand-beau-père nous accusait toutes les deux, Mohand également. Ce dernier désirait en réalité voir son père chasser Lakri, suite à l'incident qui s'était produit entre elle et sa propre épouse, et qui avait conduit celle-ci à la « bouderie ».

L'affaire ne pouvait se régler que par un conseil de famille où l'on réunit toutes les personnes d'âge mûr de la famille et de ses alliés. Le conseil interrogea longuement l'accusée, la sommant de s'expliquer devant tous de son acte répréhensible. Elle déclara en pleurant :

- Je vous dis que je ne savais pas qu'il était dans la maison! Toutes les femmes chantent en travaillant, je ne suis ni la première ni la dernière à le faire. Si je chante, c'est que je suis malheureuse, c'est mon malheur que je chante, je n'ai prononcé aucune parole licencieuse!

Son mari, pointant son index dans ma direction, déclara brutalement :

- Tout est de la faute de cette peste, elle aurait dû lui dire que Mohand était rentré, elle a dû le voir, elle!

- Est-ce vrai, Louisa, tu l'as vraiment vu entrer? me demanda un allié.

- Je ne l'ai pas vu, et que je sois pétrifiée sur-le-champ si je mens!

A ce moment précis, Mohand sortit subitement et revint aussitôt avec une branche d'olivier. Il me frappa violemment en hurlant :

- Elle ment, tout est de sa faute et elle ment!

Au fond, il était furieux de ma réponse, car il ne voulait pas que je dise la vérité. Si j'avais menti comme il le souhaitait, j'aurais dit que j'avais bien prévenu Lakri de son retour, mais qu'elle n'avait pas tenu compte de ma mise en

garde et avait continué de chanter; ainsi elle aurait été chassée à coup sûr. Il m'avait frappée à la main et avait dû certainement me fouler le pouce qui enfla, mettant ma main droite hors d'usage pour quelques jours.

Dans le même temps, mon fils développait une énorme boule sous le menton, ce qui l'obligeait à pencher la tête sur le côté, mais personne ne s'en préoccupait. J'étais à terme, avec la main droite incapable de faire la moindre chose. Mon fils avait beaucoup de fièvre et claquait des dents la nuit, ce qui n'empêchait pas le patriarche d'ironiser au petit matin:

- Fais lever ton petit caïd, qu'il aille au moins garder les poules puisqu'il ne peut plus faire paître les bêtes!

Je levai mon garçon fiévreux, la tête renversée sur le côté, lui remis un morceau de galette pour tout déjeuner et l'envoyai veiller â ce que les poules n'abîment pas la paille rassemblée.

L'après-midi, je l'expédiai chez Dadda Slimane pour lui dire de venir d'urgence me voir. J'avais l'intention de lui conter toutes les misères dont j'étais victime dans cette famille à laquelle il m'avait mariée contre l'avis de tous les gens sensés. Il refusa de venir et demanda à Dadda de le faire à sa place. Par la suite, ma belle-sœur me confia que son mari avait rétorqué au grand-frère :

- C'est toi qui l'as mise dans ce guêpier, c'est à toi de l'en retirer. On l'a frappée et il convient que tu ailles demander pourquoi: a-t-elle commis un vol? a-t-elle tenté d'enjamber le mur d'enceinte de la maison? Si tel est le cas, eux l'ont frappée, nous, nous l'égorgerons; en revanche, s'il s'agit d'une injustice, nous ne le tolérerons pas!

Ma belle-sœur me raconta que son mari avait été furieux à la vue de mon fils et de son état :

- Comment! Ce garçon a son père en France, mais à quoi sert donc son exil si ce n'est pour améliorer le sort des siens? On pleurerait des larmes de sang à la vue de ce garçon, on devrait faciliter les choses pour lui et pour sa mère!

C'est incroyable, je deviens fou, ces gens sont-ils des humains ou des bêtes sauvages?

Il expédia immédiatement un télégramme qui lui coûta cher : soixante francs. A la réception du message, mon mari fit écrire une lettre à Amara, son frère cadet, pour lui exprimer ses griefs contre les mauvais traitements que l'on me faisait subir. A la réception de la missive, Amara vint à Massina constater les dégâts et se rendre compte de l'état grave dans lequel se trouvait mon fils. Mais il était hors de question d'oser demander de l'argent au patriarche pour le conduire chez le médecin. Pour remédier à cela, mon mari expédia à son père à Aghilan un mandat de vingt mille francs, ce qui fit dire par la suite au patriarche qu'il ne tolérerait pas que mon mari expédiât de l'argent à son père à Aghilan au lieu de le lui expédier à lui-même à Massina.

Un mois plus tard, Amara emmena mon fils chez le médecin, mais, au lieu de me le ramener à Massina, le garda à Aghilan. Je ne pus donc savoir ce que le médecin lui avait dit, j'appris seulement qu'il lui avait coupé l'affreuse boule.

Finalement, ce fut Dadda qui se rendit non pas à la ferme mais directement au moulin où il trouva Mohand à qui il demanda des explications sur les raisons qui le poussèrent à me frapper. Mohand lui fit une réponse franche:

- Je ne lui en voulais pas à elle, mais à Lakri, je souhaitais qu'elle parle dans mon sens afin que mon père chasse sa femme. Comme je voyais mon projet tomber à l'eau, pris de colère, je la frappai sans réfléchir, d'ailleurs je ne lui ai mis qu'un coup, je ne l'ai pas battue!

Dadda continua son chemin et tomba sur le patriarche qui faisait sa sieste près des claies où séchaient les figues. Il lui exposa la raison de sa visite. Le grand-beau-père minimisa l'affaire, utilisa des paroles sentencieuses et déclara que l'incident était clos, qu'il n'y avait pas lieu de revenir dessus, que chacun avait agi sur le coup de la colère, que cela peut arriver à tout le monde, bref, il l'abreuva d’abon-

dantes formules de sagesse, mettant mon frère en position de soumission puisqu'il était le plus jeune.

Lorsque Dadda vint enfin à la ferme, il eut pour premiers mots:

- Louisa, ma petite sœur, ne te mêle pas des affaires des autres!

- Mais, de quoi parles-tu?

- Ils cherchent des prétextes pour chasser la grand-belle-mère, tu n'as pas à entrer dans leurs histoires ni à prendre sa défense!

- Écoute, Dadda : « Celui qui pisse sur les chemins peut facilement les nettoyer! » Comment peut-on dire que je me mêle de leurs affaires puisque je ne suis au courant de rien, ce sont eux qui m'y mettent. J'ai simplement dit la vérité, ignorant tout de leurs manigances. Pourquoi Mohand n'est-il pas venu avec toi pour que nous parlions vraiment de la manière dont cela s'est passé?

- Je l'ai trouvé au moulin, il a refusé de m'accompagner jusqu'ici, il avait des poules à surveiller! Fille de mon père, si tu n'étais pas près d'accoucher, je t'emmènerais sur-le- champ à la maison, mais dans ton état c'est impossible, je ne veux pas être accusé de quoi que ce soit s'il arrivait malheur au bébé. Lorsque tu auras accouché, tu pourras compter sur ton frère!

Lorsque Mohand rentra, l'hypocrite Lakri se précipita pour lui offrir un petit banc. Il s'assit et grogna:

- J'aimerais bien savoir qui a informé les Azzizen!

- Qu'est-ce que j'en sais? répondit le patriarche. Il y a des traîtres dans la maison, méfions-nous si nous ne voulons pas que toute notre maison soit vendue aux ennemis!

Finalement, tout le monde donna raison à Mohand, sauf toutefois un allié, Si Moussa, qui dit timidement :

- Mohand, ton acte aurait pu te coûter cher; elle aurait pu accoucher avant terme si ton coup avait mal porté. Je ne suis pas ici chez moi, mais je peux vous dire que si l'enfant qu'elle porte est marqué d'une quelconque anormalité à sa

naissance la justice vous le fera payer; j'espère pour vous qu'il n'en sera rien! Que Dieu vous garde, je me retire chez moi.

La fête du sacrifice approchait. Mohand faisait la tête, mais pour la circonstance il ramena son épouse de sa « bouderie ». Trois jours plus tard, mon beau-père et son fils Amara vinrent à Massina portant, entre autres, une robe que ma belle-mère avait confectionnée pour ma fille du même âge que la sienne. Mon beau-père fut scandalisé par la vieille chéchia toute râpée que mon fils portait sur la tête et lui en acheta une neuve pour l'Aïd.

A Massina, chacun ironisait sur mes enfants qui, disaient-ils, avaient double tenue : les vêtements fournis pour nous par le patriarche et ceux offerts par son fils, mon propre beau-père, et expliquait évidemment cette injustice par la présence de mon mari en France. Le vieux renchérissait, insistant sur le fait qu'il avait fait son devoir et que chacun ayant eu sa part, les hommes et les garçons un pantalon neuf, les femmes et les fillettes une robe neuve, il n'y avait donc pas de raison que certains aient davantage. Je lui dis que je n'avais rien demandé de plus, et que, la robe se trouvant encore dans le couffin, il pouvait la renvoyer ã Aghilan si cela devait créer des histoires.

A l'occasion de la fête, ma grand-belle-mère me confia une gandoura neuve que le vieux s'était achetée mais qui était mal coupée et mal cousue.

- Le vieux te demande de la lui coudre pour l'Aïd!

- Comment ferai-je? Il sait bien que je ne peux me servir de ma main droite, il pense peut-être que ce sont les pieds qui cousent et non les mains!

Elle laissa tout de même la gandoura, me priant de faire ce que je pourrais. Tafellust me soignait régulièrement avec du marrube, de crainte que je ne puisse, dans l'état où se trouvait ma main, m'accrocher aux cordes pour accoucher le moment venu.

Même le déchargement de l'âne revenant de la fontaine devint un sujet de querelle: d'habitude, je déchargeais un tonneau à moi seule tandis que l'autre l'était par deux femmes. Mais ce jour-là je ne sortis point dans la cour; Dahbia, de sa voix pinçante, lança :

- Mais que crois-tu, bien sûr qu'elle ne déchargera pas, maintenant qu'elle bénéficie de la générosité de deux beaux-pères, le vieux et le jeune, pourquoi voudrais-tu qu'elle vienne s'abîmer avec nous!

Elle pensait que j'étais en train de coudre une robe pour moi alors qu'il s'agissait de la gandoura du vieux. Elle continua longtemps:

- Nous, penses-tu, nous n'avons pas le temps de coudre pour nos enfants, tu comprends, nous en avons beaucoup trop, par lequel commencer? C'est impossible. Elle., elle n'en a que deux, elle peut se permettre de les préparer comme il faut pour l'Aïd …!

Je sentis mon sang se chauffer et sortis dans la cour avec la gandoura.

- Regarde donc, c'est la gandoura de ton beau-père que je suis en train de coudre, je fais votre travail! Vous êtes ses brus directes et c'est à sa petite-bru qu'il donne le travail! Quant à l'eau, je m'en passerai, pour mes deux enfants et moi-même je me débrouillerai, je me procurerai de l'eau ailleurs, ou, peu importe, qu'ils meurent de soif, mais gardez votre eau! Et puis, si tu considères que je suis encore privilégiée, va dire à ton mari de me supprimer la main gauche qui me reste!

Lorsque arriva le jour de I' Aïd, je refusai de sacrifier à la coutume qui consiste à embrasser en signe de pardon et de réconciliation toutes les personnes de la famille (il convient de le faire aussi pour toute personne rencontrée en ce jour) et demeurai dans ma chambre. Mais Tafellust vint en visite pour embrasser le vieux en lui portant un gigot (Chérif était pour elle le grand-père de sa bru et ils se gâtaient mutuelle-

ment). Elle se dirigea vers moi et m'ordonna presque d'aller me réconcilier avec le vieux d'abord, Mohand ensuite et tous les autres enfin, essayant de me culpabiliser, mon attitude étant contraire à celle d'une jeune femme de bonne famille qui doit respect aux plus âgés, a fortiori lorsqu'ils sont ses maîtres, etc.

- Je suis ici avec mes enfants, j'ai la main bandée, je n'ai nul besoin de voir qui que ce soit ni de me réjouir!

- Comment! Tu oses t'entêter, mais tu n'y penses pas! Cela ne s'est jamais vu! Si tu ne te raisonnes pas, je refuserai de t'accoucher (elle faisait fonction d'accoucheuse dans la région) lorsque le moment sera venu. Aujourd'hui, je suis dans la maison et je veux qu'en ma présence elle ne soit pas habitée par de mauvais sentiments. Tu sais que tout cela est contraire à la coutume et que tu subiras un mauvais sort pour avoir refusé de t'y plier; tu es jeune et tu dois penser à ton avenir et à celui de tes enfants, on ne peut savoir sur qui retombera la colère des Invisibles... Sinon, je dirai à ton frère de venir te corriger comme il se doit ...

Elle me fit plier en jurant et prêtant serment, et je la suivis vers Mohand puis vers le vieux, auxquels je baisai le front; j'eus le sentiment de baiser un mauvais chien, un chien puant! A la fin de l'après-midi, arriva Dadda. Il s'excusa auprès de moi pour avoir tardé, mais il avait dû se rendre d'abord chez une sœur malade. Le grand-beau-père lui dit:

- Ali, viens t'installer pour dîner!

- Non, merci, Monsieur Chérif, je dois rentrer rapidement!

- Il n'en est pas question, nous t'attendions pour commencer et tu dîneras avec nous! Tu ne repartiras qu'après avoir dîné!

Par respect, Dadda accepta quelques cuillerées mais il me dit ensuite que chaque bouchée l'étouffait tant il avait mangé à contrecœur. On vida le panier qu'il avait apporté, en retour on y mit quelques fèves et il s'en alla.

Quant à moi, je refusai catégoriquement ma part du mouton de la fête, ce qui conduisit le patriarche à déléguer une de ses petites-filles auprès de moi :

- Grand-père dit que tu prendras bien ce morceau qui vient des tiens puisque tu as fait serment de ne pas toucher à notre viande!

- Va dire au vieux que je n'en veux pas. Cette viande vous a été apportée pour vous, non pour moi, dis-lui que vous avez fait une alliance qui vous a donné une bru et un pourvoyeur en viande et bien d'autres choses encore! Dis-lui de manger ce morceau de choix, lui qui est si riche moi, mon père était pauvre, je n'ai pas été habituée aux bons morceaux!

Ma révolte intérieure m'avait ôté tout discernement; j'avais parlé comme je le sentais, sans tenir compte des règles de bienséance. Ce n'est qu'après coup que je me rendis compte de l'énormité de mes propos. Même Nanna Ourida s'effraya devant mes plaintes :

- Oh, je t'en prie, ne me demande pas de rapporter à ton frère ce que tu me racontes, il n'arrive plus à supporter tout cela!

- Ah oui, il n'arrive plus à supporter, je dois encaisser seule sans rien dire, même à ma propre famille!

- Tu sais, il ne cesse de répéter que rien n'est plus haut que le pardon, qu'il était très loin de se douter que cette alliance se révélerait sous des jours aussi noirs; il pensait, en voyant les hommes de cette famille au marché, bien vêtus et montés sur des chevaux, respectés de tous, faire une excellente affaire en te mariant à eux. Il pense qu'il a été dupé et le regrette amèrement. Mais il est trop tard, tu sais que notre famille n'aime pas le scandale; il ne te reste donc que la patience, tu dois t'en remettre à Dieu.

- Comme on dit, « Honni soit qui marie sans consulter, honni soit qui vend sans peser»! répliquai-je, furieuse.

Rentré de France, mon mari chercha à inscrire notre fils à l'école, mais il s'aperçut qu'il n'avait pas été déclaré lors

de sa naissance. Cela était encore la faute de Mohand qui ne s'était pas acquitté de sa tâche.

Mon mari revint à la maison, pestant, expliquant à son grand-père qu'il ne pourrait avoir droit aux allocations familiales dues pour son fils. Le vieux, dès qu'il s'agissait d'argent, savait s'y prendre. Il devint tout à coup très gentil, très doux avec moi. Il fallut que j'aille avec mon mari déclarer cet enfant fantôme qui avait déjà sept ans mais pas d'existence juridique. Le patriarche veilla à ce que je ne manque de rien et que la mule qui devait me transporter jusqu'au bourg fût confortablement caparaçonnée.

Au bureau de l'état civil, on se rendit compte que ma première fille non plus ne figurait pas sur le registre; du coup, on la porta comme jumelle de la seconde qui venait de voir le jour. Quant à mon fils, on lui inventa une date de naissance fictive et l'on inscrivit n'importe quoi, ce qui aboutit à cette aberration : par rapport à la date de mon mariage, il aurait été conçu plusieurs mois auparavant! Quelle honte! Mais ce ne sont là que résultats de l'analphabétisme, de l'ignorance et aussi de la méchanceté de quelques-uns. Heureusement que Dieu voit et qu'il connaît la vérité, lui qui est au-dessus des hommes et de leurs errances.

Sans souffler mot à qui que ce fût, pas même à moi qui séjournais momentanément chez Dadda, mon mari repartit en France après avoir séjourné une année parmi nous. Je l'appris quand je vis mon fils entrer chez mon frère dans un état épouvantable, en haillons, sale, affamé! La gorge nouée par les larmes, je lui demandai:

- Mais, où est ton père?

- Je ne sais pas. Hier, il m'a donné cette clef en me disant de te l'apporter ici. Cela fait deux nuits qu'il n'est pas là, ce sont les cousins Beqqa et Bezza qui dorment avec moi dans notre chambre!

Dix jours plus tard, j'appris que ma belle-mère se trouvait dans tous ses états, déclarant que mon mari et moi étions sûrement d'accord pour qu'il me ramène chez

Dadda tandis qu'il partirait en France, dans le but de m'envoyer les mandats à moi personnellement et non plus à sa famille ...

Les premiers jours de mon séjour chez Dadda, je trouvai sa femme plus qu'attentionnée à mon égard, me demandant toujours ce que je souhaitais pour les repas. Mais, après avoir eu vent de cela, elle devint suspicieuse, craignant que je ne demeure effectivement chez elle durant toute l'absence de mon mari. Elle devint plus désagréable et elle frappait souvent sa fille. Je me sentais réellement de trop partout et je me mettais à pleurer à chaudes larmes; alors Nanna Zineb venait et tentait de me consoler ...

De retour à Massina, je poursuivis ma pénible vie bon gré mal gré, plus pénible encore lorsque mon mari était absent. Ils se dressaient alors tous contre moi, pensant sans doute que j'étais pour quelque chose dans sa décision de partir! Pourtant, il ne me disait rien et s'en allait avant l'aurore, comme l'aurait fait un voleur pour ne point être vu. Durant ces périodes, le patriarche ne ratait pas une occasion de faire éclater sa colère contre moi. Un jour, la grand-belle-mère me dit:

- Tiens, Louisa, toi qui sais bien passer le blé au crible, sépare le bon grain du mauvais!

Comme il faisait chaud, je m'installai avec d'autres grands-belles-sœurs sous le caroubier et me mis à l'ouvrage Mais bientôt on vint me dire que ma fille pleurait. Nanna Rosa, une sœur du patriarche, se proposa d'aller la cher-cher. Comme elle ne parvenait pas à la calmer, elle me dit, suspicieuse :

- J'ai l'impression que cette petite doit avoir de bonnes raisons de pleurer ainsi; d'ailleurs, elle est pâle et toi tu as les yeux moins vifs!

Elle tint un moment, puis se découragea :

- Il n'y a rien à faire, elle pleure toujours, tant pis, laisse les autres tamiser et prends ta fille!

Je me débarrassai de la robe de travail pleine de poussière et installai ma fille dans mon dos. Pour la calmer, je marchai de long en large quand tout à coup le grand-beau-père surgit sur le chemin et me lança :

- Quoi? Au lieu de travailler, tu portes cette chose malade et insignifiante? Pose-la tout de suite et mets-toi au travail!

Encore un reproche qui provoqua en moi un bouillonnement intérieur qui me disait de laisser ma fille et de courir tout droit chez les miens en abandonnant tout. Mais la peur d'être égorgée par Dadda Slimane pour avoir osé venir chez lui sans être accompagnée me retint. C'est Nanna Rosa qui prit ma défense :

- Elle vient juste de poser le tamis pour calmer sa petite. C'est moi-même qui lui ai ordonné de s'occuper de sa fille pendant que les autres finiront le travail qu'elle a largement commencé!

Il partit en bougonnant. Je pris ma fille et me dirigeai vers la maison, mais Nanna Rosa me retint :

- Non, tu vas rester avec nous; nous allons bavarder ensemble, je sais que tu vas pleurer si tu rentres à la maison.

Je restai donc.

Durant les jours qui suivirent, je ne parvenais pas à manger; j'avais des nausées pour tout. Lorsqu'il y avait du pain de *allaɣen*, moi, je demeurais « la main sur la joue » * ne pouvant rien avaler.

- Toi qui refuses du pain de *allaɣen*, il y a certainement quelque chose dans ton ventre; nous savons bien que cette petite ne pleure pas sans raison! me dirent les grandes-brus.

On essaya de trouver quelque chose pour me nourrir : chaque matin, la grand-belle-mère nous remettait un litre de semoule de blé pour préparer le pain levé de son mari. Dahbia eut l'idée de prélever chaque matin une petite quantité de semoule sur le litre. Le jour où il y en eut une portion

* Attitude de l'éploration arborée par les veuves et les orphelins et interdite aux autres.

suffisante, nous nous organisâmes pour faire des crêpes sans être vues. Dahbia montait la garde à la porte, moi je les préparais, et Dawya les faisait cuire. Dès que Dahbia voyait sa belle-mère sortir de sa chambre, vite nous retirions la crêpe du feu et mettions à la place une galette de pain. Les crêpes ainsi cuites dans le temps qui séparait la cuisson de deux galettes de pain nous évitaient les soupçons de la vieille.

Mais elle arriva près de nous â l'improviste:

- La galette du vieux est-elle montée?

Dans un geste de précipitation, Dawya versa un pot de sel dans le plat et frotta l'endroit marqué par les crêpes. Le sel crépita.

- Qu'est-ce que cela, Dawya? cria la vieille.

- Oh, ce plat adhère, je ne sais pas ce qu'il a, cette galette de pain a attaché et se brise toute seule.

Elle termina de frotter et versa le tas de sel sur la crêpe dissimulée sous le plat, dans le foyer.

- Bon, alors, surtout ne faites pas cuire le pain du vieux dans ce plat, si c'est pour le lui présenter en morceaux!

Elle s'en alla, et avant qu'elle ne rapporte un autre plat je terminai de confectionner les dernières crêpes. Quand elles furent toutes cuites, nous les cachâmes en attendant de pouvoir les manger sans être vues, après le déjeuner.

Mais les subterfuges n'étaient pas toujours possibles et nous subissions le plus souvent les réprimandes.

Quelque temps plus tard, Dawya tomba malade et Dahbia accoucha; à moi donc de faire face â toutes les tâches! Je fis cuire la première galette de la journée: un échec. Les suivantes furent à peine meilleures. Le soir, Aïssa le fit remarquer:

- Le pain d'aujourd'hui, j'ai eu honte de le présenter aux ouvriers, je ne pense pas qu'il ait été préparé par Louisa!

- Je t'assure que c'est moi, justement! Je l'ai préparé le cœur plein de colère; la nourriture se gâte lorsqu'on l'aborde à contrecœur!

Je lui contai ma lassitude d'avoir toujours le grand-beau-père sur le dos. Il me fit une réponse déconcertante:

- Il en a après toi parce qu'il est habitué à davantage de saleté dans sa maison, accoutumé à voir, pendant ses repas, les vers venir grouiller sur les seuils, alors que, depuis que tu es là, tu les balaies de bon matin! Les paysans pensent que l'abondance vient de la bouse de vache : lorsque tu la jettes, tu chasses aussi les bêtes ainsi que les biens qu'elles produisent!

- Pauvre de moi qui ne supporte pas de franchir le seuil en plongeant mes pieds dedans et de rentrer ensuite les pieds sales dans la maison! Je n'ai pas été habituée ainsi, chez ma mère notre sol était cimenté; je mangeais peu, mais je mangeais propre!

Il est vrai que lorsque le patriarche me voyait balayer devant la porte de bon matin, il s'écriait :

- Malheur à moi! Les bergers ne sont pas encore sortis que je vois déjà le balai entre les mains de cette diablesse! Mais que cherche-t-elle donc? Je ne mourrai pas avant qu'elle m'ait privé de burnous, qu'elle m'ait privé de *tajellabt* *.

Je pensais en moi-même: « Si c'est de la bouse de vache que doit te venir ton burnous, que tu en sois privé! Dieu fasse que tu marches nu! »

A quelque temps de là, mon beau-père reçut une lettre de mon mari lui demandant de m'amener vivre à Aghilan; il lui rappelait en effet qu'à Massina son oncle Mohand m'avait frappée.

Le grand-beau-père ne fit aucune objection quand Amara se présenta pour récupérer mes affaires, car il savait que mon mari et moi ne manquerions pas plus de travail là-bas qu'à Massina.

Installée à Aghilan, je me retrouvai donc avec la famille restreinte composée seulement de mes beaux-parents directs et de leurs enfants.

J'étais à peine arrivée dans la maison que ma belle-mère

* *Tajellabt* : forme berbérisée de *djellaba.*

m'ordonna de faire les raisins secs, un travail long et difficile que j'accomplis sur plusieurs jours sous sa surveillance vigilante afin qu'aucun grain ne prît le chemin de ma bouche. La confection de ce produit prestigieux demandait infiniment de patience : un à un, chaque grain de raisin était équeuté et épépiné après avoir été trié; puis, par petits paquets, ils cuisaient deux fois à la vapeur avant d'être essorés et séchés. Mes pauvres doigts meurtris préparèrent ainsi plus de cinquante kilos de fruits!

Le travail terminé, ma belle-mère fit porter la part de ceux de Massina et garda un sac de vingt kilos qu'elle plaça dans un coin de la pièce principale.

Deux jours plus tard, elle apprit la mort de son petit-fils, enfant de sa fille aînée Hanifa, déjà mariée lorsque je suis arrivée chez les Iflanen. Elle se devait donc de lui rendre visite et de lui offrir certaines choses de circonstance. Comme sa fille habitait loin, elle se prépara à s'absenter plusieurs jours. Pour préserver les raisins secs durant son absence, elle eut une idée incroyable : elle noua le sac en son milieu après avoir réparti de manière égale son contenu; ainsi, chaque moitié renfermait la même quantité de produit, ce qui lui permettrait, à son retour, de constater si l'on en avait prélevé!

Cette mesure, dissuasive pour moi, ne le fut pas pour un diable de ses fils qui s'en empiffra aussitôt après son départ en compagnie de ses deux frères.

Je me trouvais seule avec eux à la maison. Quand ils eurent terminé de manger, l'effronté me montra le tamis dans lequel il s'était servi.

- Tu vois! Surtout, dès que ma mère aura franchi le seuil, dis-lui bien que j'ai mangé les raisins secs!

Ce sale gamin se moquait vraiment de moi, mais je préférai me taire.

Sur ces entrefaites, mon mari nous rejoignit, toujours silencieux, et non sans avoir été délesté de sa valise à Massina. Quant à moi, je poursuivis mon travail sans rien lais-

ser paraître de mon indignation. Évidemment, à son retour, ma belle-mère constata le changement intervenu dans le sac:

- Qu'on me jure que personne n'a touché à ce sac! Par Idriss le Bien-aimé, ce sac a été ouvert!

Son mari, agacé, lui répondit:

- Tu ne vas pas déjà commencer à créer des histoires! S'il manque de la nourriture, ce sont peut-être les mauvais génies qui l'ont mangée, ils sont descendus du ciel durant la nuit! Si ce ne sont pas eux, ce sont tes enfants, et ne t'avise pas d'accuser qui que ce soit d'autre!

Furieuse, elle grommela toute la journée. Le soir, je dis à mon mari:

- Ta mère n'a de cesse d'être de mauvaise humeur avec moi car elle pense que j'ai volé les raisins secs alors que c'est ton petit frère!

- Pourquoi ne lui as-tu pas dit la vérité, tu préfères être accusée de vol ?

- Je n'ai rien à lui dire, elle le fait systématiquement, elle ne voudra pas le croire.

Le lendemain matin, je me levai la première, comme d'habitude, pour préparer le pain de la journée. J'étais en train de cuire la dernière galette lorsque mes beaux-frères vinrent tout près du foyer pour déjeuner. Je détestais cette situation où ils m'encombraient avant la fin de la cuisson du pain.

Mon mari observa la scène et réagit vivement :

- Lève-toi de là, lève-toi de là! me répéta-t-il,

Sa mère vint, affolée.

- Que se passe-t-il encore de bon matin? les anges sont à notre porte, il ne faut pas les chasser!

- Va tourner la galette de pain qui est sur le tajine! lui ordonna mon mari. Ce sont tes enfants qui encombrent le foyer, non les miens!

Ce fut la seule fois où je vis mon mari réagir comme un homme de valeur, qui défend son épouse; sinon, il prenait toujours la défense de sa famille contre moi. Il poursuivit :

- C'est comme ton sac de raisins secs, tes rejetons s'en gavent et toi tu accuses les enfants des autres! Sans le consentement de Dieu, je jure que si je vois encore tes enfants tourner autour du foyer alors qu'elle n'a pas fini de cuire le pain, je leur ferai regretter de s'être levés!

- Ça, c'est la meilleure, tu veux maintenant chasser tes frères!

- Je te le dis comme je le pense et je te conseille de le prendre au sérieux! Que celui qui se réveille avant la fin de la cuisson du pain reste sur sa couche jusqu'à ce que le tajine soit retiré du feu, sinon je ne réponds de rien!

Elle raconta la scène à son mari en pleurant, Le lendemain, elle partit à l'aube sans mot dire. Son mari se renseigna sur la direction qu'elle avait prise. Il apprit ainsi qu'elle était allée vers Ighzer n'At Slimane. Lorsqu'elle rentra, tard dans la journée, il lui demanda :

- Où es-tu allée de bon matin?

- Je suis allée cueillir de quoi faire un balai, nous n'avons plus de balai.

- Pourquoi as-tu pris le chemin de Ighzer n'At Slimane?

- Comment le sais-tu?

- Je le sais, c'est tout, pourquoi es-tu allée là-bas?

La conversation s'envenima et il voulut lui donner un violent coup de canne qu'elle esquiva de justesse.

Deux jours plus tard, alors qu'elle entretenait le feu près de moi, elle se mit soudain à rire, sans raison apparente :

- Je vais te dire la vérité : j'ai été très choquée à cause de toi et des paroles prononcées par ton mari au sujet de mes enfants. Mon cœur en peine est allé jusqu'à la Tribu des Ames et en est revenu. Je suis allée voir la voyante Tassadit, qui m'a dit de m'en retourner tranquille chez moi à ton sujet, que tu es la meilleure bru possible et que celles qui suivront ne t'arriveront pas à la cheville. Le Gardien de la maison te tient dans ses bras et ne t'abandonnera pas. Elle m'a dit aussi de veiller sur toi comme le ferait ta propre mère défunte. Tout le bien qu'elle m'a dit de toi m'a beau-

coup touchée car je suis orpheline de père et de mère moi aussi!

Suite à sa consultation chez la voyante, elle devint meilleure avec moi, me laissant prélever moi-même dans les jarres les ingrédients nécessaires à la préparation des repas, ce qu'elle ne m'avait jamais permis jusque-là. Elle m'apprit les formules à prononcer avant de prélever les aliments : « Au nom de Dieu », « Ô anges chéris », « Ô baraka », etc.

Lorsque sa fille Hanifa accoucha; elle partit lui rendre visite. Avant de s'en aller, elle prit soin, comme à son habitude, de sceller les affaires. Durant son absence, son diable de fils, encore une fois, força son coffre pour prendre le savon qu'elle y avait enfermé. A son retour, elle s'indigna de ce que son coffre ne fermât plus; son mari la menaça :

- Si à l'avenir tu scelles encore les affaires avant de partir, je te répudierai. Tes enfants sont des sangliers et volent tes affaires, voilà longtemps que j'en ai assez de toi et d'eux. Ton dernier se croit au-dessus des autres et se permet ce qu'il veut, il n'est pourtant pas né par la bouche, que je sache!*

- Ah oui, tu en as assez de moi, repartit sa femme, tu dors avec un crachoir près de toi, un crachoir qu'il faut vider plusieurs fois par jour, et tu oses me parler ainsi!

Le beau-père leva la canne dans le but de frapper la marmite contenant le beurre. Si Amara ne lui avait pas retenu le bras, il la fendait.

Cette histoire poussa ma belle-mère à aller se réfugier toute la journée chez sa tante paternelle.

* L'expression « Il (elle) n'est pas né {e) par la bouche » veut dire simplement que celui ou celle dont il est question n'est qu'un être humain égal aux autres en naissant par voie basse.

5.

C'est lors de son premier retour d'exil que mon mari nous parla d'une guerre inéluctable contre la France. Personne n'y crut jusqu'au jour où nous vîmes les avions patrouiller au-dessus des villages. Cet élément nouveau alimenta les conversations, mais il nous fallut longtemps pour envisager une issue quelconque.

Rapidement, la guerre nous rattrapa : les quatre fils de mes beaux-parents furent embarqués pour subir un interrogatoire à propos de cadavres trouvés par l'armée française à proximité de la ferme de Aghilan, cadavres égorgés par la nuque; l'égorgement par la nuque est une abomination infligée aux personnes sans honneur. Ce ne pouvait donc être que l'œuvre des maquisards.

Ce premier incident n'eut guère plus de conséquences, mais il devenait de plus en plus difficile de vivre normalement. Alors, mon mari nous fit quitter Aghilan pour Merruj, un village situé en plaine où nous nous réfugiâmes quelque temps, d'autant que j'étais de nouveau enceinte.

Malheureusement, l'absence de vivres se fit vite sentir. Mon mari se rendait de temps à autre chez ses parents ã Aghilan d'où il nous rapportait quelques kilos de couscous â bouillir, rapidement consommé en deux ou trois jours. Cette situation impossible le décida à se faire faire un laissez-passer pour se rendre à Massina où il avait laissé ses moutons personnels.

Il les récupéra et les céda à bas prix au bourg de Oued-Amizour. Avec l'argent, il ne put acheter que de la mauvaise semoule avec laquelle je préparais tant bien que mal nos galettes de pain qui se cassaient au moindre mouvement.

Un jour qu'il se rendit à Aghilan quérir un peu d'huile, il trouva son oncle Mohand en vive conversation avec ma belle-mère. Il lui reprochait de nous avoir laissés partir à Merruj alors que le travail ne manquait ni à Massina ni à Aghilan .Elle se justifia, invoquant les mauvais traitements subis par mon fils et moi-même ajoutés aux troubles de la guerre. Cela n'empêcha pas Mohand de tout raconter à son père, lequel, furieux, alla trouver immédiatement l'épicier, le menaçant d'en faire un ennemi s'il continuait d'approvisionner mon mari. L'épicier n'y comprenant rien se confia à Arezki, un neveu du grand-beau-père :

- Je n'entends rien ni à vos propos ni à vos affaires, voilà que le vieux Chérif me somme de ne plus vendre à son petit-fils!

Arezki lui répondit :

- Ne t'occupe pas de ce qu'il dit, les paroles de l'oncle Chérif, partout où elles sont prononcées, ne provoquent que malheurs et zizanie. S'il revient te demander si tu as encore vendu à Mokrane, réponds-lui que tu lui as même fait cadeau de ton épicerie entière avec ses murs! C'est ainsi que tu n'auras plus affaire à lui, sinon tu ne t'en sortiras pas!

Le jour où le grand-beau-père retourna chez l'épicier, il lui demanda:

- Il est revenu, le Juif, acheter de la semoule?

C'est ainsi qu'il nommait mon mari, il ne l'appelait pas par son prénom, exprimant ainsi son mépris, car traiter quelqu'un de Juif ou de Mozabite revient à une injure profonde et grave.

- Il est revenu et je lui en ai vendu! répliqua l'épicier.

Furieux, le vieux rentra chez lui, s'acharna contre tout le monde et n'adressa plus la parole au pauvre épicier.

Quelque temps plus tard, l'argent des moutons avait été dépensé et nous dûmes quitter Merruj pour nous installer provisoirement chez Nanna Baya, une de mes sœurs, à Bougie. Cette situation instable et incertaine mit mon mari dans l'embarras, il ne vit alors d'autre solution pour lui que de repartir en France. Le grand-beau-père ayant appris notre séjour à Bougie, alla trouver son fils Akli à Aghilan pour le menacer:

- Si ton fils Mokrane revient habiter Aghilan, c'est tous les deux que vous subirez ma colère, tu m'entends bien, il est hors de question qu'il remette les pieds sur le sol de Aghilan.

- C'est mon fils et je ne le laisserai pas dehors. Si tu veux nous partirons tous! avait répondu mon beau-père.

- Partez! Laissez ce sol! Je répète bien, si Mokrane revient ici, cette terre sera brûlée de mes propres mains!

Malgré ces paroles peu rassurantes, et n'ayant pas le choix, nous prîmes notre courage à deux mains et revînmes â Aghilan. Nous nous étions dit en riant que si le patriarche nous cherchait querelle nous le donnerions aux moudjahidines qui, à cette époque, égorgeaient les vieux.

Huit jours après notre réinstallation à Aghilan, mon mari repartit en France, laissant ses trois frères plus jeunes, Amara, Abdelkader et Salem. Ce dernier, âgé de quinze ans, avait été le seul à être scolarisé et possédait le certificat d'études. Pour fuir les soldats, il se réfugia à Bougie, chez ma sœur.

Quelques jours plus tard, Abdelkader proposa à sa mère:

- Fais fondre du beurre* je vais le vendre à Bougie et y rester quelques jours avec mon frère Salem. Avec l'argent, je m'achèterai un pantalon pour partir en France rejoindre mon frère aîné!

- Comment veux-tu que je fasse fondre du beurre, mon fils, sous les yeux d'Amara, de Zouina, de ton père, de Louisa, prête à accoucher ...

Je ne la laissai pas terminer sa phrase :

* On fait cuire le beurre dans le but de le conserver.

- Ne tiens pas compte de moi, fais-lui le beurre, l'essentiel est qu'ils puissent tous les deux se réfugier ailleurs!

Elle fit cuire un litre de beurre, tandis que Malha montait la garde pour éviter que Zouina ou Amara ne le sachent; en effet, la vache avait été louée à Amara par son beau-père et il était hors de question que quiconque prenne son beurre. Ahdelkader partit avec le précieux produit et revint trois jours plus tard flanqué de Salem.

Quatre jours passèrent et j'accouchai de Saadia. Trois jours plus tard, les moudjahidines s'abattirent sur nous comme une nuée de sauterelles, cent cinquante maquisards à nourrir! Pas question de rechigner, il fallait préparer le dîner sur-le-champ. On fit rentrer mon fils et on égorgea un bélier. Personne pour rouler le couscous. Zouina entama la tâche paresseusement avec sa fille sur le dos hurlant à longueur de journée. Dès qu'elle mouillait un peu la semoule, celle-ci s'amalgamait. Soudain Amara entra dans la pièce, tout excité:

- Vite, faites cuire le foie tout de suite!

Le foie pour le responsable des maquisards, le borgne, oh! mon Dieu, préserve-nous! Dès qu'il prononce un mot, hommes et femmes pissent sur leurs jambes de peur d'être égorgés! Nous voici en piteuse situation: moi venant d'accoucher, allongée dans un coin, Zouina ne parvenant pas à rouler correctement le couscous, la vache qui meugle à fendre l'âme parce qu'elle attend qu'on lui amène son veau à téter. Je ne pus me contenir et me levai pour cuire le précieux foie. Ahdelkader, qui épluchait les courgettes, me cria aussitôt :

- Retourne te coucher, ce n'est tout de même pas toi qui vas leur préparer à manger! Que Dieu leur fasse manger leurs propres têtes, c'est à Amara qu'ils se sont adressés, qu'ils se débrouillent avec lui et sa femme!

Dès qu'il fut cuit, Amara emporta le foie dans sa chambre où se tenait le chef du groupe. Avant qu'il ne franchisse le seuil pour sortir, ma belle-mère le retint :

- Attends un peu, mon fils. Crains Dieu et laisse-moi couper un morceau pour la femme de ton frère en couches!

- Attends qu'il revienne! bougonna-t-il.

Je ne revis pas le moindre soupçon du fameux foie ni ne sus jamais si le chef l'avait entièrement consommé ou si Amara en avait gardé un reste pour lui.

La belle-mère revenant de traire la pauvre vache, le seau de lait à la main, me dit précipitamment :

- Non, non! Retourne te coucher, tu sais bien qu'il ne faut pas te lever. Si tu veux aider, je peux te donner quelque chose que tu puisses faire couchée.

Je regagnai ma place et épluchai oignons et tomates. Ma belle-mère, tout en s'activant, maugréait contre les maquisards:

- Maudits soient-ils, ils veulent notre perte ...

Depuis l'étable, Abdelkader écoutait les propos tenus par le chef à Amara et il revint aussi heureux que quelqu'un qui savoure la satisfaction de sa fraîche vengeance :

- Amara, sa fille sur un bras, l'assiette de foie et une galette de pain tenues dans l'autre main, offre la collation au chef qui, pour le remercier, le rabroue méchamment : « Oh! Mais cette fille est déchaînée, ce n'est pas près de moi qu'elle doit hurler ainsi, remets-la à sa mère! Je dois manger rapidement et m'en aller. Allez, débarrasse-moi de cette gamine, qu'elle crève! Les hommes tombent par dizaines dans la montagne, que vaut-elle par rapport à l'un d'entre eux! »

Abdelkader, ravi, commenta :

- Bien fait, bien fait, bien fait! Il est allé lui lécher les bottes avec son assiette de foie tout chaud, croyant peut-être qu'il lui fera porter le drapeau au moment de la victoire ! Et l'autre qui lui dit de le débarrasser de sa fille! Ah! la scène vaut la peine d'être contée!

Personne n'eut envie de rire car nous entendîmes un ronflement de camions militaires venant de la route. Aussi rapide et silencieux qu'un chat, le chef prit discrètement la fuite. Jeeps, camions et automitrailleuses se suivaient, provoquant la panique au sein de la maison : l'une hurlait à la mort, l'autre pleurait; affolement général devant la mons-

trueuse quantité de couscous et l'interrogatoire imminent des soldats à son sujet.

Ma belle-mère, dans tous ses états, me dit :

- Ma fille chérie, ma fille chérie, il faudra dire que nous fêtons la naissance de ton bébé!

- Ah oui ! Tu voudrais que je subisse le même sort que la pauvre Djamila de Fernan que les militaires ont écrasée, elle et son bébé dont on fêtait la venue au monde! Non, je dirai que ce couscous a été roulé pour les maquisards!

Par son zèle égoïste et autoritaire, Amara avait dérogé à la règle sacrée qui veut que, comme dit le proverbe : « L'accouchée, pour elle on vend faucille et charrue! * » ce qui signifie que si le mari ne possède pas les moyens de lui procurer de la viande pour la remettre sur pied il ira jusqu'à vendre les deux outils qui assurent sa subsistance et encourir la ruine et la mort. Négliger une accouchée est un acte sacrilège impardonnable, et j'étais prête à condamner toute ma belle-famille. Il m'importait peu de mourir en cette période tourmentée qui nous compliquait considérablement une vie déjà bien difficile. Ne sachant plus que faire, ils cachèrent le couscous dans le puits pendant que certains surveillaient le convoi sur la route. Celui-ci passa doucement jusqu'au dernier camion sans s'arrêter. Le danger écarté, ils allèrent, à la nuit tombée, retirer le piteux couscous du puits et le firent enfin cuire. Les maquisards mangèrent chez notre voisin le plus proche.

C'est au milieu de la nuit, alors que les maquisards étaient repartis, que l'on pensa enfin à moi. Un morceau de viande froide posé sur une assiette de couscous me fut porté par Malha. Je pris la cuillère, la plantai au milieu du couscous et lui dit:

- Va le porter à ton père, il ne fera pas son chemin en moi!

C'est sortant du feu qu'il aurait fallu me le servir!

Pourtant ma chère Nanna Aïcha, notre voisine, m'avait dit combien elle avait supplié ma belle-mère de commencer par moi, mais celle-ci craignait que les maquisards manquent,

* *Nnafsa inza fell-as ugelzim d-ṭguiersa!*

car on nous avait dit cent cinquante mais il pouvait y en avoir davantage.

A la suite de mon refus, ma belle-mère vint s'excuser :

- Je sais, j'aurais dû commencer par te servir la première, mais que veux-tu, nous avons tous peur des porteurs de couteaux, les sans-foi ni loi!

- Ils te tueront, ils te couperont la tête, mesurez vos paroles, vous les femmes! lui reprocha son mari.

- La frousse vous fait oublier tout principe! Jamais dans aucune famille on n'a donné de la viande froide à une accouchée! Ce morceau de viande pourrait se métamorphoser en miel que je ne l'accepterai pas! Même si vous me déposiez ma mère chérie, Taos, sur cette assiette et qu'elle me dise : « Me voici, ma fille, pour guérir tu dois manger », je ne pourrai pas lui obéir, mon cœur est cadenassé et l'idée d'ouvrir la bouche pour manger m'est insupportable!

- Ah! ma fille, que Dieu te ramène à la raison ...

Ma belle-mère essaya vainement de me raisonner.

A quelques jours de là, mon beau-père se planta devant moi:

- Nous t'emmenons à Bougie pour la déclaration de naissance de la petite!

Mon mari étant absent pour déclarer sa fille, il fallait trouver trois témoins. Devenue insensible à tout, je lui répondis Vivement:

- Je ne mettrai pas un pied devant l'autre!

Pour appuyer mon refus, je ramassai tous les chiffons servant de couches à mon bébé et m'installai pour les laver tranquillement. Passant près de moi, mon beau-père ronchonna :

- Peut-être que ces chiffons peuvent attendre!

- Pour moi ce sont ces chiffons qui sont prioritaires, sans quoi, que mettrai-je à mon bébé? Dieu et son Prophète pensent d'abord aux anges!

Le taxi arriva. Mon beau-père allait et venait comme une poule qui cherche un coin pour pondre, soufflant et frappant le sol de sa canne. Quant à moi, je ne me pressais pas, étendant

tranquillement mes petits chiffons, l'un sur les tuiles, l'autre sur un mur ...

- Peut-être que tu daigneras entendre raison! Que Dieu te fasse entendre raison, cet homme dans son taxi n'est pas venu ici gratuitement! Peut-être a-t-il un autre client qui l'attend! Je ne vais pas lui faire perdre sa journée ...

Et patati et patata ... Il pouvait me dire ce qu'il voulait, j'avais décidé de désobéir.

Vint enfin la tante Fatima, sœur du patriarche, la meilleure femme des Iflan en, paix à son âme!

- Ne fais pas de scandale, ma fille! Fais-nous honneur, c'est la guerre, et peut-être ton bébé sera-t-il la protection de son père à qui il n'arrivera rien ...

Fatima était une femme sensible, d'une droiture exceptionnelle, et qui parlait comme personne ne savait le faire : elle connaissait les mots pour toutes les situations, des plus simples aux plus graves. Nous buvions ses paroles puissantes qui avaient toujours raison de nous, et nous nous inclinions avec respect devant la grandeur que Dieu avait mise dans sa bouche et dans son cœur!

Je fondis à ses magnifiques paroles et partis à Bougie. Sans elle, je n'aurais pas bougé. Je m'étais dit que, de toute façon, la mort rôdant près de notre porte, les moudjahidines d'un côté, les Français de l'autre, nous allions donc mourir; aussi voulais-je contrarier ma belle-famille en retour du traitement injuste qu'elle m'avait réservé!

Quinze jours plus tard, ce fut un autre groupe de moudjahidines qui vint quérir des feuilletés à emporter. Leur chef fut installé dans la chambre d'Amara et mangea des beignets arrosés de miel en attendant que les feuilletés soient prêts.

Peu nourrie, je récupérais mal de mon accouchement. Après dix-sept jours, je n'avais plus de lait, alors que pour les enfants précédents j'en avais eu en abondance et durant de nombreux mois. Le ressentiment m'avait asséché le cœur et les seins. On calmait mon bébé avec un peu de soupe de

févettes, Ce jour-là, ma belle-mère m'offrit les bords du gâteau de miel, dont le centre avait été donné au fameux chef. On m'avait réservé les bords blancs où les larves mortes se mêlaient au miel durci.

- Tiens, mange un peu, tu dois être morte de faim et de fatigue, me dit-elle.

- J'étais morte l'année dernière. J'étais morte l'année précédente, il y a longtemps que je suis morte!

- Peut-être es-tu peinée d'avoir une troisième fille ...

Mon sang se mit à bouillir; elle n'aurait pas été aussi âgée, que je l'aurais attrapée et lui aurais fourré le visage dans le feu. Elle poursuivit, doucereuse :

- Trois filles, et alors! Moi, cette petite, je la considère comme un garçon, pourvu qu'elle soit la protection de son père et de ses oncles paternels, qu'il ne leur arrive rien de fâcheux!

- Je t'en prie, Nanna Djida, cela suffit, fille ou garçon, ne change rien à l'affaire. Je pleure sur mon pauvre sort, pas sur le sien! Dieu en fera ce qu'il voudra, selon sa volonté, elle grandira, forcira et sera peut-être heureuse, un garçon ne m'emporterait pas davantage au Paradis ...

Elle posa l'assiette.

- Laisse-toi raisonner par Dieu, et mange un peu, tu sais bien que nous avons dû donner le miel au chef.

- Donnez-le au chef, et puis à un autre plus gradé que celui-là! Quant à moi, tu peux me considérer comme absente de cette maison, je ne suis pas là!

Elle poursuivit en pleurant :

- Je sais que tu n'as pas été traitée comme il fallait depuis ton accouchement, mais tu sais bien que je ne fais pas ce que je veux, et puis, nous sommes en temps de guerre.

- Ne me donnez rien, laissez-moi, je n'ai besoin de rien d'autre que de pouvoir pleurer en paix!

Je trouvais tellement indécente l'exigence des maquisards ne réclamant rien de moins que des feuilletés! Toute femme kabyle. sait combien la préparation de ces gâteaux, délicieux

au demeurant, requiert de patience et de robustesse des bras! Dans notre situation, cela me paraissait un caprice déplacé qu'il n'aurait pas fallu satisfaire, mais Amara, toujours zélé plus que de raison, tirait gloriole d'acquiescer au moindre désir des combattants pour la libération. Les feuilletés furent donc préparés et emportés, mais Malha et moi avons intimement souhaité une belle indigestion au chef ...

Une autre fois encore, les moudjahidines commandèrent d'égorger un mouton. Cette fois, mon beau-père fut hors de lui.

- S'ils veulent m'égorger, qu'ils viennent tout de suite, je ne tuerai pas de mouton. Ils voudraient peut-être que les Français viennent me prendre, ils veulent me vendre, me ruiner, m'anéantir!...

Amara répondit sèchement :

- Je jure que j'égorgerai le mouton qu'ils demandent!

Un agneau fit l'affaire. Il devait venir quarante hommes· mais seulement quinze se présentèrent au dîner. Il resta donc de la viande. Ma belle-mère l'enveloppa d'herbes et la mit dans un panier qu'elle suspendit à la soupente. Le sang gouttait près de moi qui demeurais encore souvent couchée. En mon for intérieur je bouillonnais contre ma belle-famille : « Mon Dieu! Faites que je ne meure pas avant de les avoir vus un à un prendre feu, je vous en prie, mon Dieu, vous aurez pitié d'une accouchée!»

Tentant de garder un calme apparent, je dis â ma belle-mère:

- C'est de la viande qu'il y a dans ce panier?

- Oui, un peu de viande, ma fille; si tous les quinze jours les moudjahidines viennent nous demander de leur offrir une bête, nous serons bientôt totalement démunis; aussi nous gardons cette viande pour une autre de leurs visites! ·

Cette réponse fit exploser ma colère :

- Ah oui! Vous la conservez pour Mohand-ou-Malek ou Djoudi-ou-Sadek, vous avez peur du couteau mais pas du châtiment de Dieu pour votre injustice à mon égard! Que

Mohand-ou-Malek vous soit reconnaissant, que Djoudi-ou-Sadek vous soit reconnaissant, que Saïd-ou-Hocine vous soit reconnaissant, que Bouzid-ou-Tahar vous soit reconnaissant, que Dieu les protège, tous ces chefs de maquis! Qu'ils vous soient tous reconnaissants au point de ne pas vous laisser même une robe sur le dos!

Elle partit en pleurant. Arriva Malha.

- Ma mère est bouleversée par tes paroles!

- J'en suis ravie! Je voudrais aussi qu'elle raconte tout à son cher Amara qui viendrait alors avec son ami pour m'ôter cette oreille, tu la vois, celle-ci, voilà celle qu'ils m'ôteront tous les deux!

J'aimais beaucoup Malha qui était devenue ma confidente. De nouveau, ma belle-mère parut sur le seuil.

- Puisque ce panier est le sujet de tes imprécations contre nous, voilà, je te propose de le préparer pour dîner!

- Je ne suis pas un chien mais une femme non encore relevée de ses couches! Ce n'est pas quand la viande goutte à terre qu'elle doit me revenir. Vous auriez dû me l'offrir lorsqu'elle était fraîche! Tu la gardes pour Mohand-ou-Malek le borgne, eh bien tant mieux, il est inutile maintenant de changer d'avis!

En cet été 1957, alors que ma fille n'était pas encore nommée, un de mes neveux surgit dans la maison en courant.

- Nanna Djida, Nanna, vous n'avez pas encore prénommé la petite, n'est-ce pas ?

- Non, pas encore! répondit ma belle-mère. Pourquoi?

- Prénommez-la Saadia *, nous aurons du saâd, les soldats lèvent le camp, réjouissons-nous!

C'est ainsi qu'elle fut nommée Saadia, ce qui n'empêcha pas d'autres troupes de soldats de venir installer leur camp près de chez nous dès le lendemain. C'étaient des mouvements incessants : les voilà partis, en voici d'autres, et ainsi de

* *Saadia* : vient de l'arabe sâd, « bien », « richesse », « chance ». L'espoir est donc mis dans cette enfant porte-bonheur.

suite ... Nous nous étions presque habitués à leur présence. Malgré la peur quotidienne qu'ils nous inspiraient, ils nous amusaient parfois car ils se rasaient en sifflant, ce qui était une source de distraction certaine pour nous autres femmes!

Après mes relevailles, une après-midi que Malha et moi nous nous épouillions mutuellement, ma belle-mère coupa net notre conversation :

- Cessez de bavarder ainsi dans la cour, entrez à l'intérieur, les soldats font des rondes!

Puis, me chuchotant presque à l'oreille:

- Tu sais, si j'avais pu, je t'aurais soignée comme il se devait, j'aurais même fêté la naissance de la petite, mais je ne suis qu'une femme et ne puis pas grand-chose. Si Amara refuse de servir les maquisards, ils reviendront la nuit pour l'emmener et je serais bien embarrassée avec ses filles sur les bras!

- Oui, parce que lui, tu le vois tous les jours ici, alors tu y penses et tu as peur pour lui, tandis que celui qui se démène de l'autre côté de la mer, lui n'a pas d'importance, qu'il ne revienne jamais!

- Dieu le protège, ce sont tous mes enfants, comment pourrais-je choisir lequel de mes doigts je me couperais! Mais je me dis toujours que lui, au moins, il est loin de tous nos tracas.

Un mois plus tard, Abdelkader partit rejoindre mon mari en France. Mon beau-père nous conseilla alors de nous mettre à l’abri, nous les femmes, en nous réfugiant à Izerman, village plus proche du bourg que ne l'était Aghilan. Je posai une condition à cette proposition:

- Je veux bien, pourvu que j'emmène mon fils avec moi!

- Impossible! Saïd doit rester pour faire paître les bêtes, ça n'est pas moi qui pourrais le faire!

Mon mari avait écrit une lettre à son père, lui disant qu'il n'avait qu'à vendre ses bêtes s'il craignait la guerre et aller habiter un bourg au lieu de demeurer dans cette ferme isolée

de tout, cible rêvée tant pour les maquisards afin de se ravitailler que pour les soldats français. Située quasiment au bord de la route, elle était en effet particulièrement prédisposée aux «visites» de l'armée; nous étions exposés à tous les mouvements, à tous les passages.

Mon beau-père avait vivement réagi à la proposition de mon mari:

- Comment! vendre mon bétail! voilà autre chose! C'est la dernière initiative qui me viendrait à l'esprit et c'est mon propre fils qui me donne ce conseil, c'est un comble!

Peu de temps auparavant, alors que je faisais la poussière dans la maison, je découvris, en soulevant un grand plat retourné, des billets de banque magnifiques comme je n'en avais jamais vu! Ils avaient de jolies couleurs sur toute la surface et étaient de taille étonnamment grande; ils faisaient vraiment plaisir à voir! Il s'agissait en fait de l'argent expédié de France par ses deux fils.

Devaient donc rester lui-même, sa femme, ses deux fillettes et mon fils. Je refusai de nouveau cette proposition:

- Izerman est le village d'origine de Zouina, elle pourra rendre visite à sa mère tous les jours tandis que moi je devrai attendre passivement qu'Amara, son mari, veuille bien nous porter quelque chose à nous mettre sous la dent. Moi aussi j'ai une famille, pourquoi n'irais-je pas chez elle, elle m'accueillerait avec joie et j'y serais moins malheureuse! Le soleil se lève à l'Est, maintenant, dites-lui de se lever à l'Ouest! Jamais je n'irai avec Zouina à Izerman! Ici, elle ne m'adresse pas la parole et je devrais aller habiter avec elle chez sa mère, ça, c’est la meilleure! C'est oublier que mon grand-père est un Aweghlis au-dessus de tout, ni inconscient ni naïf...

- Et toi, Malha, tu vas bien partir avec ta cousine? dit le beau-père à sa fille.

- J'irai avec la fille de ma tante si Nanna Louisa nous accompagne, je veux rester avec elle, j'irai où elle ira, vous pouvez me découper en petits morceaux, je n'irai pas sans elle!

- Et toi, Salem, j'espère que tu vas partir! La prochaine fois que les moudjahidines viendront et qu'ils t'apercevront, ils t'embarqueront car tu es en âge de te battre, et ils recrutent de gré ou de force, tu le sais bien!

- Moi, aller là-bas? Jamais de la vie! Pourquoi me cacherais-je? Je suis célibataire, qu'importe ma mort, pensez plutôt â vous qui avez des mioches qui pleurnicheront si vous les abandonnez! Ah, ah! aller avec Zouina! Dis à Dieu de retourner le ciel!

- Eh bien, restez tous vous faire tuer, que vous n'en réchappiez pas! répondit mon beau-père, rouge de colère

Personne ne voulut accompagner Zouina. Naturellement, elle mit sur mon dos ce refus général, m'accusant d'avoir ensorcelé Salem et Malha. Son mari alla seller une mule et emmena sa femme et ses deux filles à Izerman. Au moment de partir, il réclama à sa mère un burnous qu'elle venait de tisser, mais il dut essuyer un refus.

- Je ne peux te le donner, il ne t'appartient pas, c'est le seul burnous de la maison ; quand ton père devra aller au marché, que mettra-t-il sur le dos?

Amara réagit très mal, accusant sa mère de l'avoir trompé. Malha, ne voulant pas saluer Zouina, se cacha dans l'étable où elle me rejoignit, faisant mine de balayer avec moi. Ma belle-mère vint nous trouver.

- Vous n'allez pas sortir d'ici pour aller la saluer? Vous n'avez pas un peu honte, ce n'est pas par amour pour elle que je vous dis cela! Malha, file embrasser au moins tes petites-cousines si tu ne veux pas saluer ta cousine t

Malha essuya ses larmes et nous sortîmes toutes deux dans la cour; je les saluai de la formule la plus neutre :

- Que Dieu vous facilite la route!

Et retournai aussitôt à ma besogne.

La vie continua bon gré mal gré. Souffrant terriblement des dents je passais des nuits blanches; le sommeil parvenait seulement â me gagner au petit matin. C'était au moment où je commençais à dormir que ma belle-mère encore couchée me disait d'une voix molle:

- Va traire la vache, Louisa! Qu'elle nous donne au moins une timbale, juste de quoi éclaircir le café, et qu'ensuite Saïd l'emmène paître un peu avant la grosse chaleur.

Je me levais le cœur plein de rage à en éclater. Je prenais le seau violemment, le frottais tout aussi violemment avec une touffe d'herbes sauvages et allais à l'étable. Je mettais le veau à téter jusqu'à n'en plus pouvoir, jusqu'à ce que le lait lui dégouline de chaque côté de la bouche et qu'il s'éloigne, repu, cela afin qu'il n'y ait plus suffisamment de lait pour donner du caillé qu'Amara venait chercher régulièrement pour Zouina. Ma belle-mère s'étonnait devant ce seau presque vide:

- Tu n'as pu traire que cela?

- Elle m'a frappée, répondais-je.

Jusqu'alors, cette vache agressive attaquait toutes les femmes qui s'en approchaient pour la traire, sauf ma belle-mère. Depuis que je m'en occupais moi-même, elle avait cessé de m'envoyer son sabot, mais était devenue mauvaise envers elle. Moi seule pouvais donc la traire.

Évidemment, dès que Zouina fut absente, ma belle-mère lui réserva les plus précieux biens malgré cette période de misère et de guerre. Elle les remettait à Amara qui revenait régulièrement, libre de circuler grâce au laissez-passer qu'il avait obtenu de l'administration française puisqu'il travaillait sur la voie publique.

- Pour les petites, disait-elle.

J'observais d'un œil médusé et révolté; pourquoi tant d'iniquité? Je n'avais pas droit aux pommes de terre, j’en rêvais la nuit. Pas de lait caillé non plus, il était pour les messieurs d'abord, la belle-mère ensuite, jamais pour moi. Je rentrais ma révolte et patientais.

Durant une courte période, un calme provisoire s'installa; mon beau-père fit rappeler son fils réfugié à Bougie. Il avait par ailleurs préparé les fèves sèches sur l'aire à battre ainsi que les bœufs en vue du dépiquage. C'étaient ses trois dernières filles et ma grande· qui faisaient tant bien que mal le

travail de guidage des bêtes. Les hommes n'étaient pas là: mon mari en France, Abdelkader également, Amara à Izerman et Salem à Bougie.

Mon beau-père, boitant et suant à grosses gouttes, le bandeau dégoulinant sur le front, accueillit Salem à son retour de la ville :

- Voyou! C'est seulement aujourd'hui que tu reviens, voilà plusieurs jours que j'ai chargé Bachir de te dire de rentrer! Dépêche-toi d'aller au dépiquage des fèves, espèce de Mozabite!

- Ah oui! je suis un Mozabite! Amara, lui, peut venir s'approvisionner sans rien avoir à faire!

Cette réplique me combla de joie, il avait dit tout haut ce que je pensais tout bas. Il poursuivit:

- Je sais tout! il a emporté des pommes de terre, du piment doux, du lait caillé, tout en restant tranquillement planqué, tandis que nous devons nous contenter de cailloux!

En enfourchant sa bicyclette, il lança :

- Je repars immédiatement là d'où je viens, plutôt mourir que de te dépiquer tes fèves!

Une grand-tante intervint auprès du beau-père :

- Akli, tu as tort de le traiter ainsi ...

Salem poursuivit de plus belle :

- Pourquoi n'as-tu pas retenu le Juif qui est venu dans la journée, ce Juif-là, tu ne lui as rien demandé de faire, tu l'as laissé repartir chargé de provisions! Les pommes de terre, hein, les pommes de terre que vous gardez ici, nous, nous en rêvons la nuit, et vous, vous les offrez ã cette paresseuse qui se prélasse chez sa mère! Non, non! Je m'en vais!

J'eus un mal fou à le retenir par sa chemise.je l'embrassai, le câlinai, le suppliai de rester avec nous, lui expliquai que lui seul pouvait veiller sur une maison de femmes où le seul homme était son père handicapé ... Il fallut un long moment pour le convaincre; il prit enfin une pelle et ramassa les fèves débarrassées de leur cosse.

Nous descendîmes sur l'aire à battre, qui avec une pelle, qui

avec un tamis; au total, nous récupérâmes seulement trois misérables guelbas de fèves. Dans sa colère, Salem refusa de dîner.

Le lendemain matin (nous dormions tous dans la même pièce, de crainte que les soldats ne fassent irruption dans la maison en pleine nuit), lorsque ma belle-mère me dit d'aller traire la vache comme à l'accoutumée, il me souffla à l'oreille :

- Si j'étais à ta place, je ferais boire le veau jusqu'à n'en plus pouvoir et je ne rapporterais rien â la maison!

Sa mère avait tout entendu.

- Oh! pourquoi cela? une petite goutte de lait dans le café est appréciée par tout le monde, pourquoi se la refuser par mauvais esprit? Un peu de beurre aussi est apprécié lorsque le lait a été baratté. C'est la guerre, nous ne pouvons rien garder, tout est consommé presque au jour le jour!

Je me levai, pris le seau que je nettoyai furieusement après l'avoir levé vers le ciel, m'adressant aux puissances célestes:

- Oooooh! Portes du Levant, que ces animaux disparaissent aussi vite que le vent, que je puisse dormir comme toutes les femmes jusqu'au lever du jour! Oh, mon Dieu, je ne connais ni le ventre garni ni le repos, je me débats d'une souffrance à l'autre!

Puis je m'exécutai et fis lever mon fils pour conduire la vache au pré, comme d'habitude, alors que les mitraillages de l'armée française sifflaient au-dessus de nos têtes et autour de notre ferme. Combien de fois suis-je sortie, affolée, appelant mon fils dans toutes les directions, craignant de le retrouver mort dans les fourrés!

Quelques jours plus tard, on prévint ma belle-mère de l'approche de soldats afin que nous nous tenions sur nos gardes. Salem fut prié de partir de nouveau se cacher en ville mais il refusa et demeura avec nous. Effectivement, nous eûmes la « visite » le soir même. L'un des soldats interrogea mon beau-père sur le lieu où se trouvait chacun de nos époux respectifs. Mon beau-père sortit une lettre de mon mari, la

tendit au soldat qui la lut et la lui rendit. Il lui montra également une médaille attestant que son frère avait combattu pour la France lors de la dernière guerre ainsi qu'en Indochine. Il l'interrogea ensuite sur le mari de Malha .Le beau-père expliqua comme il put, dans un français tordu, qu'elle était sa fille encore célibataire. Les soldats étaient toujours accompagnés de harkis que nous haïssions car ils étaient pires que les Français; leur comportement sadique et trop zélé les rendait stupides et méprisables.

Cette « visite » se passa normalement mais, trois jours plus tard, nous entendîmes des bombardements tout proches. Le beau-père sortit constater où cela tombait : obus autour de la ferme et mitraille sur le toit. Je courus dehors appeler mon fils sous les hurlements de mon beau-père me sommant de rester à la maison ...

L'instant d'après, on entendit un cri effroyable et déchirant. Lorsque nous pûmes y aller voir nous trouvâmes l'âne mort, tué par le plomb qui sifflait des avions; si mon fils était resté un instant de plus, il aurait subi le même sort. Les quelques trois ou quatre moutons qui se trouvaient là avaient été tués aussi.

La nuit suivante, nous fûmes réveillés en sursaut par de grands coups de poing et de pied dans la porte. Nous pensâmes immédiatement aux moudjahidines, mais derrière la porte on criait:

- Ouvrez, nous voulons dormir, ouvrez-nous, nous voulons seulement dormir!

On ouvrit et une armada de soldats fit irruption dans la pièce principale. Ils délogèrent femmes et enfants qu'ils refoulèrent dans la pièce adjacente, chez Kaci, le frère du patriarche. Nous passâmes la nuit assis, recroquevillés les uns sur les autres dans cette petite chambre où il était impossible de satisfaire un besoin urgent sans être vu.

Au petit matin, nous attendîmes longuement que les soldats se réveillent et s'en aillent mais ils ronflèrent jusque tard dans la matinée. Nous nous levâmes enfin, et, lorsque nous

pûmes de nouveau entrer dans la pièce principale pour allumer le feu et préparer le pain quotidien, nous fûmes horrifiés de voir excréments et vomissures joncher le sol. Avec des haut-le-cœur nous dûmes nettoyer avant de vaquer à nos occupations.

Les soldats ne semblaient guère pressés de partir, ils allaient et venaient, leurs gamelles traînant par terre; ils chièrent n'importe où, même sur l'aire à battre, quel sacrilège! Ils ne nous quittèrent qu'en fin d'après-midi. Ça n'était pas trop tôt car tout au long de la journée leurs façons d'agir nous avaient écœurés; bien sûr c'étaient des soldats et la vie de soldat n'a rien de drôle, mais ils auraient pu tout de même faire un effort pour ne pas déposer leurs déjections partout.

Avant de partir, ils expliquèrent au fils de Kaci qu'ils venaient de Ighil Ali où ils s'étaient battus et allaient à Ifran; ils avaient voulu se reposer car le chemin était long.

- Les fellaghas, vous les hébergez bien, alors pourquoi pas nous? avaient-ils dit.

- Qu'en savez-vous? lui avait répondu le neveu du patriarche.

- Oh, toi, tu me sembles bien effronté, cela pourrait te coûter cher!

Combien de fois avons-nous cru mourir sous les bombardements? Un jour que ma belle-mère, sa fille et ma fille aînée se trouvaient aux champs à ramasser les fèves, des éclats d'obus volèrent au-dessus de nos têtes et de la maison. Je me trouvais dans la cour lorsque je reçus un éclat de plomb sur le bras, faisant gicler le sang. Je pris mon bébé et rassemblai les autres enfants pour fuir vers la rivière, car manifestement les avions s'en prenaient à la ferme. Sur le chemin, nous croisâmes ma belle-mère et les deux fillettes qui couraient en direction de la maison : une bombe venait d'exploser tout près d'elles dans le champ.

Je leur criai :

- Mais la maison aussi est la cible des avions!

Où aller ? Que faire? Panique. Nous reprîmes finalement le chemin de la maison où nous nous entassâmes dans la partie basse, à l'endroit des bêtes, pensant que la partie supérieure s'écroulerait d'abord. Les uns sur les autres, nous attendîmes de mourir ou de survivre; les adultes récitaient la profession de foi, tandis que les enfants s'accrochaient à leur mère, cherchant en vain un regard apaisant. Notre perception était réduite et nous rendait incapables de déterminer d'où venaient les bombes et où elles tombaient; en quelque endroit où nous nous trouvions, nous avions l'impression qu'elles sifflaient au-dessus de nos têtes. L'une d'elles frôla le caroubier à côté de la maison qui garde encore aujourd'hui le mouvement incliné qu'il prit alors.

Combien de temps durait ce genre d'épisode? Nous n'avions pas les moyens de l'apprécier, sauf à dire que cela paraissait toujours trop long! Mais il faut croire que la mort ne voulait pas de nous puisque nous sommes là encore aujourd'hui, comme pour nous obliger à nous remémorer les mauvais souvenirs, par exemple celui de la spoliation de nos biens par les autorités algériennes au moment de l'Indépendance. C'est ainsi que le pauvre Kaci, qui vendait le lait de ses vaches, avait réussi à économiser treize mille francs anciens qu'il dissimula entre deux pierres de sa maison. Après tous ses efforts il se verra dépossédé par les nouvelles autorités, algériennes celles-là, qui raflèrent tous les biens de la population.

Au soir de cette journée d'enfer, il y eut une perquisition violente. J'étais en train de tamiser du couscous d'orge lorsqu'un soldat fit irruption dans la cour, se saisit du grand plat, le souleva et me versa son contenu sur la tête, puis on nous fit sortir dans la cour tous autant que nous étions, dans la précipitation et le désordre le plus total. Salem se trouvait derrière la maison; je le vis soudain, poussé par un soldat qui lui retenait les mains derrière le dos; on le soupçonna de tenir la comptabilité des maquisards à cause d'une machine à calculer trouvée tout près de notre ferme. Personne d'entre nous n'en savait rien; s'agissait-il d'un maquisard en danger qui

aurait voulu s'en débarrasser précipitamment, ou qui l'aurait fait par inimitié contre la famille? On ne le sut jamais. Quoi qu'il en fût, Salem ayant le certificat d'études, il fut accusé de servir les moudjahidines.

Après qu'ils nous eurent tous rassemblés dans la cour, hommes, femmes et enfants, ils perquisitionnèrent comme des vandales. Tout fut par terre : nos maigres vivres jonchaient le sol, les jarres à grain et à huile ouvertes laissaient échapper leur précieux contenu, les sacs de semoule renversés faisaient de même. Nous regardions horrifiés se répandre nos chères provisions. La nourriture est sacrée et ne doit pas toucher le sol; nos coutumes nous interdisent de gaspiller; lorsque, par accident, un morceau de pain nous tombait des mains, nous le ramassions et le baisions respectueusement en le portant à nos lèvres, puis à notre front, tout en nous excusant auprès de Dieu.

J'étais encore sous le choc de la scène scandaleuse quand un harki s'adressa à moi; je le reconnus car il était venu aussi la fois précédente :

- Toi, ton mari est en France, pourquoi n'es-tu pas partie avec lui, tu te trouverais bien mieux qu'ici!

Puis, désignant Malha du doigt, il continua sur le même ton agressif :

- Celle-ci n'est pas encore mariée, n'est-ce pas?

Je me dis: « Mon Dieu, ça y est, ils l'ont repérée, que faire?» En effet, ce que nous craignions le plus à cette époque, ça n'était pas vraiment de mourir, c'était le viol des jeunes filles. Malha, magnifique, avait quinze ans. Le beau-père avait tremblé pour son honneur durant toute cette période tourmentée. Il disait qu'il aurait dû la marier plus tôt, ce qui lui aurait évité cette hantise qui l'empêchait de dormir. A l'idée qu'elle puisse être violée par des soldats ou, pis, par des harkis, il perdait toute force morale et physique.

Alors que je souffrais d'une terrible rage de dents qui me tenaillait depuis des semaines, je pris mon courage à deux mains et répondis au harki :

- Et même qu'elle ne serait pas mariée, qu'en aurais-tu à faire? Peut-être que tu n'as jamais eu de fille, toi! C'est pour cela que celle-ci t'intéresse, tu ne sais sans doute pas ce que c'est que de se soucier pour une fille ou pour une femme!

Il baissa les yeux sans dire un mot. La vieille Fatima, en visite chez nous, me dit à l'oreille:

- Que Dieu bénisse ta mère, que Dieu bénisse ta mère, ma fille!

On nous mena brutalement hors de la maison et l'on nous parqua dans le fossé qui bordait la route, parmi les ronces que nos pieds nus ne sentaient même pas. Dans la boue jusqu'à la ceinture, nous nous tenions immobiles sous le regard des soldats aux mitraillettes pointées sur nous.

Le harki brandit triomphalement un large bracelet de cheville que je reconnus comme appartenant à ma belle-mère.

- A qui appartient ceci? lança-t-il.

Il fit cela non dans le but de le restituer à sa propriétaire, mais pour la narguer puisqu'il le garda. Le pauvre beau-père au pied gangrené depuis qu'il avait reçu ce rocher trempait lui aussi dans la boue; pas de pitié pour les infirmes et les malades!

Nous attendîmes là longtemps, tandis qu'une partie des soldats mettait la maison sens dessus dessous et se servaient quand ils trouvaient quelque chose qui leur plaisait : couvertures, matelas de laine, bijoux d'argent, etc. Lorsqu'ils eurent terminé, ils ressortirent pour rejoindre ceux qui nous gardaient.

Le pauvre Salem fut torturé sous les yeux de ma malheureuse belle-mère qui s'arrachait les joues en voyant son fils subir le supplice de « la baignoire » dans le fossé. A chaque vision du visage défiguré sortant de la boue, les cailloux encore plantés dans la peau dégoulinante de sang, elle hurlait à fendre l'âme; à chaque immersion elle plantait ses ongles dans ses joues, se demandant si cette fois encore son fils garderait un souffle de vie. Oh, mon Dieu! Pourquoi avoir mis dans le cœur des mères cette douleur incommensurable à la vue de leur enfant souffrant?

Il faisait presque nuit, mais notre corps engourdi ne sentait plus le temps passer ni ne percevait la moindre chose; la mise à sac de notre. ferme nous avait anéantis, nous n'avions plus rien! On nous embarqua dans un camion ; ma fille ne parvenant pas à y grimper fut poussée violemment par un harki, ce qui lui valut de se déchirer la cuisse sur une pointe métallique, mais le harki n'en voulut rien savoir. Elle voyagea donc ainsi, le sang s'écoulant le long de sa jambe.

Le même harki s'adressa encore à moi à propos de Malha :

- Celle-ci va s'asseoir ici, tandis que toi, tu vas aller plus loin, au fond!

- Elle s'assiéra où je m'assiérai! J'ai besoin d'elle pour me tenir ma petite!

Ma petite Saadia, en effet, n'avait pas encore deux ans et était toujours malade.

J'avais trouvé ce prétexte pour que ce sale type ne l'installât pas près de lui. Ayant compris que je souffrais des dents, il me tendit une boîte de chique.

- Tiens, mets de la chique sur tes dents, ça te les soulagera!

- Garde ta chique! Même si mes dents devaient pourrir sur place et me donner la gangrène qui m'emporterait, je n’utiliserais pas ta chique! Je ne me plie pas pour un bout de pain.

Furieux, il m'enfonça sa mitraillette dans la poitrine en grinçant des dents, tandis que mon beau-père me soufflait par derrière:

- Tais-toi, Louisa., tais-toi, je t'en prie!

- On ne meurt qu'une fois! En tout cas, je ne me serais pas reniée pour une galette sèche et un oignon!

La galette et l'oignon étaient la nourriture cédée par les villageois aux harkis lorsqu'ils demandaient à manger.

- Comment? Je me serais renié, moi! dit le harki en me poussant de sa mitraillette. Toi, tu ne le sais pas, mais je vais te l’apprendre : les moudjahidines ont égorgé cinq personnes de ma famille, je suis le seul rescapé et je me suis réfugié où j'ai pu; j'ai sauvé ma peau et Dieu ne peut me condamner, lui qui sait combien la vie est précieuse!

- S'ils ont été égorgés, c'est qu'il y avait des raisons! répartis-je sans crainte, tant il m'échauffait les oreilles.

Mon beau-père, n'y tenant plus, me saisit par le bras et m'intima désespérément de me taire :

- Tais-toi, tu es folle, tu vas tous nous perdre, tais-toi donc, au nom du Ciel!

De son côté, la belle-mère me tint un autre langage :

- Tu es courageuse, ma fille, mais, tandis que tu parles, tes paroles me transpercent le cœur à l'idée que tu pourrais laisser sur-le-champ quatre orphelins!

- Il leur restera peut-être leur père!

- Et pourquoi n'as-tu pas la lettre de ton mari? m'accusa le harki.

- Tu l'as déjà vue l'autre jour à la maison lorsque le soldat l'a lue!

Il était comme un chien enragé, allant d'un bout à l'autre du camion, la mitraillette toujours pointée en avant, très excité. Il brandit de nouveau le bracelet de cheville. Ma belle-mère me souffla de lui dire qu'il m'appartenait, mais je ne pus m'empêcher de répondre:

- Il ne m’appartient pas! Les miens? Même si ta femme ou ta mère dansait au clair de lune, elle ne les porterait pas! Si toi tu es malin et que tu te déplaces sans frôler le sol, moi je le suis encore davantage et je me déplace sur terre et sous terre! Je peux te dire que la noble propriétaire de ce bracelet, se trouve actuellement en France où elle peut avoir bracelet sur bracelet si elle en a envie!

Il mit le bracelet dans sa sacoche sans mot dire. Ma belle-mère me reprocha : ·

- Pourquoi ne lui as-tu pas dit qu'il était à toi, il te l'aurait peut-être rendu!

- Penses-tu! Il a fait semblant pour nous narguer!

Quant à moi, j'avais enterré mes bijoux près de la maison afin qu'aucun de ces affreux ne mette la main dessus. Bracelets, bracelets de cheville, colliers et boucles d'oreilles, tout était en terre! Je pouvais être tranquille. Les harkis ne se

contentaient d'ailleurs pas des bijoux, ils raflaient tout : foulards, étoffes neuves, matelas de laine, couvertures tissées à la maison; les Français, eux, ne demandaient que poulets et œufs, et en plus ils payaient quand ils pouvaient, sinon ils s'excusaient de n'avoir pas d'argent.

Le camion nous emmena au bourg de Aghilan. Au moment de descendre, je tirai précautionneusement un petit drap. Je l'avais presque entièrement tiré lorsqu'un harki se mit à crier :

- Regardez, elle est en train de voler, elle vole!

Il courut vers moi pour saisir le morceau d'étoffe, mais un soldat français se plaça entre nous et l'arrêta dans son mouvement en lui frappant les mains de sa mitraillette. Je compris qu'il lui disait de me laisser le drap pour mon bébé. Ainsi le soldat français se révéla plus humain que le Kabyle!

Je dis au harki:

- Mohand dévore Mohand! Comme on dit, tu ne vaux pas plus qu'un chien qu'on chasse du pied!

- Nous serons tous exterminés à cause de la langue de celle-ci, il s'en souviendra, et un jour ou l'autre ils reviendront nous massacrer tous autant que nous sommes! murmura mon beau-père.

Personnellement, je me considérais comme devant mourir, ce qui me faisait dire au moins ce que je pensais.

On nous débarqua donc au bourg de Aghilan où l'on nous installa dans une sorte de pièce entourée de trois murs et recouverte de tôle ondulée, le quatrième côté s'ouvrant sur une cour. On nous fit asseoir sur le sol, les uns serrés contre les autres. Nous passâmes trois jours dans ce lieu sans savoir ce qu'il serait fait de nous. Les enfants pleuraient de faim et de fatigue avant de s'endormir dans le giron de leur mère.

Au premier matin, je demandai au harki qui s'était approché de nous:

- Qu'avez-vous fait du jeune homme que vous avez ligoté hier?

- Pourquoi t'intéresses-tu à lui? Qu'est-il pour toi? Ton frère, ton oncle? me dit-il agressivement.

- C'est le frère de mon mari, mon beau-frère! Saurais-tu ce qu'est un beau-frère? Aurais-tu de la famille, toi?

Dès que je lui parlais de famille, il se taisait et manifestait une gêne certaine. Au bout d'un instant, il reprit:

- Je ne sais pas où il est, moi! D'ailleurs, je ne suis pour rien dans tout cela !

- Tout ce qui arrive est la faute de traîtres comme toi : maintenant celui qui marche droit est puni, mais comment peut-il y avoir une justice lorsqu'on se dévore les uns les autres!

- Reviens, Louisa, ne reste pas à l'entrée, reviens t'asseoir ici avec tout le monde! me dit mon beau-père.

- Pourquoi viendrais-je m'asseoir sous cette tôle brûlante, il fait meilleur ã l'extérieur!

Je demeurai là, près de l'entrée de cette pièce où nous étions entassés et où la chaleur étouffante nous faisait transpirer à grosses gouttes.

Nous comprîmes bientôt qu'au-delà de la cour se trouvait la salle redoutable d'interrogatoire de laquelle des cris nous parvenaient. Un harki vint chercher la voisine Aïcha. Nous ne tardâmes pas à l'entendre hurler, et ses cris nous glaçaient le sang. Cette femme était comme une mère pour moi et ses cris m'étaient insupportables. Je la savais très courageuse et pensais que si elle hurlait ainsi c'était que sa souffrance dépassait son courage. J'eus envie de pleurer, mais tout s'était figé en nous, le sang comme les larmes. Nous savions que nous y passerions tous, chacun à notre tour, et nous avions peur, peur de l'électricité, celle qui empêchait d'uriner le mari de la valeureuse Aïcha, celle qui lui avait brûlé la verge.

Interrogée sur ma belle-famille elle n'avoua pas qu'elle approvisionnait les maquisards et qu'elle versait une cotisation d'un minimum de deux cents francs à l'armée algérienne. Nous ne fîmes qu'attendre, une attente interminable.

Les enfants étaient pour la plupart malades : diarrhées et vomissures dégageaient une odeur irrespirable dans la pièce.

Mon beau-père fut tabassé gratuitement sans être vraiment

interrogé. Nous le vîmes courir en boitant dans la cour pour tenter d'échapper aux coups de bâton qu'un harki lui infligeait sauvagement, seulement pour s'amuser! A plusieurs reprises, le pauvre Akli tomba, reçut du bâton, eut toutes les peines du monde à se relever pour reprendre sa course bancale. On lui fit faire plusieurs tours de cour sous les rires des harkis et des soldats, tandis que les enfants nous questionnaient sur le sens de ce jeu absurde. Je ne sais combien de temps dura le manège mais, lorsque le pauvre homme nous fut restitué, il s'effondra sur le sol.

Un long moment plus tard, un homme kabyle s'adressa à nous tout en continuant de balayer la cour. Nous comprîmes qu'il était prisonnier et que nous nous trouvions dans un camp. Discrètement, il dit :

- Si seulement je pouvais vous apporter quelque chose à manger, ne serait-ce que pour les petits!

Il disparut après avoir chuchoté ces mots. Je ne sais comment il se débrouilla mais il réussit, à l'heure du déjeuner, moment où les sentinelles avaient déserté la cour, à nous remettre, en allant aux toilettes, quelques galettes de pain. Jamais je n'avais trouvé le pain si bon; il nous sembla à tous aussi doux que le miel et nous remerciâmes le Ciel pour ses bontés.

Le soir, Aïcha revint parmi nous sans mot dire. Plus tard seulement, nous sûmes que l'électricité lui avait brûlé le lobe des oreilles et les orteils. Le lendemain, elle alpagua un soldat avec des galons qui passait â proximité et l'amena par le bras à l'entrée de la pièce. Elle lui expliqua comme elle put que nous nous trouvions dans des conditions intenables, entre les excréments, les vomissures, la chaleur, la faim, etc. L’adjudant semblait connaître un peu l'arabe, langue que connaissait très peu Aïcha, et lui demanda si nous avions à boire et à manger. Lorsqu'il comprit, il frappa dans ses mains en signe de réprobation. Quelques instants plus tard, on nous porta une dizaine de pains, du chocolat (qui fut pour nous .une découverte), un seau d'eau, une douzaine de timbales métalliques. Nous n'avions jamais eu autant de biens si subitement.

A la tombée du jour, un harki se planta à l'entrée et nous observa un long moment. Je lui dis :

- Par pitié, laisse entrer un peu de fraîcheur, nous cuisons ici depuis deux jours!

- Je vous compte pour vous apporter le dîner!

- De grâce, c'est d'un peu d'air dont nous avons besoin, répondit mon beau-père.

- Je vous compte car ma femme prépare du *berkukes* pour ce soir et j'ai pensé que je pourrais vous en porter un peu!

- Que le ventre qui le mangera soit emporté par lui! Garde ton *berkukes* et écarte-toi pour laisser passer un peu de fraîcheur.

La vieille Fatima lui avait dit cela sur un ton si neutre qu'il comprit qu'il n'y avait rien à faire avec nous, et il se retira comme un chien penaud.

Le soir et durant la nuit, dès que l'un d'entre nous ouvrait un œil et faisait un geste, les sentinelles redressaient vivement la tête comme des serpents. Nous étions dans une gêne extrême, car le beau-père et l'oncle Kaci se trouvaient avec nous, et il était difficile de se cacher pour faire ses besoins. Nos coutumes nous obligent à nous cacher pour cela : chez les Kabyles, il existe un petit chemin discret, situé derrière la maison, qui mène à la décharge, et la personne qui s'y rend doit s'arranger pour ne pas être vue y allant ou s'en retournant. Un jour, mon beau-père m'avait vue en revenir, et je suis restée deux semaines honteuse, incapable de soutenir sa présence.

Aïcha alla trouver une des sentinelles.

- Qu'es-tu, toi? Kabyle ou Mozabite? Si tu es kabyle, tu dois savoir que les femmes urinent! Alors, laisse-nous nous soulager, par pitié!

- Nous sommes des sentinelles et nous devons veiller à ce que vous vous teniez tranquilles et en dehors de tout contact avec les moudjahidines!

- Nous ne connaissons pas de moudjahidines, tu peux dormir tranquille!

- Ah oui! vous ne les connaissez pas! Tu te paies ma tête, qui ne les connaît pas?

Le lendemain matin, on nous porta du pain et du lait, et l'on nous demanda s'il y avait des malades. Nanna Aïcha emmena sa fille qui gisait sur le sol parmi les vomissures. Le médecin lui fit une piqûre, après quoi elle put enfin relever la tête.

Lorsqu'elle revint, je pris ma fille Saadia et suivis le médecin jusqu'à son cabinet. Je tentai de lui expliquer avec des gestes que la maladie permanente de mon bébé depuis sa naissance venait de mon lait puisque je ne mangeais pas. Il voulut me faire une prise de sang mais je pris la fuite et y échappai .Nanna Aïcha vint à mon secours et expliqua que le prélèvement ne ferait que m'affaiblir davantage. Ce fut elle qui assista à la consultation de ma fille tandis que j'observais par la fenêtre. Je vis le médecin allonger mon bébé sur une table et l'ausculter avec divers appareils étranges. Enfin, il lui donna à ingérer un liquide à diluer dans l'eau pour la réhydrater. Mais, n'y croyant pas, nous jetâmes aussitôt le remède aux ordures.

On nous relâcha le lendemain. Le camion nous ramena à notre ferme sous la garde quasi exclusive des harkis. Ayant cru comprendre qu'ils nous déposeraient à Ihma, dans une maison qui nous était destinée, nous refusâmes de descendre. Mais, devant la brutalité des harkis, nous dûmes avancer les premiers dans ce qui restait de la ferme incendiée, eux demeurant prudemment en arrière et nous tenant en respect, craignant que l'endroit fût occupé par des maquisards.

Nous constatâmes l'ampleur des dégâts : tout ce qui se trouvait accroché au mur ou placé dans les niches avait été arraché; le sol jonché d'objets domestiques et de nourriture, d'éclats de verre, d'huile, de blé, de fèves répandus. La nappe d'huile luisante s'échappant des jarres éventrées nous offrait un miroir pitoyable; tant d'efforts et de travail si vite détruits, quelle absurdité! La treille, au-dessus de la porte d'entrée, offrait de belles grappes au regard affamé des

enfants qui sautaient pour essayer de les attraper. Le choc le plus dur fut celui produit par la vision de nos bêtes : beaucoup gisaient, mortes, la tête contre le flanc d'une autre; les bœufs, les moutons étaient envahis par les mouches. La vieille Fatima éclata en sanglots tout en répétant une litanie!

- Mes bêtes, mes pauvres bêtes!

- Tu pleures pour des vaches alors que nous ne savons rien du sort de Salem! lui dis-je dans mon désespoir.

Le soir, nous rassemblâmes tristement ce qui pouvait être encore utilisable: un semblant de matelas, quelques nattes. Les harkis s'emparèrent de tout et rentrèrent tranquillement chez eux, nous abandonnant là, misérables. La vieille Fatima me dit:

- Tu vois! Ils prennent nos matelas pour mieux dormir avec leur femme, et nous n'y pouvons rien, c'est Dieu qui leur donne! Telle femme couchera sur le matelas d'une autre, telle autre portera un *axelxal* * qui ne lui appartient pas. Ainsi va l'époque de chaos où nous vivons!

Sans la présence de quelques soldats français, les harkis dans leur haïssable comportement auraient sans doute profité d'avoir le champ libre pour nous violer et commettre sur nous toutes sortes d'actions abominables.

Le lendemain soir, on nous ramena au camp où nous étions encore détenus la veille. Nanna Aïcha s'exclama, comme se parlant à elle-même :

- Par Dieu, il faut qu'ils nous disent ce qu'ils comptent faire de nous : ou ils nous gardent et ils nous donnent de quoi nous loger, ou ils veulent nous tuer et alors qu'ils nous tuent une bonne fois pour toutes! Allez, Nanna Djida, viens avec moi, nous allons le leur demander!

- Comment pourrais-je, ma pauvre Aïcha, moi qui suis incapable de me renseigner sur le sort de mon pauvre fils, répondit ma belle-mère dans sa résignation.

Aïcha demanda alors à mon beau-père, qu'elle appelait

* Large bracelet de cheville.

« oncle Akli », de l'accompagner. Il refusa à cause de sa jambe. Je me proposai donc, mais il refusa tout aussi net pour moi :

- Fais un seul pas dans cette direction, et je te ferai goûter de ma canne!

- Pourquoi donc Aïcha devrait-elle seule s'occuper de tout le monde!

Il me laissa partir. Aïcha prit sa fille dans ses bras, moi la mienne. Parvenues à l'autre bout du camp, un harki nous barra le passage avec sa mitraillette.

- Où allez-vous comme ça?

- Laisse-moi passer, laisse-nous passer te dis-je, si tu ne veux pas avoir d'ennuis! dit Nanna Aïcha.

- Ce chemin est contrôlé et tu ne peux passer que si tu as une autorisation!

- Je veux voir l'adjudant, ma fille a eu une piqûre et le docteur m'a dit de la lui ramener aujourd'hui pour lui en faire une autre, laisse-moi donc passer!

Croyant à ce mensonge, il s'écarta, nous libérant le passage. Parvenues au poste, nous trouvâmes un soldat en train de construire un mur de briques tout en sifflotant, la truelle à la main. Il était torse nu et nous fûmes gênées de le voir ainsi, uniquement couvert d'un short. Nanna Aïcha s'adressa à lui mais ne put se faire comprendre. Elle eut recours aux gestes, se touchant les épaules et se gonflant le torse pour signifier qu'elle voulait voir un supérieur hiérarchique. L'homme sembla avoir saisi et disparut à l'intérieur. Après un moment, sortit un soldat plus gradé qui nous demanda ce que nous voulions. De nouveau, Nanna Aïcha lui expliqua comme elle put. Au nom de« Iflanen », il la coupa net, alla chercher du papier et y inscrivit tout ce qui nous avait été pris. Satisfaites, nous reprîmes le chemin inverse.

A notre arrivée, mon beau-père me reprocha d'avoir été trop longtemps absente:

- Ah! Bravo! Continue ainsi, Dieu nous inflige les pires épreuves et vous les femmes vous trouvez le moyen d'en rajouter!

Nous rassurâmes tant bien que mal les uns et les autres, puis nous repartîmes tous au poste comme nous l'avait demandé le soldat gradé. Il nous avait semblé sincère et nous nous sentions plus confiants.

Parvenus sur place, on nous fit asseoir sur le sol pour attendre je ne sais quel être encore qui daignerait s'occuper de notre cas, peut-être Azraël lui-même!

Nous sûmes par la suite que nous avions été épargnés grâce au caïd Zahir. Sans son concours, on nous aurait sans doute liquidés. Le caïd était un très bon ami du grand-beau-père qui le fournissait en blé et autres denrées; il était donc intervenu en notre faveur auprès de l'armée française avec laquelle il entretenait d'excellents rapports.

6.

On attendit très longtemps qu'on vînt s'occuper de nous. Mon bébé pleurait de toute la force de sa petite voix, la langue dehors comme un oisillon affamé. Le soldat maçon continuait de manier sa truelle devant nous. Au bout d'un instant, il grimpa à l'échelle qui était à proximité et disparut dans un trou du plafond. Un long moment s'écoula. La chaleur étouffante m'obligea à déposer ma fille. Que pouvais-je faire? J'étais résignée à la voir mourir là, sous mes yeux. D'ailleurs, j'ai failli la laisser mourir plus d'une fois lorsque, pour fuir les bombes, nous nous couchions dans les ruisseaux et que la vieille tante me demandait de l'enterrer plutôt que de la trimbaler ainsi sans nourriture.

Mais voilà que le soldat maçon redescend par son échelle portant un morceau de pastèque, du chocolat, quelques petits morceaux de pain et un bout de fromage. Il avait rassemblé les restes de son repas pour nous les porter. Il prit un bout de pastèque entre les doigts et le passa sur les lèvres de ma fille pour les humidifier. La vieille tante Fatima me fit remarquer:

- Regarde, ma fille! Ce sont des élus de Dieu! Ceux qui gagneront le Paradis ce sont eux, non les vandales des montagnes! Tu as vu comme il a été sensible aux cris de ta petite, eux sont encore sensibles aux cris des enfants, le Ciel leur est ouvert! On nous dit que ce sont des mécréants et

que leur place serait en enfer! Mensonge que tout cela! Un vandale des montagnes aurait achevé ton bébé, il ne serait pas allé lui chercher à manger!

Elle disait cela en secouant la tête, calmement, comme si ces mots émanaient d'une conviction profonde. Ses paroles me troublèrent et je restai là, à réfléchir. Pendant qu'elle parlait, le soldat maçon, patient, continuait de m'offrir le chocolat quand la tante, d'un coup de coude, me tira de mes pensées:

- Prends donc, grosse gourde, en de telles circonstances, l'honneur n'a plus lieu d'être, plus de *nif** aujourd'hui! Il me demanderait d'aller coucher avec lui que je le ferais! Que reste-t-il en ce monde?

Je pris le chocolat et le déposai sur le sol sans mot dire. Lorsque le soldat maçon nous tourna le dos et reprit sa truelle et son travail, tous les enfants, qui n'avaient pas bronché en sa présence, se précipitèrent sur la pitance comme des petits sauvages. Ma fille s'était tue et le calme était revenu.

L'attente se faisait de plus en plus longue et le soleil commençait à rougir le ciel; c'était la fin de la journée et nous avions terriblement soif. Je dis à mon fils d'aller demander de l'eau au soldat maçon qui continuait de siffloter en empilant les briques près d'un robinet. Mon petit Saïd s'approcha de lui sans rien dire et resta planté là. Lorsqu'il le vit, il prit sa timbale métallique, la remplit d'eau et la lui tendit. Mon fils but et le soldat la remplit de nouveau pour chacun de nous. Il la remplit une vingtaine de fois. Après cela, il but à son tour sans le moindre signe de dégoût. Voir ainsi qu'un soldat français pouvait être d'une si grande bonté et d'une telle simplicité nous toucha profondément, nous qui avions pris l'habitude d'employer la formule *tasa urumi*. « le foie du Roumi », pour dire que les Français n'ont pas de cœur!

On vint nous trouver à la tombée de la nuit; plusieurs

* L'amour-propre, l'honneur.

hommes, gradés et moins gradés, harkis, se postèrent devant nous. Le vieux Kaci répondit à leurs questions; il parlait bien le français, embauché depuis longtemps dans une ferme coloniale. Le plus gradé lui tapota l'épaule en s'excusant au nom des autres de nous avoir traités comme nous l'avions été, puis sortit de sous son bras un gros dossier. Il demanda de lui énoncer tout ce que nous avions perdu dans l'affaire. Nous pensions sincèrement qu'on nous rendrait tout : maison, bêtes, provisions, couvertures, etc. Quelle naïveté! Nous ne reverrons jamais rien. Je m'avançai et dis :

- Qu'avez-vous fait du jeune homme que vous avez pris en même temps que nous?

Kaci traduisit. Le gradé répondit que nous n'avions pas d'inquiétude à avoir à son sujet, qu'il travaillait et que nous le reverrions si nous savions patienter.

On nous débarqua ensuite au village de Ihma où nous nous installâmes dans une maison inoccupée que ses propriétaires avaient abandonnée au profit de la plaine, pour aller vivre chez le colon.

Comme nous étions totalement démunis, les villageois nous fournirent comme ils purent ... Nous retrouvâmes l'autre partie des Iflanen, celle qui demeurait à Massina et qui maintenant s'était réfugiée là aussi. Mais, chose extraordinaire, elle ne nous aida d'aucune manière: seau, natte, couvertures, pots à eau nous furent offerts par les seuls habitants. Je questionnai ma belle-mère sur cette curieuse indifférence, elle me répondit sur un ton dépité :

- Les Iflanen ont du bien mais pas de manières! D'ailleurs, comment pourraient-ils en avoir, élevés qu'ils sont à la courge et aux navets!

Trois mois se passèrent ainsi, à vivoter avec peu de chose. Un jour, Amara dit à sa mère qu'il avait des nouvelles de Salem par un certain Hocine qui lui avait décrété le voir régulièrement. Cet homme, après une dispute avec ses

parents avait été banni et s'était fait harki. La nouvelle nous combla de bonheur et le soir même chacun prépara quelque chose à faire porter à notre cher Salem, même les femmes de mes deux frères y participèrent. Le lendemain matin, Amara se chargea du tout pour le remettre au fameux Hocine.

Il revint une semaine plus tard, puisqu'il demeurait toujours à Izerman avec sa belle-famille. On l'interrogea pour savoir si les provisions étaient bien parvenues à Salem. Il répondit que, n'ayant pas trouvé Hocine, il avait poursuivi son chemin et les avait remises à sa femme. La nouvelle nous remplit de fureur. Durant au moins quinze jours, je fis la tête tandis que ma belle-mère répétait sans cesse que sa belle-fille se repaissait de la sueur et de la générosité des Azzizen, qu'elle ne pardonnerait jamais le geste de son fils, etc.

Nous ne parlions plus de Salem depuis plusieurs semaines, l'attente était devenue trop longue. Lors d'une journée comme les autres, ma belle-mère se rendit chez une voisine pour l'aider dans l'ourdissage de son métier à tisser. Je me trouvais donc seule avec Malha lorsque Salem entra, simplement. Nous n'en crûmes pas nos yeux, et notre stupéfaction nous empêcha d'ouvrir la bouche. Nous regardions son visage, appréhendant quelque trace de mauvais traitements, croyant stupidement que cela se verrait sur la figure, car notre mémoire s'était figée à l'instant du « supplice de la baignoire». Il ne semblait pas avoir subi de tourments. Sa physionomie demeurait la même. Je cherchai précipitamment un enfant pour prévenir ma belle-mère mais tous refusèrent et poursuivirent leurs jeux. J'appelai une voisine par-delà le mur d'enceinte de la maison, lui dis d'envoyer sa fille chercher ma belle-mère dont le fils venait de rentrer de prison. A ces mots, elle poussa un long you-you, repris par une autre voisine, puis une autre et une autre encore ... Il est vrai que ma belle-famille bénéficiait d'un grand prestige, car le patriarche offrait généreusement denrées et terres en pacage.

Quelques minutes plus tard, ma belle-mère arriva accompagnée de plusieurs femmes. Même la femme de Dadda était venue sans demander la permission ni attendre que son mari soit rentré de son travail. En un instant, la maison fut pleine, mon beau-père et moi nous nous regardions en pensant qu'il n'y avait pas de café dans la maison. Ma belle-sœur sortit en chercher une boîte chez elle. Malha et moi passâmes l'après-midi à préparer la précieuse boisson, encore et encore. Tous étaient suspendus aux lèvres de Salem. Lorsqu'on l'interrogea pour savoir s'il avait bien vu Hocine durant sa détention, il nous apprit qu'il était aux cuisines et qu'il ne pouvait voir personne, pas plus Hocine que quiconque. Plus tard, lorsqu'on lui raconta en famille que son frère avait fait profiter sa belle-mère et sa femme en son nom, il jura par tous les dieux qu'Amara avait dû raconter cette histoire dans l'unique but de bien nourrir sa femme.

Peu après, Amara vint seul. Ni sa femme ni sa belle-mère ne l'avaient accompagné pour représenter la belle-famille, c'était incroyable! Un membre de la famille revenait de la mort, et personne pour aller le voir et le saluer! Dépitée, ma belle-mère jura de ne plus leur rendre visite, même s'ils venaient à disparaître tous en même temps!

Après son retour, le pauvre Salem ne trouva rien à faire d'autre que de ramasser les fagots pour le feu. Il s'ennuyait mortellement. Son grand-père le prit avec lui car, bien que demeurant ã lhma, il continuait de travailler la terre de Massina avec deux de ses fils.

Lors de la première récolte d'olives, le patriarche nous donna un bidon d'huile, mais quelle ne fut pas notre déception de découvrir qu'il ne contenait que du marc! On se plaignit au patriarche. Il répondit que ce n'était pas le travail de Salem seul qui pouvait nous procurer mieux, et que, de toute façon, le marc suffisait bien pour nourrir les femmes et les enfants! Salem, vexé, considéra que si son

grand-père le payait de cette façon il ne lui restait plus qu'une solution : le chemin de la France. Le patriarche somma son fils de retenir le petit en cette période troublée, ce à quoi mon beau-père répondit que son fils. était un homme et qu'il ne pouvait pas l'empêcher de faire ce qu'il voulait. Le patriarche pesta:

- Tu es un crétin, et tes enfants aussi!

Salem eut beaucoup de peine à se faire faire un laissez-passer. Un ami de mon beau-père assura qu'il l'emmènerait jusqu'à Alger caché dans son camion, mais qu'au-delà il ne pouvait rien garantir.

Salem partit, caché dans les bottes de paille. Mon fils s'était accroché désespérément à ses jambes, pleurant toutes les larmes de son corps; il savait que le plus jeune de ses oncles paternels était son seul allié; une fois parti il se retrouverait sous la domination d'Amara qui ne le traitait qu'à coups de trique. Il resta prostré durant les quelques jours qui suivirent, sans boire ni manger. Son grand-père s'étonna d'une telle réaction car mon fils n'avait pas versé une larme lors du départ de son père.

Un après-midi, alors que ma belle-mère était partie dans un autre village, chez ma sœur Adouda qui venait de décéder, je demeurai seule à pleurer avec mon fils. Tout à coup, une voix masculine résonna dans la cour :

- Pourquoi pleurez-vous? Vous pleurez lorsque je pars, vous pleurez lorsque je reviens. Vos larmes me portent malheur!

C'était Salem. ·

- Que s'est-il passé? Pourquoi reviens-tu si vite? ·

- Parvenu à El-Kseur, j'ai mis ma main dans ma poche pour prendre mes papiers, elle était vide. C'est à cause de vos lamentations que je les ai oubliés! Vite, mes papiers, je repars immédiatement!

Il s'en alla dans la précipitation. Nous attendîmes longtemps dans l'angoisse un signe de vie. Un bon mois plus tard, nous reçûmes la première lettre; je me souviendrai toujours de l'apaisement qu'elle avait apporté avec elle.

Aussitôt Amara décida de ramener, sa femme et ses filles parmi nous, ce qui ne présageait rien de bon. Vue la saison, mon fils participa à la cueillette de la caroube. chez le grand-beau-père. Chaque soir il rapportait une certaine quantité, jusqu'à obtenir environ un quintal et demi; le quintal valant sept mille francs, il devait donc recueillir une somme rondelette. Mais le problème était de l'emporter au souk pour le vendre. Je suggérai à mon fils de voir Dadda pour lui demander de lui prêter son âne. Dadda lui proposa mieux : attendre le samedi matin afin qu'il vienne lui-même avec son âne pour le charger.

Le jour venu, il fit ce qu'il avait dit et partit avec mon petit Saïd, Ce même jour, comme par hasard le beau-père avait décidé lui aussi d'aller au marché, ainsi qu'Amara. Lorsqu'ils trouvèrent mon fils avec Dadda, des étoiles leur tombèrent dans les yeux*! Furieux, ils jugèrent bien sûr que je n'aurais pas dû faire appel à mon frère, mais à eux, pour emmener mon fils.

J'avais chargé Saïd d'acheter de l'alfa avec l'argent de la vente car ma belle-sœur m'avait donné des sacs de toile de jute que j'avais décidé de garnir en guise de paillasses pour les enfants. Malheureusement, il manquait cinquante francs à mon fils qui fut obligé de les demander à Dadda Slimane rencontré au souk.

Lorsque mon beau-père rentra, je le saluai, mais il ne me répondit pas. Je ne fis pas cas de son silence, car j'étais loin de me douter de ce qui s'était passé. Après lui, Dadda Slimane arriva avec mon fils, l'alfa chargé sur son âne. Il repartit aussitôt.

Tout l'après-midi, un lourd silence emplit la maison. D'habitude, le retour du souk excitait la curiosité de tous, chacun attendant que le chef daigne ouvrir les couffins pour en sortir les précieuses denrées dont la seule idée nous ren-

* Dans les croyances populaires, les étoiles peuvent être responsables de maladies ophtalmiques graves. Du fait de leur « mobilité », elles risquent de tomber dans les yeux et de rendre aveugle si l'on s'expose dehors la nuit. La narratrice compare la douleur psycho- logique d'Amara à celle d'une victime de ce mal stellaire.

dait heureux. Ce fut seulement en fin de journée qu'il demanda à sa fille de lui passer le pain français qui se trouvait dans l'un des deux couffins. Tout en coupant des tranches; il me dit, menaçant :

- Souviens-toi de ce jour! Lorsque le Juif que tu as épousé sera de retour, nous réglerons nos comptes! Depuis que nous sommes à Ihma, tu as changé de visage. J'allais au souk, pourquoi ne m'as-tu pas dit que ton fils voulait vendre sa caroube, je l'aurais chargée sur mon âne?

- Si tu avais chargé la caroube sur l'âne, comment serais-tu monté, toi?

- Amara aurait pu le prendre!

- Dès que je dois bouger le petit doigt, il faut faire appel à Amara, toujours lui, Amara par-ci, Amara par-là! Mon fils s'est abîmé à ramasser cette caroube, par Dieu et son Prophète, je ne la donnerai jamais à vendre à Amara!

Il se frappa les cuisses en soufflant d'impuissance et poursuivit :

- Aah! Amara est comme sa gencive, la gencive de cette femme c'est Amara, on ne peut le lui évoquer sans lui faire souffrir mille douleurs *.

La confrontation s'arrêta là.

Pendant ce temps, Dadda Slimane, une fois rentré chez lui, avait dit à sa femme :

- J'ai vu Louisa aujourd'hui, et je suis sûr que ça ne va pas; son beau-père est en vérité un vrai sauvage, Dieu l'a amputé d'une jambe mais il devrait le priver aussi de l'autre. Quand il est en colère, il est intraitable! Va voir Louisa demain, cela lui fera du bien!

Le lendemain, Nanna Ourida vint me rendre visite, portant dans sa robe des oranges et des bonbons. Elle et ma belle-mère se congratulèrent comme si elles ne s'étaient pas vues depuis vingt ans et tout rentra dans l'ordre.

Quand j'eus fini les trois paillasses, il me resta un peu d'alfa. J'envoyai ma fille chez la femme de Dadda qui lui

* La gencive est considérée comme rune des parties du corps les plus sensibles.

remit deux autres sacs. Je les garnis et les offris à mes deux jeunes belles-sœurs qui avaient l'âge de mes enfants. Ma belle-mère, tout émoustillée, fit mine, tout d'abord, de refuser.

- Non, non, toute la peine de ton fils ...

- Cela n'est pas pour toi, tu sais bien que tes petites sont pour moi comme mes propres filles!

- Ah! merci alors, Dieu te le rendra!

Elle prit les coussins. Le soir, je l'entendis chuchoter à son mari longuement :

- Tu vois! Crois-tu qu'une autre femme aurait été aussi généreuse, même ta propre sœur n'aurait pas fait cela. Toi, tu ne sais que faire des histoires, tu ne réfléchis pas avant d'envenimer les choses. Tu lui as fait mille reproches tandis qu'elle traite nos filles comme les siennes; elle leur confectionne les mêmes coussins avec l'argent gagné par son fils et les sacs de sa belle-sœur. Que demander de plus ?

- J'étais très énervé lorsque j'ai trouvé son fils au souk. Je lui ai demandé ce qu'il faisait là et il m'a répondu qu'il était venu avec son oncle maternel. Pourquoi vient-il avec son oncle maternel alors que ses parents, c'est nous? Ils parlèrent jusque tard dans la nuit.

Vint l'époque des olives. Le grand-beau-père proposa à ceux qui le désiraient de les ramasser, les presser et récupérer le fruit de la vente de l'huile.

Mon fils participa et en ramassa un bon quintal. Content de lui, il m'avoua qu'il désirait vivement s'acheter un pantalon. Mais le problème du transport jusqu'au souk se posa de nouveau. Il dut se résoudre à y aller en compagnie d'Amara. Les olives furent vendues mais Amara n'acheta ni le pantalon ni même un bonbon, alors qu'il était impensable d'emmener un enfant au marché sans lui payer une friandise. Cependant Saïd avait rencontré Dadda qui lui avait donné vingt francs et lui avait acheté en plus une chéchia et des chaussures.

Lorsqu'il rentra, je le questionnai au sujet de ces deux objets qui n'étaient pas prévus, il me répondit :

- C'est l'oncle Ali qui les a payées§

- Et ton argent alors? Pourquoi n'as-tu pas acheté de pantalon?

- Dadda Amara ne me l'a pas donné!

Je rentrai ma colère et refusai de dîner; ma belle-mère ayant compris lança:

- Si ces malheureuses olives ont rapporté quelque gain, qu'il apparaisse!

Amara brandit un billet de cinq mille francs :

- A qui dois-je les donner, à qui ?

Sa femme répondit calmement :

- Si vous parliez droit, on pourrait peut-être vous comprendre, mais Dieu vous a fait l'esprit tordu, vous les Iflanen. Cet argent est pour le garçon ou pas? Ce sont ses mains qui ont souffert ou pas? Cet argent revient à son propriétaire ou pas ?

- Qu'est-ce que j'en sais, moi? Est-ce que je sais si dans cette maison il y a un ou dix foyers!

Il voulait dire ironiquement que le gain de chacun devait revenir dans la caisse commune de la famille tenue par le beau-père. Je lui répondis franchement:

- Chacun fait comme toi-même! Qu'as-tu mis dans la caisse, toi ? Tes gains, tu te les gardes bien! Mais, un jour, tout deviendra clair dans la lumière de la vérité! Un jour, le soleil brillera aussi pour moi. C'est comme le pauvre *Bouchrika* de la légende qui avait gardé la même chéchia sur la tête sept ans durant sans jamais l'enlever. Le jour où il l'ôta, son cuir chevelu partit avec, mais cela n'empêcha pas qu'il se refit et que les cheveux repoussèrent! Alors, un jour ou l'autre, la justice sera rétablie!

Il jeta le billet sur la natte, près du foyer. Le beau-père dit en levant les bras au ciel :

. S'il y avait un maître de la décision dans cette maison, j'aurais pu avec ces olives récupérer cinq litres d'huile!

Il voulait en effet que le fruit de la cueillette des garçons lui revienne systématiquement. D'ailleurs, seul le gain l'intéressait: lorsque mon mari écrivait pour demander ce qu'il fallait envoyer, il lui répondait toujours de ne pas expédier de colis mais des mandats; et mon mari faisait comme on lui disait de faire!

Toutes les femmes possédaient quelque chose qui leur rapportait un petit pécule, sauf moi. La femme de Dadda m'offrit donc une poule en m'assurant qu'elle ne me coûterait rien puisqu'elle continuerait de la nourrir. Car, me dit-elle, je ne pouvais ainsi toujours « manger le bien des gens », c'est-à-dire ne pas pouvoir rendre à qui me donne, maintenant que je me trouvais dans un vrai village avec des gens autour de moi, et que la vie en société exigeait certaines règles de conduite auxquelles je ne pouvais échapper, etc. Je pris tout à coup conscience de la réalité : je n'avais rien de rien, pas même un œuf â mettre dans un récipient vide à restituer!

Au demeurant, mes filles étaient ravies de s'occuper de la jeune poule et la faisaient boire en lui plongeant le bec dans l'eau. Bientôt, elle commença à pondre; lorsque j'eus quatorze œufs, ma belle-mère y songea immédiatement pour sa visite à la femme de l'épicier qui venait d'accoucher. Elle prit les œufs sans que j'aie pu dire le moindre mot et fit sa visite avec son mari. Une autre fois, elle fut invitée à aller consommer l'*aḍemmin* rituel, sorte de semoule grillée en l'honneur d'un bébé, et emporta les cinq ou six œufs que j'avais à ce moment-là!

Pour éviter de continuer ainsi à me laisser dépouiller, j'échangeai mes œufs contre d'autres, fécondés auprès d'une famille qui possédait un coq. Ma poule les couva et bientôt. ils donnèrent une quinzaine de poussins dodus qui poussèrent à merveille. J'offris même un œuf à Djazya, la fille aînée de Amara, en lui disant de mettre de la suie sur la coquille, et que si cela donnait un poussin avec des traits

noirs il serait à elle. Dans la même journée, elle se chamailla avec ma seconde fille. Amara intervint en frappant violemment la mienne avec une branche de cytise. La belle-mère commença par lui donner tort en disant qu'il aurait dû, soit les corriger toutes les deux, soit n'en frapper aucune. Je dis ironiquement :

- Bien sûr, celle-ci doit prendre pour les deux, c'est une ennemie de Dieu, son père est absent, il s'est exilé pour son ventre!

Elle me répondit en grinçant des dents et en appuyant sur les mots:

- Il peut, s'il le veut, la faire rôtir dans le foyer et la manger, c'est son oncle paternel! Il peut faire tout ce qu'il veut sans que tu aies le droit de prononcer un seul mot, c'est la fille de Mokrane, mon fils!

- Ah, oui? C'est la fille de Mokrane! Il m'a peut-être aidée à tirer sur la corde*!

Désarmée, elle finit par me dire :

- Écoute, je t'en prie, je ne sais quoi te répondre, va donc vivre chez les tiens avec ton mari et tes enfants, c'est tout ce que je peux te dire!

- Que mes frères puissent vraiment me prendre avec eux et tu ne parlerais pas ainsi. C'est parce que tu sais que c'est impossible que tu te permets de le dire. Mais tu ne perds rien pour attendre, je dirai tout cela à Dadda, il doit savoir toutes vos mauvaises paroles!

- Ainsi, tu deviendrais une rapporteuse! me dit-elle, furieuse.

Quant à Amara, il frappa violemment, dans sa colère, l'âne qui fit un écart et écrasa trois de mes poussins! Ma belle-mère les porta dans la cour en disant tout doucement :

- Quelle injustice! Elles n'étaient pourtant que bêtes muettes!

* Pour accoucher, les femmes se suspendent à des cordages attachés aux poutres de la maison. L'expression « Il ne m'a pas aidée à tirer sur la corde montre que la mise au monde des enfants est une épreuve proprement féminine qui donne des droits, notamment celui de les réclamer comme siens, et non pas seulement comme propriété de leur père.

Puis elle ajouta à l'adresse de son fils :

- Elle n'a qu'une poule et tu arrives à lui tuer trois poussins, alors que ta femme, lorsqu'elle était à Izerman, en élevait plusieurs qu'elle a préféré vendre avant de revenir parmi nous!

- C'est sûrement tante Rosa qui t'a rapporté ça! Cela ne m'étonne pas!

- C'est grâce à ta belle-sœur que j'ai pu rendre des visites aux gens, grâce à sa poule et à ses œufs!

- Je vous écraserai tous comme ces poussins car cette maison renferme deux têtes! Il y a deux maisons dans une!

Ils s'accrochèrent tous deux. Le soir, personne ne dîna, chacun ruminant les disputes de la journée.

Ne sachant plus que faire, ma belle-mère fit venir Nanna Rosa, la sœur du patriarche, guérisseuse et sage devineresse, qui nous tint le discours attendu mais qu'il était bon d'entendre:

- Vous ne devez pas vous disputer, vous vivez dans un village, il y a du monde autour de vous et vous devez vous montrer discrètes, etc.

Je parlai la première:

- Écoute-moi, Nanna Rosa, ma belle-mère m'a offensée en me disant d'aller vivre chez les miens en sachant bien que je suis orpheline et que les frères ne reprennent pas leurs sœurs!

- Ma fille, n'envenime pas les choses! Il ne convient pas, sous prétexte que tes frères habitent le village, de leur faire connaître tout ce qui se passe dans ton foyer; eux ce sont des hommes et ils ne doivent pas tout savoir! Nous autres femmes sommes source de discorde et de désordre, cela fait partie de notre nature et nous vivons avec! Les hommes, au contraire, sont choqués plus facilement de nos agissements... Une dispute de femmes peut, si elle vient aux oreilles des hommes, provoquer la guerre!

Elle me tint ainsi un long discours plein de morale avant de s'adresser à Amara :

- Mon fils, tu as fait une mauvaise action aujourd'hui, qu'elle te serve de leçon. Il vous faut vous aider les uns les autres et vivre dans la paix! Si vraiment il vous est impossible de vous entendre, que chacun ait sa chambre!

Le soir même, Amara insulta sa mère effrontément, l'accusant d'avoir amené cette grand-tante qui lui avait donné tort, et personne ne dîna, une fois de plus.

Le lendemain, ma belle-mère, sur les conseils de la veille, alla chez les Bourourou leur demander de nous céder une maison dans le but d'y envoyer vivre Amara, sa femme et leurs filles. En effet Nanna Rosa lui avait dit en divinisant dans un œuf que Zouina divisait la famille et que ses quatre fils ne resteraient pas ensemble à la maison tant qu'elle y demeurerait. Cette prédiction lui avait fait beaucoup de mal et elle s'était mise à pleurer le soir même. Je contemplai avec une certaine satisfaction sa peine, et lui fis remarquer:

- Tu as fait des pieds et des mains pour la faire revenir de Izerman, rassasie-toi d'elle maintenant!

Assurément, Zouina était revenue enceinte et gonflée de bouderie, car elle aurait nettement préféré demeurer encore longtemps chez ses parents.

Son mari continuait de récupérer de l'huile chez le patriarche. Un jour qu'une de mes petites belles-sœurs trempait un morceau de galette de pain dans la fameuse huile, Zouina lança:

- Allez-y! Trempez, trempez! C'est du beurre comme l'œil de perdrix que votre palais ignorant n'a jamais goûté!

Cette méchante moquerie s'adressait à nous toutes, il était aisé de le comprendre. Aussi, le soir venu, je refusai que ma part de couscous fût huilée. Ma belle-mère s'en étonna car elle avait été absente dans la journée et n'avait pas assisté à la scène. Je lui répondis donc :

- Je ne huile pas avec ce que je ne connais pas!

- Qu'y a-t-il encore? Chaque fois que je tourne le dos, il se passe toujours quelque chose! Il faut me mettre au courant!

Je lui expliquai ce qui s'était passé. Elle réagit; furieuse contre Zouina :

- Par sa mère! Si elle s'imagine qu'elle va diriger la maison! Amara est mon fils, c'est lui qui a ramassé les olives! Ce n'est pas son père à elle qui nous a donné l'huile!

Tassadit, ma jeune belle-sœur, avait eu aussi une poulette que lui avait donnée la femme de son oncle maternel. Elle en était si heureuse et fière qu'elle dormait avec elle, la câlinait, l'embrassait. Zouina, sur le conseil des femmes, comprit qu'il était de son devoir de me demander pardon, donc de m'embrasser. Elle devait le faire car j'étais son aînée, la première bru de la maison. Elle m'embrassa donc sur le front en faisant d'immenses efforts pour prononcer le mot de « pardon »; elle le fit car elle allait accoucher d'un jour à l'autre. Une femme qui s'apprête à accoucher ne doit pas avoir d'ennemies, il lui faut se réconcilier avec toutes celles qui sont présentes, de peur que leur ressentiment à son égard ne complique l'accouchement.

Ainsi, lorsqu'elle accoucha quelques jours plus tard, je dus rester dans sa chambre dès le début du travail. Toute la journée, ma belle-mère répéta qu'il lui fallait égorger la poule de sa petite Tassadit pendant que les femmes présentes souhaitaient santé et prospérité à la nouvelle accouchée. La fillette pleurait tant et plus, refusant de céder sa poulette pour Zouina. La belle-mère poursuivait, comme se parlant à elle-même, mais suffisamment fort pour que je l'entende:

- Oh oui! Bien sûr cela serait dommage, d'autant qu'elle a l'air de vouloir pondre, regarde-la, elle cherche un endroit où se mettre, oh! oui, il serait stupide de la sacrifier maintenant ...

Elle disait cela pour que je propose d'égorger un de mes poulets, mais j'avais décidé de tenir bon cette fois et je ne dis rien. Elle abandonna la partie, et se tourna vers sa fille.

- Dis donc, Tassadit, je suis ta mère et tu vas m'obéir! Si on n'égorge pas de poulet sur son nombril et que l'enfant

vienne à mourir, Zouina et les autres diront que c'est pour cela que ses enfants meurent! A cause de notre négligence!

Zouina avait en effet déjà perdu un bébé, et ma belle-mère craignait la répétition de cet événement néfaste; la coutume voulait que le sang d'une volaille sacrifiée coulât sur l'ombilic du nouveau-né pour chasser les forces malfaisantes qui rôdent autour de lui.

Et la poulette fut sacrifiée!

La maison regorgeait de femmes; il fallait, sans répit, faire et refaire du café. Dans toute cette activité, ma belle-mère me chuchota à l'oreille:

- Je t'en prie, Louisa, fais un geste, aide-moi à passer dignement cette journée, Tassadit me fait honte de pleurer ainsi devant tout le monde, plusieurs femmes m'ont demandé ce qu'elle avait. Elles vont la prendre pour une folle si elle continue. Je t'en supplie, essaie de la calmer, dis lui que tu lui offres une de tes poulettes!

- Comment pourrais-je lui en donner une? Tu sais bien que je les ai rendues à leur propriétaire!

- Ah, parce que tu as rendu la poule et les poussins avec? Ta belle-sœur ne t'avait donné que la poule pourtant!

- Tu n'as pas à juger là-dessus, c'est la femme de Dadda qui a nourri et la poule et les poussins!

- Je sais, je sais ...

Elle dit cela sur un ton à faire pitié, celui qu'elle savait prendre lorsqu'elle avait le couteau sur la gorge et qu'elle se transformait en femme pieuse et irréprochable; je détestais ce ton faussement plaintif!

Nous mîmes fin à notre conversation car il fallait s'occuper des hôtes. L'eau commençait à manquer et j'envoyai Tassadit à la fontaine, mais elle répondit d'un ton enflammé par la colère:

- Comment? Moi, aller puiser de l'eau! Jamais plus, vous entendez, jamais plus je n'irai à la fontaine, vous pouvez me découper en petits morceaux que je n'irai pas!

La gamine, inconsolable, inonda sa robe de larmes, et

bouda gens et nourriture. Sa mère, agacée par cet excès de sentiment, lui dit brutalement :

- Tais-toi maintenant, en voilà assez! Lorsque ses parents viendront lui porter *ahenni*, tu prendras une poulette qui remplacera la tienne!

- Va donc puiser de l'eau, ma fille, lui dis-je, et, en passant, va chez Dadda demander à sa femme de te montrer ma poule et ses poussins, puis choisis celui qui te plaira!

- Oh, Nanna chérie, me dit-elle en me sautant au cou, c'est vrai? Je t'adore!

Elle choisit sans le savoir la poulette que j'avais promise à la fille de Zouina qui avait réussi effectivement à lui donner de belles rayures noires en appliquant la suie sur sa coquille. Je n'étais pas fâchée que la petite Tassadit ait demandé justement celle-ci car, après toutes ces histoires, je n'avais plus aucun désir de la céder à la première destinataire dont la mère ne méritait aucune faveur.

De toute façon les parents de Zouina ne portèrent aucune volaille dans leur *ahenni*. La pauvre Tassadit se mit dès lors à détester Zouina, sa cousine et belle-sœur, encore davantage.

Tout le monde sut que la famille de Zouina n'avait porté que de l'huile et *timqeṭṭeft* (pâte coupée en petits carrés et séchée au soleil) très prisée, mais sans volaille aucune. Chacune fut heureuse de le répéter à travers tout le village, ce qui mit ma belle-mère dans une gêne certaine et la calma un temps.

Peu après, le beau-père acheta des figues sèches : les plus grosses devaient être conservées, tandis que les petites étaient destinées à une consommation plus rapide. Quand la barrique fut pleine, la petite Tassadit se lava les pieds et y monta pour les tasser. Il en restait un peu, et Nanna Rosa demanda:

- Puis-je, parmi celles qui restent, en remplir un chapeau pour sevrer la petite Saadia ?

En effet, il fallait débuter le sevrage de ma fille qui venait d'atteindre deux ans. Mais c'est en rugissant comme un fauve que mon beau-père répondit :

- Ajoutez-les dans la barrique immédiatement! Par Dieu, aucune figue ne restera. A son âge, je ne vais pas lui garder des figues sèches, en voilà de mauvaises habitudes!

Je ne pus me contenir :

- Les «Chéris» peuvent se repaître de bols de lait tandis que quelques figues pour les «Sans-Importance», c'est déjà trop!

- Paix, ma chérie! Je te donnerai ce qu'il faut pour ta petite, tu viendras toi-même choisir les figues, mais, surtout, ne fais pas d'histoire aujourd'hui, je suis là avec toi dit Nanna Rosa.

Le surlendemain, ma belle-mère m'apporta les excuses de son mari, me demandant dans le même temps de pardonner l'attitude d'Amara. J'avais rarement entendu des paroles aussi complaisantes, douces comme la soie! Agacée, je dis :

- C'est terminé! Je vous ai déjà dit maintes fois qu'une mauvaise parole est comme une mauvaise plante, une fois qu'elle a germé, on ne peut plus s'en débarrasser, faites toutes les courbettes que vous voudrez, cela n'effacera rien!

Il fallait sevrer Saadia. Je reçus de la part de Nanna Rosa un panier de figues sèches. Je demandai à la femme de Dadda de me cuire du pain levé car on ne sèvre pas les enfants avec la galette sèche, trop dure pour leurs petites dents. La pauvre belle-sœur, avec l'aide de sa fille aînée, se donnait bien du mal pour moi : après la cuisson de leur pain quotidien, elles devaient rassembler les braises dans un plat de terre cuite et mettre dans le foyer des brindilles sèches. Il leur fallait ensuite installer la pâte par-dessus, et recouvrir avec le plat de braises, ce qui permettait au pain de cuire en même temps, dessus et dessous. Je ne pouvais me permettre de telles fantaisies chez mes beaux-parents. Mais ma belle-sœur, toujours bonne avec moi, me fit porter ce pain tous les deux ou trois jours. En le voyant, ma belle-mère me dit :

- Si tu as besoin de pain levé pour ta fille, tu peux bien le préparer ici au lieu de le faire faire par ta belle-sœur, elle a suffisamment à s'occuper avec. ses six enfants sans y ajouter tes quatre!

Je la laissai dire. Dieu, quel enfer! Lorsque les parents ne remplissent pas leur rôle, tout va de travers, les frères tirent chacun de leur côté. On ne devrait pas laisser s'installer l'injustice, un homme qui ôte le pain de la bouche de son frère ne devrait pas exister. Il était inadmissible que Amara, qui avait travaillé seulement trois mois sur la voie publique, parvînt à vêtir sa fille d'un manteau et de bottes tandis que mes enfants, malgré les mandats mensuels de mon exilé de mari, allaient bras et pieds nus dans la neige!

Le grand-beau-père venait parfois réclamer cinq ou dix mille francs à son fils et partait s'acheter une caisse de sardines et du pain français. Combien de fois la petite Tassadit, gourmande qu'elle était, revenait tout essoufflée de chez lui en annonçant:

- Chez grand-père, ils ont des sardines et du pain français, mais personne ne m'en a offert un seul petit bout, si vous saviez la bonne odeur qu'il y a chez eux, j'en avais l'eau à la bouche!

Elle était si gourmande qu'on disait d'elle qu'elle ne pourrait pas fonder de foyer et se ferait certainement répudier rapidement dans n'importe quelle famille. Son père se lamentait:

- Que puis-je faire contre lui, c'est mon père! Je ne peux pas lui refuser l'argent qu'il me demande!

Sa femme répliquait :

- Tu pourrais au moins lui demander de te le rendre. Tu te souviens lorsque Dahbia, utilisait l'huile tandis que je devais me contenter du marc! Tu te souviens lorsque ses deux fils allaient à l'école en emportant viande séchée et pommes de terre achetées chez l'épicier avec l'argent de ton fils exilé, et que pendant ce temps ton petit-fils Saïd ignorait le chemin de l'école!

Cette conversation revenait souvent; ma belle-mère ne laissait aucune issue à son mari.

Peu à peu ses paroles portèrent leurs fruits; le beau-père osa affronter son père et refusa de lui céder de l'argent, prétextant une absence de mandat pour le mois en cours... Le patriarche finit à la longue par ne plus nous rendre visite.

Un beau jour, en pleine après-midi, Dadda vint nous annoncer que notre frère Slimane allait déménager et nous laisser la maison si nous le voulions bien : cinq pièces et une grande cour, c'était autre chose que les deux pièces que nous occupions! Dès que mon beau-père rentra de la mosquée, sa femme lui fit part de la bonne nouvelle, pensant enfin pou- voir réaliser le conseil de la grand-tante de séparer la nuisible Zouina de la famille. Quelle ne fut pas notre déception lorsque le beau-père répondit :

- Il ne manquerait plus que ça! Aller habiter là-haut, seuls parmi les figuiers de Barbarie et qui plus est avec les moudjahidines qui viendront encore me demander de leur préparer des repas! Non, je ne vais pas recommencer comme à Aghilan, je préfère rester blotti ici dans ces deux pièces au milieu du village plutôt que d'aller là-haut, isolé, au bord de la vie!

· Au retour de Dadda, je le tins au courant; il fut très en colère:

- Ah, oui! Ils préfèrent être les uns sur les autres et que les jambes des uns servent d'oreillers aux autres!

Il partit fâché et ne revint pas avant deux bons mois.

Quelques semaines plus tard, une autre occasion se présenta : un de mes cousins, le mari de ma sœur aînée décédée, m'annonça qu'il partait chez son patron français et que nous pouvions habiter sa maison. J'en fis part à mon beau-père qui alla de nouveau consulter son père. Celui-ci lui recommanda d'accepter puisque cette maison se trouvait près du centre du village, et surtout en face de la sienne. Lorsque l'accord fut donné, mon cousin me remit les clés en disant:

- Choisis la pièce que tu préfères et installe-toi. La cour est cimentée, il faut donc en prendre soin, éviter d'y faire passer les bêtes, j'ai déjà dû expulser quelqu'un à cause de cela. Derrière la maison, il y a un chemin pour faire rentrer l'âne au retour de la fontaine, du souk, ou des fagots!

Je visitai avec plaisir cette maison bien agencée, et repérai la chambre que je voulais occuper, celle orientée au sud où ma sœur avait rendu l'âme et qui donc m'était plus chère que les autres.

Le jour du déménagement, j'arrivai avec les derniers paquets pour constater que Zouina avait déposé ses affaires justement dans cette pièce, ce qui me mit hors de moi.

- Cette chambre était celle de ma sœur, la première née de ma mère, c'est là qu'elle est morte et je veux l'occuper!

- Rien ne bougera de cette pièce, même si Dieu lui-même l'ordonnait! rugit Amara.

Nous entendant nous disputer, ma belle-mère intervint:

- Je t'en prie, entrons en paix dans cette nouvelle maison, une chambre ou une autre, quelle importance! Ce n'est pas parce que ta sœur est décédée dans celle-ci qu'elle se différencie de l'autre! Toute la maison lui appartenait, pas seulement cette chambre!

Nous nous installâmes, chacun ruminant son ressentiment.

Pour se chauffer, Zouina faisait du feu dans sa chambre, ce qui bientôt noircit le plafond. Toutes les pièces étaient plafonnées mais elle se croyait encore dans la maison traditionnelle où la fumée pouvait se répandre sans dommage sur les poutres! Le propriétaire, lors d'une visite, le fit désagréablement remarquer à ma belle-mère et me chargea d'en parler à Amara. Je lui dis que je n'en ferais rien puisque. nous ne nous parlions pas.

- Comment, dit-il, il habite dans la maison de ton cousin et il ne te parle pas! Ah, si j'avais su tout cela! Mais c'était pour toi et tes enfants que j'ai fait ce geste, non pour eux, surtout que vous étiez malades!

En effet, dans la maison précédente, nous avions tous été malades. On la disait habitée par un mauvais esprit. C'est pourquoi ses propriétaires, partis vivre en plaine, la cédaient facilement aux nécessiteux. Plusieurs familles avant nous l'avaient occupée, mais elles ne restaient pas longtemps à cause des malheurs qui y survenaient. Avant de nous y installer, il avait fallu procéder à quelques travaux : enduire les murs et boucher les trous, battre la terre, fixer quelques étagères. Le seul avantage de cette maison était sa cour, très spacieuse.

J'étais tombée malade la première. On avait essayé de me soigner par les plantes des guérisseuses, les amulettes des marabouts, rien n'y faisait. Mon beau-père était convaincu que je n'en réchapperais pas et ne cessait de répéter :

- C'est cette maison qui la tuera, tout le monde sait qu'elle est hantée, elle nous tuera tous!

Dadda était allé jusqu'à Sidi Aïch chez un guérisseur renommé qui lui avait révélé que j'avais été frappée par un mauvais esprit mais qu'il était déjà ressorti et que je m'en remettrais. Je compris par la suite que cet esprit avait dû me frapper « sur mes larmes » lorsque je pleurais dans l'eau sale où je faisais la lessive. Les esprits malfaisants se tiennent dans les endroits humides et sales et frappent les personnes en larmes à la tombée de la nuit. C'est pourquoi il ne faut pas dormir avec des larmes dans les yeux, et prendre soin de laver le visage des enfants avant de les coucher au cas où ils auraient pleuré dans la journée. Tassadit aussi avait été rattrapée par la maladie; tout le monde faisait de mauvais rêves dans cette maison que nous avons occupée pendant près de deux ans, et qui avait vu le mariage de Malha.

Au cours d'une de ces nuits de fièvre délirante, j'avais senti vaguement deux personnes debout, une de chaque côté de ma tête, qui me donnaient des claques. Je m'étais réveillée comme d'un évanouissement et avais demandé à ma belle-mère d'allumer la bougie.

- Voyons! Si j'allume, les soldats verront la lumière, ce n'est pas possible!

- Je ne sais pas ce que j'ai, j'ai vu deux personnes à mes côtés qui me donnaient des claques!

- Écoute, ma fille, tu as fait un mauvais rêve, maudis Satan et recouche-toi!

Le lendemain, je n'avais pu me lever, la fièvre me faisait faire de petits bonds sur ma couche, et l'on me couvrait de toutes les couvertures qui se trouvaient dans la maison. Je délirais dans mon sommeil où je voyais des foules de gens qui m'emmenaient pour m'enterrer; j'avais vu aussi la belle-mère de Malha distribuer un plat de *aḍemmin.*

Le lendemain, on l'informa de mon rêve, et elle prépara le fameux mets qu'elle distribua aux villageois pour me guérir en fixant le mal sur quelqu'un d'autre. Peu après, le fils d'un villageois mourut, et le jour de son enterrement on vint me congratuler : le cortège funèbre de mon rêve n'était pas pour moi mais pour lui, j'allais donc guérir!

Mon dos aussi me faisait souffrir. Nanna Rosa avait employé la divination par le plomb et avait fait fondre le métal au-dessus de moi. Au refroidissement dans l'eau, il avait pris une forme bizarre : une baguette rectiligne en jaillissait vers le haut. Je lui avais dit :

- Tu vois, Nanna Rosa, cette ligne, c'est le chemin qui doit me mener à la tombe, je vais donc mourir!

Après avoir observé longuement le plomb elle avait dit:

-Je vais te révéler franchement le sens de ce que tu vois: il y a effectivement une histoire de mort là-dedans; cette maison enterrera prochainement l'un des siens, mais je peux t'assurer qu'il ne s'agit pas de toi! Si tes os se brisent, que les miens se brisent aussi, mais demain la porte extérieure se refermera sur l'intérieur ...

Nous nous demandions qui la mort allait frapper. Elle avait poursuivi, observant toujours le plomb durci :

- Tu vois, le chemin se jette ici, dans la mer, c'est ton chemin, et tu traverseras la mer!

Traverser la mer voulait dire partir en France.

- Oh, ne te moque pas, Nanna Rosa, moi traverser la mer!

- Je te dis que tu te retrouveras de l'autre côté, et tu laisseras derrière toi toutes les femmes d'ici. C'est en bateau que tu iras, je le vois ici. Si tu ne t'en vas pas prochainement au-delà de la mer je te demande alors de me brûler vive!

N'y croyant pas, je dis en riant:

- Si cela devait se réaliser, j'aurais une dette envers toi; je t'offrirais une robe, du sucre et du café!

- Je dis que tu partiras et que celles qui resteront seront comme chat et rat, leur pain sera coupé, il ne restera pas entier. Le troisième qui se mariera ne restera pas non plus, il partira. Salem est parti à cause de Zouina, ils se sépareront tous ã cause de Zouina!

Dawya et Dahhia étaient présentes et prirent la nouvelle très au sérieux. Elles recommandèrent de n'en rien dire ã ma belle-mère qui, justement, entra dans la pièce et demanda:

- Alors, que dit ce plomb?

- Tout va bien, elle guérira bientôt, répondirent-elles-en cœur.

7.

Une fille de Zouina tomba gravement malade. Le vingt-quatrième jour qui suivit la prédiction, on l'enterra à l'âge de trois ans. Sa petite sœur, qui avait alors trois mois, décéda elle aussi six mois plus tard.

Zouina avait constaté que ses cousins et beaux-frères s'étaient attachés un peu à moi et prétendait que je les avais ensorcelés; elle ne pouvait comprendre que c'était parce que je m'occupais d'eux comme une mère. Pauvre de moi, utiliser la sorcellerie! Si j'en avais été capable, c'est à mon mari que j'en aurais fait, pas à ses frères et sœurs! D'ailleurs, la plupart des femmes commencent par s'attacher magiquement leur mari avant de s'occuper d'autre chose.

Ma belle-mère, me voyant toujours coopérante, m'avait petit à petit confié des responsabilités dans la maison, ce qui avait fait naître la jalousie dans le cœur de Zouina, qui se plaignait à son mari d'être marginalisée. Je me souviens d'un épisode où elle s'était montrée particulièrement méchante avec moi: ma belle-mère souffrait terriblement d'un sein qui coulait continuellement; il était gonflé comme une pastèque, perdait du pus de jour comme de nuit, et le mamelon était ouvert comme un cratère. Tous les remèdes kabyles s'étaient révélés inefficaces. Finalement, son fils Salem l'emmena à Bougie voir le médecin militaire. Il lui fit une piqûre et demanda qu'elle revienne le lendemain et les jours suivants. Elle s'ins-

talla donc chez une tante à Bougie et y demeura près d'un mois.

Durant sa maladie, elle avait sali tant de choses : paillasses, couvertures, peaux de moutons chiffons de toutes sortes. J'avais donc profité de son absence pour nettoyer tout ce qui avait été souillé. La cendre se révélant inefficace, j'avais réclamé du savon au beau-père qui envoya Salem en acheter au bourg voisin. Le soir même, Zouina s'était servie sans rien dire. Je demandai qui avait fait cela. Elle parut sur le seuil de la porte et dit d'un ton de défi:

- C'est moi! Si je ne me sers pas moi-même, je sais que je n'en aurai pas une miette!

Ce fut le beau-père qui lui répondit :

- Primo, c'est Louisa qui m'a demandé du savon, pas toi! Secundo, lorsqu'elle aura terminé de laver la montagne de saleté, nous verrons. Tu oses parler, ta belle-mère est ta tante paternelle, c'est à toi que revenait la corvée du lavage de ses affaires; et c'est la fille Azzizen qui s'en charge! Remets immédiatement le morceau de savon à sa place!

Elle alla le chercher sur-le-champ et le lança dans la pièce; elle aurait touché quelqu'un à la tête qu'elle lui aurait fait une belle bosse!

Il me fallut vingt jours pour tout laver, nettoyer la pièce, débarrasser la maison des mauvaises odeurs et de la maladie. De plus, deux brebis étaient tombées malades. L'une mourut, l'autre fut égorgée.

J'avais passé ma journée à bourrer des paillasses d'alfa et j'étais couverte de poussière lorsque le beau-père. s'inquiéta qu'aucune de nous deux ne se soit mise à la préparation du dîner. Zouina rétorqua avec aplomb:

- Avec ma fille sur le dos, il n'est pas question que je fasse *buzelluf* *.

- Tu n'as qu'à la poser!

Puis, désignant ma petite Saadia, il poursuivit :

* Préparation et cuisson de la tête de mouton.

- Celle-ci n'est pas dans le dos de sa mère! N'aurait-elle qu'une âme tandis que la tienne en posséderait deux?

- Elle ne veut pas, elle pleure!

- La fille Azzizen aussi aimerait bien porter sa fille sur son dos, mais qui s'occuperait de l'alfa? Choisis, ou tu t'occupes du dîner, ou tu bourres les paillasses!

Elle prépara la tête du mouton. Au moment du repas, je refusai de manger. Je suis ainsi faite: si je vois de mes propres yeux l'égorgement de la bête, qu'elle soit mouton, veau ou bœuf, je ne peux consommer sa chair. Le fait de l'avoir connue vivante et de m'en être occupée me serrait le cœur. Ni Zouina ni moi ne voulûmes partager la viande, et, de colère, Amara cria:

- Donnez-la à Fox, allez, donnez-la au chien!

Je poursuivis sur la même lancée ironique :

- Il y a plus simple encore, charge donc la brouette et va la porter à la décharge, ainsi on n'en parlera plus!

Cette triste soirée vit certains se nourrir par dépit, d'autres refuser de s'alimenter en se réfugiant dans leur mutisme.

Le lendemain, il fallut nettoyer la grande pièce du sol au plafond avant d'installer les nouvelles paillasses. Lorsque tout fut terminé, mon beau-père me remercia :

- Que Dieu te bénisse, ma fille, qu'il embellisse ta vie comme tu embellis la maison, et ceci et cela ...

Sur le moment, il semblait sincère. Pourtant, aujourd'hui encore, je cherche en vain quelque bien qu'il m'aurait fait.

Lorsque ma belle-mère rentra, nous vîmes avec soulagement que la crevasses s'était refermée. Elle continua à changer quotidiennement ses compresses.

Nous avions tous pensé que ce sein ne redeviendrait jamais un sein et fûmes surpris de constater le contraire. Du coup, nous encourageâmes le beau-père à aller chez le médecin pour se faire soigner son pied. Rien à faire, il ne voulait pas, il disait:

- Je suis un homme, je ne vais pas m'installer chez les gens! Un homme handicapé, et qui chique par-dessus le marché! Ma petite-fille ne sera pas là pour vider mon crachoir!

En effet, il avait l’habitude de cracher la nuit dans une boîte de sardines que ma fille aînée vidait et lavait chaque matin.

L'année 1959, la récolte de pommes de terre fut si abondante que le grand-beau-père n'en sut que faire. Il nous en fit porter une très grande quantité, à tel point que nous fûmes embarrassés pour l'entreposer. Il profita de l'occasion pour charger mon fils de leur porter du fumier de mouton le lendemain matin.

A l'aube, je me levai comme ä l'accoutumée pour préparer le pain. Je pensais que Zouina rassemblerait le crottin, de manière que mon fils puisse le charger. Non, elle restait dans sa chambre à attiser son feu dans une barrique métallique. Lorsque j'eus terminé de cuire les cinq pains quotidiens, il faisait déjà chaud. Je pris le balai métallique et rassemblai le fumier. Je reçus beaucoup de poussière et appelai ma belle-mère:

- Crois-tu que Dieu ait recommandé cela? Ce crottin aurait dû être rassemblé à la fraîcheur du matin. Cuire le pain, partager, balayer, nettoyer, etc., je ne peux en venir à bout. Ou bien dois-je faire appel à celui du jardin qui vend et amasse l'argent?

Je faisais allusion à Amara qui s'occupait du jardin potager et vendait ses produits. Il était devenu le maître depuis le départ de mon mari et de son frère Abdelkader; même si Salem avait été encore là, il aurait été trop jeune pour avoir son mot à dire.

- Si seulement vous étiez raisonnables toutes les deux, me répondit ma belle-mère, si seulement vous ne répandiez pas la honte entre vous, nous n'en serions pas là, mais puisque vous vous êtes faites ennemies l'une de l'autre, moi je n'y peux rien, je suis dépassée. Va chez l'un de tes frères, qu'il te donne une chambre, tu pourras vivre avec les allocations familiales de tes enfants!

Je ne sais combien de fois elle m'avait dit cela. Elle savait

pourtant que cela était impossible, ce qui me mettait hors de moi.

- Sont-ce là des paroles raisonnables? Tu es belle-mère ou non? Si tu l'es, tu dois veiller au traitement équitable de tes brus!

Elle alla dans la chambre de Zouina et la trouva en train de peler, avec sa fille, des pommes de terre grillées.

- D'où te viennent ces pommes de terre?

Pas de réponse. Elle s'adressa alors à la fille. Pas de réponse. Elle retourna vers son mari qui cria :

- Les pommes de terre, je veux qu'elles descendent de la pièce du haut et soient entreposées ici!

Il y eut une belle histoire avec ces pommes de terre. On constata qu'une bonne partie manquait et on comprit pourquoi durant tout l'hiver Zouina et ses filles ne venaient pas souvent partager nos repas.

Malgré tout cela, mon fils chargea le crottin à dos d'âne et partit pour Massina. Il revint avec des fagots, mais en pleurant. Il m'expliqua que l'âne était tombé en route et qu'il avait eu un mal fou à le relever. J'imaginai aisément mon malheureux garçon essayant de guider l'âne sur le chemin escarpé et toute sa peine pour le relever et repartir. Mais c'est incidemment que j'appris, lors d'une visite chez le grand- beau-père souffrant, l'origine des larmes de mon fils. Arrivée dans la cour, la fille de Mohand s'arrêta d'étendre son linge, et m'appela, me priant de m'approcher :

- Ton fils va-t-il mieux?

- Saïd ? Pourquoi ?

Devant mon étonnement, elle comprit qu'elle en avait trop dit et mit sa main sur la bouche :

- J'ai fait une bêtise, je croyais que tu étais au courant de ce que lui avait fait son oncle paternel.

- Non, je n'en sais rient

- Alors, je t'en prie, Louisa, ce n'est pas de moi que tu tiens l'information; que ceci reste entre toi et moi : par Dieu, si Boualem n'était pas intervenu, Amara tuait ton fils! Cela a été

affreux, m'a-t-il raconté en ponctuant d'injures son récit, tu connais les injures de Boualem : « Maudits soient les hommes qui partent en France où ils courent après les femmes, qui regardent leurs jambes nues et abandonnent leurs enfants à leurs frères, maudite soit leur moustache! » La vision de ton fils battu par Amara lui a fait perdre la mesure des mots.

J'écoutai, abasourdie. Je fis ensuite une visite rapide au grand-beau-père dans la pièce principale, mais je n'étais pas à ce que je faisais, il parlait mais je ne l'écoutais pas, je voulais retourner vite à la maison pour interroger mon fils sur ce qui s'était réellement passé. Après avoir pris congé, ma belle-mère et moi rentrâmes avec de l'huile et des figues sèches en guise de remerciement du grand-beau-père.

Une fois chez nous, ma belle-mère me regarda avec suspicion.

- Qu'as-tu, ton visage a changé tout ã coup?

- Il n'y a pas que mon visage qui devrait changer! Ma peau, mon cœur, tout devrait changer. Si je ne deviens pas folle, je ferai une offrande à Sidi Abdelhadi pour m'avoir laissé la raison!

Le soir, quand mon fils rentra, je regardai ses jambes. Je découvris alors la sauvagerie avec laquelle il avait été frappé: son pantalon avait été déchiré par les coups de branche de grenadier et des raies bleuâtres striaient la peau de son dos, ses fesses et ses cuisses. Je l'interrogeai sur l'auteur de cet acte abominable. Il refusa de répondre plusieurs fois, comme s'il craignait des représailles, puis il éclata en sanglots, lâchant:

- C'est Dadda Amara.

Nous passâmes la nuit à pleurer sans boire ni manger.

Le lendemain, je demeurai silencieuse, « la main sur la joue » en signe de chagrin. Ma belle-mère vint briser le silence:

- Qui t'a raconté la chose, voilà trois jours que cela s'est passé et c'est seulement aujourd'hui que la parole est sortie après avoir fait des petits!

- On me l'a dit, c'est tout!

- A chaque fois que tu vas chez les Iflanen, tu reviens avec une histoire! Ce sont elles qui te gonflent de rancune. Il peut bien le frapper, c'est son oncle paternel!

~ Il peut certes le corriger, mais pas le frapper comme un forcené! Il l'oblige à passer par le chemin le plus escarpé, l'âne tombe, mon fils s'épuise à essayer de le relever et en plus il se prend des coups de sauvage. Comme on dit : « La vache m'a frappé et ma mère m'en a ajouté! »

Après avoir monté le métier, ma belle-mère et moi nous mîmes au tissage d'une couverture. Zouina ne leva pas le petit doigt pour nous aider un tant soit peu. Je me levais â l'aube, relevais les nattes sur mes enfants encore endormis pour faire de la place, et pétrissais la pâte pour le pain. Lorsque j'avais fait cuire trois galettes, ma belle-mère se levait et préparait un peu de café dans une boîte de conserve qu'elle plaçait sur le feu sous le grand plat à cuire la galette. Le café prêt, elle allait dans la pièce du haut appeler Amara. Il descendait, prenait son café et du pain chaud, et partait travailler pendant que sa femme dormait toujours. Cela dura un certain temps.

Lorsque la couverture fut achevée, je me permis de dire à Zouina :

- Comme dit le proverbe : « La couverture s'achèvera, la semoule se mouillera et la pâte se fera », mais est-il normal que tout cela se fasse sans ta participation? Même ton mari c'est moi qui lui prépare son déjeuner alors que tu dors encore!

- Je suis malade! dit-elle sèchement.

- Tu es une sacrée malade qui mange comme une bien portante et qui circule avec sa fille sur le dos!

Nous tombâmes tous malades de ce qu'on appelait« la poitrine ». Les quintes de toux m'épuisaient de jour comme de nuit. Cette maladie contagieuse frappa mes beaux-parents, mes enfants et les leurs, si bien que durant plusieurs semaines mon pauvre garçon partit faire paître les bêtes du grand-beau-père avec pour unique nourriture quotidienne une poi-

gnée de figues sèches. Personne pour nous préparer le pain. Heureusement, la bonté de la femme de Dadda nous sauva : chaque matin, elle envoyait sa fille aînée chercher la semoule nécessaire à la confection de notre pain; parfois elle nous préparait le repas complet qui nous était porté tout chaud pour nous réconforter.

Ce fut ensuite Malha, mariée, qui vint s'occuper de nous, mais elle tomba malade également. Elle dut retourner chez elle après avoir consulté le guérisseur qui lui prescrivit de placer une botte d'oignons blancs sous son oreiller durant la nuit, et d'en faire manger un peu le lendemain à tous les membres de sa belle-famille pour leur éviter la contagion. Nous nous traînâmes ainsi plusieurs semaines sans qu'aucune femme parmi les belles-filles du grand-beau-père ne se proposât pour nous préparer notre pain quotidien.

Zouina venait le matin me demander si j'allais mieux sans s'enquérir de l'état de santé des beaux-parents qui pourtant dormaient avec moi dans la pièce principale. Elle ne leur disait ni bonjour ni bonsoir. Pendant qu'elle me parlait, elle prélevait à notre insu à tous des figues sèches dans la barrique qui se trouvait là. Un matin, mon fils plongea sa main pour prendre sa ration quotidienne et dit :

- Je n'arrive pas à les atteindre!

Nous fûmes stupéfaits; tous malades, nous n'en mangions pas. C'était un drôle de mystère, mais nous n'étions pas dupes.

- Pour une malade elle a de l'appétit, elle m'a vidé ma barrique de figues. Paresseuse comme elle est, elle se nourrit de figues sèches au lieu du pain qu'il faut préparer!

Le beau-père avait dit cela en présence de Nanna Rosa et d'une autre femme du village qui l'avait accompagnée. Celle-ci dit à ma belle-mère:

- Nanna Djida, estime-toi heureuse; sur tes deux brus, tu en as une qui te soulage de bien des travaux, à qui tu peux te confier, dire tes soucis. Plains-moi plutôt, moi qui ai pour belle-fille la sœur de cette Zouina : lorsque je reviens à la maison chargée comme un mulet, portant fagots, fourrage, jarres

d'eau, et que je lui demande de me donner un morceau de pain qu'elle aurait dû cuire, elle me répond effrontément que je n'ai qu'à le faire moi-même. Non seulement je ne peux m'appuyer sur elle, mais elle ne me cause que des tracas!

Le soir même, Amara cria sur sa mère :

- Même malades, vous aboyez comme des chiens. Dieu ne fait rien au hasard, il montre sur votre corps ce que vous avez à l'intérieur!

- Mon fils, je serais donc malade parce que j'aurais eu de mauvaises pensées ou commis une mauvaise action! Moi, je pense au contraire que je suis bénie d'être malade. Le Prophète très Haut qui était resté une journée entière sans souffrir du moindre mal s'est adressé à Dieu ainsi : « O mon Dieu, tu m'oublies aujourd'hui, je ne souffre de rien, envoie-moi quelque douleur!» Et toi, Amara, tu crois que nous sommes malades parce que Dieu nous punit de nos péchés? Si cela est vrai, expions alors, qu'il soit fait selon sa volonté et qu'il nous en donne encore davantage!

Je m'empressai d'ajouter :

- Tu en frappes un, tu en fais tomber cent! Si nous sommes malades par châtiment de Dieu; bien fait pour nous, mais attention à toi alors!

C'est sur ces mots que Dadda, sa femme et une voisine arrivèrent, ce qui nous coupa la parole. Nous bavardâmes ensemble longtemps malgré notre mal. Dadda Slimane se présenta ensuite chargé lui aussi de bonnes choses. Lorsque ses sœurs étaient malades, il mettait un point d'honneur à leur porter à manger. Il me demandait toujours ce que je souhaitais pour sa visite suivante et me le rapportait. Ce jour-là, j'eus une envie irrésistible de raisin. Il m'en porta la fois suivante bien que ce fût l'hiver. Il m'offrit aussi des pommes magnifiques.

Au cours d'une de ces journées, je mangeai une pomme auprès du feu. Zouina se présenta devant moi et dit de sa petite voix hypocrite :

- Ah, tiens, tu t'es levée! Tu te sens mieux, Dieu merci!

Comme elle était enceinte, je ne pouvais pas ne pas partager ma pomme avec elle. Je pris le couteau et lui en donnai la moitié. Elle refusa d'abord, puis accepta. Quand elle fut sortie, le beau-père déversa sa colère :

- Si elle était vraiment malade, elle n'aurait pas mangé un tonneau de figues sèches, elle fait semblant, c'est une paresseuse!

Il ne ratait pas l'occasion de ressortir l'histoire des figues qui, longtemps, lui rongea le cœur. La femme de Dadda nous fit porter un grand plat de semoule aux œufs que nous mangeâmes tous avec gourmandise. Lorsqu'elle fut repartie, le beau-père explosa à nouveau de colère contre Zouina :

- Je puis enfin parler! Ah, elle m'a gâché mon repas; sans la présence de cette femme, je lui aurais interdit de manger! Cela me faisait mal de la voir se gaver avec nous, faisant semblant d'être malade elle aussi, sans se soucier de savoir d'où provenait ce repas ni qui l'avait préparé, vipère, c'est sa mère qui aurait dû venir!

En effet, aucun membre de la famille de Zouina n'était venu nous voir durant notre longue maladie qui avait débuté en s'attaquant d'abord à mon fils. Grâce à la fonte d'une balle de plomb, Nanna Rosa nous avait révélé l'origine de son mal: en rentrant du pâturage, la veille au soir, il avait été frappé par deux esprits qui s'étaient concertés pour décider de quel mal ils l'affligeraient : l'un avait voulu le faire mourir, mais l'autre, plus clément, avait préféré seulement installer la frayeur dans son esprit. Mon fils demeura mutique durant deux mois avant que le mal de « la poitrine » ne nous fît tous tomber comme des mouches.

Zouina ne parlait que pour ironiser et se plaindre. Même les bûches pour chauffer la pièce servaient de prétexte; elles provenaient des orangers de Massina, rapportées par mon fils et Amara. Je pris donc de ce nouveau bois pour allumer le feu. Pendant que Tassadit et moi nous nous affairions autour du foyer, Zouina nous lança, sarcastique :

- Hé! prenez donc du bois, prenez ce qui ne vous appartient pas; pendant que les plus malins sont partis, l'âne tend sa nuque au plomb qui siffle!

L'âne en question était Amara; les malins, mon mari et ses deux frères plus jeunes émigrés en France. Elle voulait dire par là que seul son mari était resté au pays et qu'il était donc défavorisé par rapport à ses frères.

Je remis sur-le-champ les bûches à leur place et refusai de faire du feu.

Revenant d'une visite en fin de journée, ma belle-mère s'étonna que je n'aie pas préparé le dîner, je lui expliquai:

- Nous n'avons pas de bois pour faire le feu. Selon Zouina, ces bûches ne nous appartiennent pas!

- Comment cela, elles ne nous appartiennent pas! Et elle alors, elle s'est gênée pour utiliser les bûches qu'avait remisées ton mari, et pour son compte personnel en plus!

Le lendemain matin, elle appela sa bru qui lui répondit depuis sa chambre :

- Pourquoi? Je ne suis pas au matin de mes noces pour apparaître devant toi afin que tu puisses constater si je peux faire une bru digne de toi!

- Que Dieu te prive de la voix, ma fille!

Elles se disputèrent tant et si bien que mon beau-père, excédé par les éclats de voix, frappa sa femme avec sa canne et fit voler la cafetière qu'elle tenait entre les mains. Il craignait que les voisins entendent la dispute, qui leur en dirait long sur le manque d'autorité du chef de famille; il se devait de préserver sa réputation d'homme tenant fermement ses ouailles.

Au retour d'un de ses séjours à Izerman, Zouina rapporta cinq ou six petits nouets qu'elle garda dans une vieille valise. Deux jours plus tard, elle alla chez le grand-beau-père lui remettre de belles figues sèches et de la semoule dont son père l'avait chargée pour lui. Durant son absence, Malha, en visite chez ses parents, et moi entrâmes dans sa chambre, défîmes la ficelle qui fermait la valise et déliâmes les petits nouets. Je

crus reconnaître du thym sauvage et du cumin, mais Malha, rusée comme une chacale, vit la chose autrement :

- Oh, Nanna, sait-on jamais! Prenons une pincée de chaque nouet pour mieux les identifier au grand jour!

Nous en prélevâmes dans du papier journal. Lorsque Zouina et son mari rentrèrent, elle ne cessa de grommeler. Malha et moi comprîmes qu'elle avait dû constater que sa valise avait été ouverte à cause de la ficelle que nous n'avions peut-être pas nouée exactement comme elle l'était.

Le lendemain matin, elle ne dit rien; ma belle-mère lui demanda:

- Qu'avais-tu cette nuit à grommeler? Si tu as constaté qu'on est rentré dans ta chambre, rassure-toi, c'est moi qui ai pris le bidon posé sur ta valise, j'en avais besoin.

Malha et moi fûmes soulagées; la belle-mère avait été bien inspirée hier d'aller prendre ce bidon, ce qui aurait pu faire bouger la ficelle de la valise.

Pendant trois ou quatre jours, je retournais dans ma tête la question de savoir ce que j'allais faire des produits recueillis. Le samedi, je demandai la permission à mon beau-père de me rendre chez son père. Ma belle-mère m'accompagna. Dès notre arrivée, sa propre belle-mère lui proposa aussitôt de l'emmener arracher des navets avec elle. Elles partirent toutes deux, ce qui me permit de montrer en toute liberté ce pourquoi j'étais venue. Dahbia, très excitée, demanda impatiemment: « Nanna Rosa, qu'est ceci? Nanna Rosa qu'est cela?» Quant à Dawya, elle étouffait de rage: Zouina était la fille de son oncle maternel, il lui déplaisait donc que l'on découvre ainsi les défauts de sa cousine.

Nanna Rosa identifia aisément tous les produits et leur fonction: l'un pour ruiner, l'autre pour séparer, l'autre encore pour rendre malade, etc. Je lui dis que je n'avais nullement l'intention de les garder et qu'il fallait donc trouver le moyen de les détruire. Dawya filait la laine, assise près de nous. Nanna Rosa jeta les produits dans le foyer qui gronda et envoya de hautes flammes vers nous, brûlant le fil de la fileuse, tout cela dans un crépitement effroyable.

- Voyez, constatez vous-mêmes, voici ce que deviendra la maison de Djida: aucun de ses enfants ne mangera avec son frère, chacun ne regardera que vers lui-même, ils seront frères mais ennemis, jamais ils ne se réuniront, aucune solidarité entre eux, Zouìna est la ruine de sa maison!

Aussitôt me revinrent en mémoire les mots prononcés par la voyante en réponse à une question de ma belle-mère : « Djida, je peux t'assurer que la maladie de la femme de Mokrane n'est pas un fait de Dieu, mais un acte humain! Prends garde, sinon ta maison va se désintégrer. Souviens-toi : lorsque je t'avais dit de ne pas la faire revenir chez toi et de la laisser habiter ailleurs, tu n'as rien voulu savoir, et tu es allée la chercher, ta Zouina ! Débrouille-toi avec elle maintenant! »

Les conflits se multipliant, je réussis peu à peu à décider mon mari à m'emmener avec lui en France. Je ne voyais pas d'autre solution à mon sort ni à celui de mes enfants pour qui l'exil de leur père n'était qu'une absence inutile puisqu'ils continuaient de vivre comme des miséreux malgré ses mandats.

Je n'eus pas trop de mal à le convaincre, lui-même ayant constaté avec amertume que tout l'argent qu'il avait expédié, ainsi que celui des allocations familiales de nos enfants, n'apparaissait nulle part, ni dans le mobilier de la maison, ni dans la nourriture, ni dans les vêtements des enfants. Il demanda à son père des explications, mais celui-ci, outré, frappa dans ses mains en criant:

- Serais-tu mon père pour me demander des comptes?

- Mes enfants dormaient sur le sol lorsque je suis parti, ils dorment toujours sur le sol lorsque je reviens. Je les avais laissés dénudés et ils le sont toujours! Je veux savoir où est passé l'argent de mon émigration, c'est incompréhensible!

Il était hors de lui; j'eus même peur qu'il ne fasse quelque malheur. Son oncle Mohand avait déjà émigré seul, ainsi que Si Mouloud, l'époux de sa sœur Hanifa. Celui-ci avait emmené tout son foyer avec lui et se proposa de nous héberger dès

notre arrivée. Mon mari leur écrivit à tous deux pour leur demander de lui prêter l'argent nécessaire à notre voyage. Il reçut trente mille francs du premier et quarante mille du second.

Il s'écoula une longue période pendant laquelle les préparatifs de notre départ se firent en secret, mais tous pressentaient quelque chose. Mon fils avait maintenant douze ans; il fallait le faire photographier pour lui faire faire une carte d'identité, ne sachant pas d'ailleurs si elle était obligatoire, mais à cette époque (et encore aujourd'hui) nous possédions toujours plus de papiers qu'il n'en fallait tant nous avions la crainte d'en manquer vis-à-vis de l'administration française.

Avant d'emmener notre fils chez le photographe, mon mari lui essaya quelques chemises, ce qui dura un moment, sans que nous nous rendions compte que mon beau-père observait la scène. Aussi, lorsque mon mari et mon fils furent sortis, il me demanda, lui qui pourtant ne m'adressait plus la parole depuis plusieurs jours :

- Où Mokrane emmène-t-il Saïd ? Que nous cachez-vous? Personne n'est au courant de vos manigances!

- Quelles manigances? Il n'y a aucun secret, il l'a simplement emmené faire des photos parce qu'il en a besoin!

- Ah! sacrée sorcière, toute la malice vient de toi! Il avait tout compris! Je préférai me taire. Le soir, mon mari et mon fils restèrent coucher chez une tante à Bougie.

Malha se trouvait parmi nous et nous bavardions ensemble avant de nous coucher quand ma belle-mère nous dit :

- Ne dites pas un mot de travers, la « chandelle » se tient dans la cour! De plus, les soldats patrouillent dans le village, parlez tout bas!

La «chandelle» en question était Amara qui veillait dans la cour, sans doute pour capter quelques-unes de nos paroles.

Le lendemain matin, Tassadit me rapporta comme d'habitude la conversation de ses parents avant leur endormissement:

- Maman lui a reproché de ne pas répondre à tes saluta-

tions, ni du matin ni du soir, que c'était une mauvaise action, que les anges te répondaient tandis que pour lui ils comptaient ses péchés, etc. Papa a alors pleuré en disant : « Comment pourrais-je lui parler, c'est au-dessus de mes forces. Puisqu'elle désire partir en France, je n'ai que faire de son bonjour! » Maman lui a alors dit tous tes mérites auxquels il a acquiescé, et il a conclu qu'il était malheureux, qu'il souffrait et qu'il gardait son chagrin pour lui alors qu'il voudrait le crier. « As-tu pensé quel visage prendra cette maison lorsqu'ils s'en iront avec leurs enfants? Ce sera le désert, le vide, la mort, comme celle qui me tenaille en ce moment! » Ils ont beaucoup parlé hier soir, ils se sont endormis très tard.

Lorsque la chose fut claire comme le jour, ma belle-mère installa le métier à tisser pour entamer une couverture; elle voulait profiter au maximum des dernières journées qui me restaient pour faire avancer l'ouvrage.

- Tu ne vas pas installer le métier maintenant, il va occuper beaucoup de place dans la pièce alors que nous recevons plusieurs visites par jour depuis que notre départ prochain est connu. Tous ces gens qui viennent nous voir, il faut bien les recevoir dans la pièce principale, alors, de grâce, épargne-nous l'espace, ourdis le métier lorsque nous serons partis!

- Malheureusement, seule, je ne pourrais pas! Je suis fatiguée et souvent malade, il faut que le maximum soit fait avant que vous ne partiez!

- Oh! repris-je, parce que nous partons, vous ne roulerez plus la semoule, vous ne cuisinerez plus, ne mangerez plus! Vous ne ferez que pleurer!

- Maintenant, tu sais réaliser de beaux motifs, c'est moi qui t'ai appris, allez, installe-toi à un bout, moi à l'autre, et sans traîner!

Je tissai au moins quatre coudées, si bien que, lorsque les femmes venaient à la maison, elles me trouvaient toujours assise derrière le métier vertical dont j'écartai de temps à

autre les fils de chaîne pour leur parler. Un jour, l'une d'elles me dit:

- Qu'est-ce que cela signifie? Nous venons te voir et il faut te deviner derrière tous ces fils, allez, sors de là que nous bavardions ensemble! Tu n'as pas l'air de te rendre compte que c'est en France que tu vas partir, non au bourg de El-Kseur! La France se trouve au-delà de la mer, tu y seras exilée et tu ne pourras plus voir les gens que tu connais et que tu aimes!

Le samedi, à son retour du souk, mon beau-père nous trouva, ma belle-mère et moi, en train de tisser et Tassadit occupée à la préparation du dîner, aidée de Zouina, enceinte. Ma belle-mère m'envoya aussitôt préparer du café (dès qu'un homme rentre d'une activité quelconque, il faut lui préparer le café). Je le servis avec des gâteaux, car on ne consomme pas le café seul; s'il n'y a pas de gâteaux, on l'accompagne de pain.

Le beau-père me dit presque gentiment :

- Non, non, garde les gâteaux pour Mokrane, lui, il n'aime pas trop le pain.

C'est Tassadit qui me rapporta la réaction de Zouina à ces paroles : « Ah oui! ça y est, tu recommences, tu vas voir! » C'était clair : constatant que mon beau-père se remettait à me parler, Zouina venait de prendre la décision de l'ensorceler contre nous.

La petite Tassadit avait rapporté la chose aussi à sa mère, qui dit à son mari:

- Voilà que tes yeux s'ouvrent enfin et te font adopter une attitude normale. Pourtant, tout le monde te disait que Zouina t'avait ensorcelé contre la fille Azzizen!

Tout au long de la journée, il se montra d'une humeur plus agréable. Depuis toujours il avait manifesté une affection particulière pour ma petite Saadia qu'il avait surnommée « la Maigrichonne », et ce soir-là, après plusieurs semaines de quarantaine, il dit enfin :

- Où est la Maigrichonne de son grand-père, voilà bien longtemps que je ne l’ai tenue dans mes bras, je sais qu'elle va partir et je veux la prendre encore sur mes genoux!

Zouina, voyant la réconciliation s'opérer, mit tout le monde en quarantaine à son tour. Elle devait regretter le temps où mon beau-père ne pouvait supporter ma présence.

Un jour, il avait même donné un coup de pied dans le pot à eau que je venais de déposer avec son déjeuner. Nanna Rosa avait assisté â la scène; elle ne supportait pas les disputes et la violence, car, comme toutes les voyantes, elle était d'une grande sensibilité. Elle s'était donc levée aussitôt pour s'en aller. Je l'avais suivie jusqu'à la porte comme pour chercher auprès d'elle une consolation; elle me l'avait donnée en ces termes:

- Par nos ancêtres, par nos ancêtres, par nos ancêtres, par l'esprit du vent qui m'habite, tu partiras et tu les laisseras pourrir ici!

- Je ne crois pas, Nanna chérie, il faut partout un laissez-passer, c'est difficile à obtenir!

- Ton mari aura le laissez-passer et tous les papiers nécessaires en moins de temps que ce qu'il a fallu pour les premières démarches. Ta patience sera bientôt récompensée; que t'importe qu'il grogne, qu'il donne un coup de pied dans le pot à eau, ton chemin est tracé et tu partiras loin d'eux et de leur misère, tu as de la chance, ma fille!

Quelles paroles réconfortantes! Je lui avais baisé les mains des deux côtés et j'étais revenue sur mes pas, tout à fait sereine.

Un jour, vint le grand-beau-père, qui dit à son fils:

- Alors, Akli, ce n'est pas possible, tu les laisses partir!

Le beau-père éclata en sanglots et ne put dire que :

- Si tu crois que cela me plaît

- Le malheur est sur toi! Si Mokrane s'en va avec sa femme et ses enfants, c'est comme si tu n'avais plus de famille, ta maison deviendra un désert, tu ne verras plus tes petits-enfants!

Au lieu de soutenir son fils dans son chagrin, le grand-beau-père le plaignait et l'enfonçait davantage. Par contre, Tafellust le rassurait en riant :

- Ne t'en fais pas, Akli! Que le destin se retourne contre

moi s'ils ne reviennent pas dans deux mois tout au plus! Faire une maison n'est pas chose facile, oh! que non! Tu les verras bientôt de retour chez toi!

Je me sentis obligée de répondre :

- Si je reviens ici, faites-moi frire dans une poêle! Je fais le serment que si mon mari me ramène je me jetterai dans la mer. Plutôt être dévorée par les poissons que de rebrousser chemin!

Quand l'Aïd arriva, il faisait très chaud. Je me trouvais dans la cour à imposer le henné à mes filles et à mes belles-sœurs. Plusieurs femmes étaient là qui bavardaient avec mon beau-père, lequel racontait ses malheurs du moment. Sa colère s'était quelque peu atténuée, mais il avait des relents.

Le soir venu, Tassadit écouta attentivement la conversation de ses parents qu'elle me rapporta comme d'habitude le lendemain. Le beau-père avait dit à sa femme :

- Cet après-midi, lorsque je bavardais avec les femmes, j'attendais que la fille Azzizen dise un seul mot; j'aurais eu l'immense plaisir de lui envoyer un formidable coup de canne dans les côtes, ce qui m'aurait permis de crever l'abcès qui me ronge le cœur!

- Tu n'as pas honte? Elle serait partie avec des marques sur le corps. De plus, ce n'est pas quand son mari est là qu'il faut la frapper mais quand il était absent! avait répondu sa femme.

- Justement, j'aurais dû m'en donner à cœur joie bien avant! Maintenant, j'enrage car il est trop tard; bientôt elle sera loin et je ne pourrai rien dire ni faire pour lui infliger la correction qu'elle mérite!

Les visites en ce jour de l’Aïd furent nombreuses. Mon mari acheta un mouton, mais son père refusa qu'il soit égorgé car il s'était mis d'accord avec le patriarche pour en tuer un ensemble, et le partager entre les deux parties de la famille. Mon mari en fut contrarié.

- Tu fais toujours ainsi, mon père! C'est comme l'année où

tu avais acheté un mouton pour cette même occasion, et que, finalement, au lieu de l'égorger, tu l'as gardé et ajouté à ton troupeau. Au bout du compte, le troupeau a été détruit, peut-être bien à cause de la frustration des enfants que tu as privés de viande!

De dépit, mon mari revendit la bête huit mille francs, alors qu'il l'avait achetée douze mille!

Notre futur départ provoqua bien des réactions. Ainsi, le père de Zouina crut bon de donner son sentiment à mon beau-père:

- Qu'est-ce à dire, Akli, tu laisses ton fils emmener sa femme et ses enfants en France? C'est insensé!

- Je n'y puis rien, répondit le beau-père sans parvenir à retenir ses larmes dès que quelqu'un abordait le sujet.

- Il ne s'agit pas de pleurer, il faut l'en empêcher, lui parler avec autorité pour le détourner de son mauvais projet! Il est mal vu de prendre sa femme en France. Les hommes dignes de ce nom ne le font pas! Est-ce, oui ou non, contre les Français que nous sommes en guerre? Envoie quelqu'un me quérir un des frères Azzizen, il faudra bien qu'il dissuade sa sœur !

On envoya Tassadit chez Dadda qui se fit porter absent. Il m'expliqua par la suite pourquoi il n'avait pas répondu à l'appel : « Je serais venu pour m'entendre dire de t'empêcher de partir alors que je ne rêve que de ton départ, que de te voir sortir de leurs griffes! Ça n'est pas que j'en aie assez de toi ni que le gigot que je te porte chaque année à l'occasion de l'Aïd me coûte, c'est de te savoir enfin tranquille, travaillant seulement pour tes enfants, soignée quand tu dois l'être, sans mauvaises paroles qui te rongent la santé. Voilà pourquoi je tiens à ce que tu partes! »

Mon mari obtint enfin tous les papiers. Soulagé, il donna cinq mille francs au marabout du village qui lui avait prodigué ses bénédictions pour ses démarches. Juste avant, il avait reçu la visite d'un cheikh mandaté par mon grand-beau-père qui lui avait dit :

- Pourquoi emmener ta femme? C'est tabou! Nous n'avons pas les mêmes valeurs que les Français, il ne faut pas qu'elle vive parmi eux!

Mon mari lui avait répondu tranquillement :

- Va donc faire ton appel à la prière, nous sommes en période de Ramadan, et ne t'occupe pas de ce que je dois ou ne dois pas faire, occupe-toi de ta propre conscience. Toi qui, soi-disant, es un homme savant, tu as volé du raisin à la ferme Dufour!

Le cheikh avait ramassé son burnous et s'en était allé sans répondre, comme un chien qu'on chasse.

Quelques jours avant le grand départ, je rassemblai mes affaires et donnai, à qui une robe, à qui un bracelet, à qui une ceinture. Je distribuai tout ce que je possédais, ne gardant que de quoi m'habiller pour le voyage. A la fin, ma belle-mère me héla de derrière le métier à tisser :

- Et moi? Tu ne t'es pas dit que tu laisserais quelque chose pour ta belle-mère?

- Aucune de mes robes ne pourrait t'aller, je suis aussi maigre qu'une vrille!

- C'est juste pour me souvenir de toi en la voyant!

Je lui donnai une vieille robe rouge. Elle poursuivit :

- Ce tissu-là, vous allez le laisser, n'est-ce pas? Vous ne l'emportez pas? Il ne va tout de même pas retourner d'où il vient!

Elle parlait d'un rouleau de tissu que mon mari avait rapporté lors d'un précédent séjour et qui était resté dans une valise. Je lui répondis que je ne savais pas. Le soir, j’en parlai à mon mari:

- A qui que ce soit qui t'interroge sur ce tissu, tu répondras que tu n'en sais rien et que la décision appartient à ton mari. Donne-moi la clé de la valise!

Le lendemain matin, ma belle-mère me posa encore la question:

- As-tu dit à Mokrane de retirer les affaires qui sont dans la valise?

- Il m'a dit qu'il verrait cela la veille du départ!

Deux jours avant le fameux départ, elle lui demanda :

- Est-ce que tu emportes cette valise?

- Non, je n'en ai pas besoin!

- Bien, alors tu peux y laisser le tissu à l'intérieur!

- Quel tissu?

- Le tissu qui s'y trouve déjà depuis longtemps!

- Ce tissu reprendra le chemin qui l'a amené ici!

Tous se regardèrent, la fureur dans les yeux. Leur visage changea plusieurs fois de couleur : Amara, mon beau-père, ma belle-mère, Malha. Nanna Rosa aussi était présente; elle me souffla à l'oreille:

- Bravo, tu peux applaudir ton mari, il se conduit comme un homme, tu peux t'appuyer sur lui, ma fille!

Cette femme fut toujours de mon côté. Même si en public elle faisait semblant de défendre l'autorité de mes beaux-parents, elle m'avait toujours assurée de son soutien moral.

Une autre femme bonne était Nanna Yamina, la fille du patriarche. Un jour elle m'avait fait le portrait psychologique de mon mari.

- Il y a des paroles que ton mari ne supporte pas, bien qu'il en accepte beaucoup. Certaines lui sont toutefois fatales et lui rongent le cœur jusqu'à y creuser un puits. Cela lui échauffe le sang et il se retourne contre toi. A la fin, il se rend compte qu'il s'est trompé mais c'est trop tard! Ainsi fonctionne ton mari.

Elle ne s'était pas trompée, la tante, car mon mari s'est toujours comporté ainsi: dans un premier temps, je suis l'ennemie de ses amis, lesquels se révèlent par la suite être de faux amis, ce qui le conduit à constater que j'avais raison. Alors seulement je redeviens son « amie », jusqu'à une prochaine affaire ... Elle avait vu juste, la tante! Elle voyait d'ailleurs très bien puisqu'elle savait dire le lendemain ce que l'on avait mangé la veille, mais elle se· cachait farouchement d'être voyante aux yeux des villageois. Une fois, Dadda avait été très malade; des gens l'avaient ramené à dos d'âne de la plaine où

il travaillait. Il se contorsionnait comme un possédé, son corps faisait des galipettes et il vomissait jaune. On avait fait appel à cette tante afin qu'elle le mesure *, persuadés qu'il était victime d'une attaque de mauvais œil. Après l'avoir mesuré, elle s'était prononcée à mes seules oreilles:

- Ton frère n'est frappé par aucun esprit, il a simplement des sorcelleries. Nul remède, ma fille, à son mal. Les sorcelleries qu'il a ingérées lui remontent au-dessus du cœur et lui provoquent la crise. La seule chose que vous puissiez faire pour lui, c'est de lui dire de voir à la ferme coloniale où il travaille s'il peut trouver une bouteille de vin rouge, et de la boire. Le vin lui lavera les entrailles, et peut-être retrouvera-t-il la santé. Je ne vois aucun autre remède! Pour l'heure, on peut seulement le soulager avec des plantes, mais non le guérir.

Une autre fois, elle avait fait le même diagnostic pour moi lorsque j'avais été malade. Elle m'avait dit alors :

- Les sorcelleries te guettent, ma fille, si tu surveilles le pot à eau tu seras trahie par la jarre, si tu surveilles la jarre tu seras trahie par la marmite, et ainsi de suite! Tu ne peux donner partout de la tête à la fois, et tu manges des sorcelleries alors même que tu crois avoir fait attention!

Tous ceux qui nous soutenaient dans notre projet nous avaient conseillé de porter des offrandes au Saint du village pour faciliter nos démarches.

Lorsque mon mari m'annonça:« Nous partons tel jour», je ressentis une joie intense, une immense libération, et je rendis grâce à tous les Saints. Le grand-beau-père appela mon mari:

- Alors, Mokrane, ça y est, c'est sûr, vous partez?

- Oui, grand-père, si Dieu veut que nous arrivions sains et

* La guérisseuse mesure ses patients avec un fil de laine pour déterminer l'origine du mal et, par voie de conséquence, le remède à y apporter.

saufs à destination. S'il a décidé au contraire de nous faire périr en route, nous ne serions pas les premiers, c'est la guerre, et nombreux sont ceux qui tombent chaque jour.

Le grand-beau-père ironisa comme seul il était capable de le faire:

- Oh, nooon! Une fois sur place, prends ta femme et, main dans la main, allez danser, allez au cinéma pendant que vos enfants seront livrés â eux-mêmes!

Ces paroles, ô combien méprisantes, me firent très mal, et le vide qu'elles creusèrent en moi se trouve encore là aujourd'hui.

La veille de notre départ, mon beau-père acheta de la viande en quantité et des pommes. Il en remplit un tamis et me le tendit :

- Prends-les, ça désaltérera les enfants pendant le voyage!

~ Non, non, merci! Partage-les comme d'habitude, j'ai ce qu'il faut pour la route!

En effet, j'avais fait faire des gâteaux variés par une femme experte de Oued-Amizour. Il y en avait eu pour cinq mille francs, car j'avais l'intention d'en faire présent à ma belle-sœur chez qui nous allions loger en France. Des femmes de la famille et des voisines nous préparèrent différents gâteaux, beignets et autres bonnes choses à emporter. Mon beau-père tenta de me parler :

- Que pourrais-je te dire maintenant ...

Sa gorge se noua, ses yeux se remplirent de larmes. Il tenait Saadia sur ses genoux depuis plusieurs heures sans vouloir s'en séparer; ses larmes tombaient sur sa petite-fille sans qu'il pût les arrêter. Sa sœur, la bonne Nanna Yamina, n'avait de cesse de lui répéter:

- Dadda, sois raisonnable, calme-toi, ils ne sont pas les premiers à s'en aller! Pas plus tard qu'il y a trois semaines, deux familles sont parties, regarde autour de toi!

Dahbia, elle, préféra faire de l'humour avec moi :

- Pars les yeux ouverts afin que nous te suivions dans quelque temps *!

Nous passâmes la dernière nuit à bavarder dans la cour, à la belle étoile. C'était une nuit magnifique et les visiteurs emplissaient la maison.

Le lendemain matin, les ruelles de Ihma regorgeaient de monde qui nous saluait et nous souhaitait« bon voyage », Ma belle-mère pleurait tandis que Tafellust tentait de la calmer:

- Ne pleure pas, ne les fais pas partir avec des larmes, il pourrait leur arriver malheur!

Quant à mon beau-père, il refusa de sortir, même dans la cour; il demeura seul dans la pièce principale, à pleurer.

Zouina s'était cloîtrée dans sa chambre et ne vint pas me dire au revoir. Il est vrai que nous ne nous parlions pas depuis des mois. Elle se fit rappeler à l'ordre par la grand-belle-mère du moment.

Je saluai tout d'abord mon beau-père :

- Nous partons mais nous ne t'oublierons pas; nous continuerons de pourvoir à tes besoins jusqu'à ce que la mort nous sépare, mais, de grâce, ne te mets pas dans cet état!

Il sanglotait comme une fillette; il était vraiment très malheureux et cela me mettait mal à l'aise. En sortant de la pièce, je vis Zouina venir vers moi.

- Dieu vous facilite les choses! me dit-elle d'une petite voix.

- Dieu te donne la joie!

J'avais répondu par cette formule consacrée qu'on adresse à une femme enceinte pour lui dire qu'on lui souhaite un garçon.

Après plusieurs années, je sus par Malha qu'Amara, ayant appris que le rouleau de tissu était reparti d'où il était venu, nous avait maudits sous forme de mille et une imprécations.

Ma belle-mère, craignant que les mauvaises paroles nous

* « Partir les yeux ouverts « fait référence au défunt qui, quelquefois, dit-on, ouvre les yeux pendant son transport vers le cimetière. Dans ce cas, il appelle quelqu'un qui décédera sous peu. Ici, Dahbia exprime son souhait de partir aussi en France, souhait qui pourra se réaliser si Louisa garde les yeux ouverts sur le chemin qui doit l'y mener.

atteignent et nous soient fatales pendant notre voyage, s'était adressée à l'esprit du vent afin qu'il les emporte dans une direction opposée à la nôtre.

Nous quittâmes la maison par le chemin du Chêne, dépassâmes les jardins jusqu'à la ferme Ferrer où nous attendait le camion qui devait nous mener jusqu'à Alger, conduit par deux routiers, amis de mon beau-frère. Les deux hommes, mon mari, moi et ma petite Saadia dans mes bras nous installâmes à l'avant, dans la partie couverte; mes enfants furent relégués à l'arrière, avec le foin.

Nous roulions depuis un bon moment lorsque l'un des deux hommes s'aperçut que mes enfants vomissaient leur petit déjeuner. Le chauffeur s'arrêta. Je ne saurais dire où nous nous trouvions ni la distance que nous avions parcourue; nous les femmes, à cette époque, notre monde s'arrêtait aux villages visibles depuis le nôtre. Je cherchais parmi nos provisions de route quelque chose à leur donner pour les soulager quand je me rendis compte avec déception et colère que nous n'avions pris ni pain, ni gâteaux, ni pommes, ni poulet, ni rien. Le sac était resté au village! Je le dis à mon mari qui réagit vivement:

- Eh bien voilà! ils nous ont fait perdre la tête avec leurs lamentations, et maintenant ce sont eux qui récupèrent nos provisions, à croire qu'ils l'ont fait exprès!

Pour tout bagage, nous avions deux couvertures, l'une que j'avais tissée moi-même durant des nuits, à la lueur d'une petite lampe à huile que je cachais sous le couscoussier à cause du couvre-feu, l'autre achetée à ma sœur Zahra; enfin le fameux rouleau de tissu. Le reste se composait des quelques vêtements des enfants. J'ignorais comment s'habillaient les fillettes de France et je pensais que mes filles pourraient continuer de porter leurs petites robes kabyles, à nos yeux très seyantes. C'est seulement une fois sur place que je me rendis à l'évidence et les transformai en jupes et corsages. Nous avions emporté également un tamis et un litre de miel, bref, trois fois rien.

Les hommes offrirent leur déjeuner aux enfants qui se régalèrent de pommes de terre rôties, un vrai repas de fête!

Parvenus à Alger à treize heures, le chauffeur descendit avec nous. Jamais de ma vie je n'avais vu autant de gens rassemblés ni autant de militaires. Je fis la connaissance d'une femme, kabyle comme moi, qui allait jusqu'à Marseille où l'attendait son mari. Elle était de forte corpulence. et je l'enviai intimement, moi qui n'étais qu'un fil de fer dont les femmes du village disaient qu'il ne résisterait pas au voyage. Sa sœur nous confia cette femme et ses deux enfants, et fit promettre à mon mari de les remettre à qui de droit à Marseille. La voyageuse portait sous son voile une jupe plissée colorée et ses enfants étaient bien vêtus; je me demandais pourquoi mon mari n'avait pas eu la même initiative et nous faisait voyager avec nos vêtements kabyles. Il était clair qu'elle venait de la ville, sans doute Alger, alors que moi je venais de la campagne, cela faisait toute la différence.

Avant d'embarquer, il fallut se soumettre au contrôle des papiers sous la surveillance de la police et de l'armée. On fit passer les femmes et les enfants d'abord. Au moment de monter sur la passerelle qui menait sur le bateau, ce fut l'épouvante pour mes enfants, et ceux de notre compagne de voyage. Pour la première fois de notre vie, vous voyions la mer qui, selon notre conception, allait forcément nous engloutir ... Les enfants hurlaient et refusaient d'avancer; les soldats les portèrent de force jusque sur le bateau. Nous descendîmes dans la cale, et là je constatai que chacun avait de quoi manger et dormir, nous étions les seuls démunis. Notre compagne, voyant mon désarroi, me dit :

- Pour ce qui est de la nourriture, ne t'inquiète pas, tes enfants mangeront ce que mangeront les miens!

Elle partagea tout ce qu'elle avait, le ciel l'avait mise sur notre chemin.

Quelques heures après le départ, le mal de mer commença à faire ses ravages. Rares étaient les personnes qui tenaient le coup. Mon mari supportait très bien, mais les enfants et moi

étions vidés. Nos corps couchés sur le sol avaient perdu la capacité de remuer. Mon mari s'efforçait de nous rassurer mais nous étions persuadés que c'était là notre fin. Il prit sa fille aînée sur son épaule pour la monter sur le pont afin de rafraîchir son visage devenu livide mais, dans le mouvement, elle vomit ce qui lui restait encore dans l'estomac et recouvrit le dos de son père qui, malgré cela, ne se découragea pas et continua de monter un à un les enfants sur le pont. Un soldat leur offrit des bonbons, mais il n'obtint pas de succès; il ne savait pas qu'ils avaient gardé la peur des soldats qu'ils voyaient au village. Il engagea alors la conversation avec mon mari, puis il me tendit un comprimé que je contemplai sans le prendre jusqu'à ce que mon mari m'en donnât la permission.

Notre compagne, elle, tenait bon, mais le lendemain elle s'écroula. Un Français la vit tomber et sortit de sa poche un flacon, imbiba un coton et le lui passa sur la nuque. Il me le passa également sur le front. La fraîcheur de ce coton me donna l'impression délicieuse de sortir de la tombe. Malheureusement, cela ne dura pas et mon terrible mal de tête me reprit. L'autre femme, évanouie, n'entendait pas pleurer ses enfants tandis que je distinguais vaguement les autres, des Français essayant de les consoler.

Le lendemain matin, elle alla un peu mieux. Nous débarquâmes à Marseille au milieu de la journée. Nous trouvâmes très vite le mari qui nous remercia d'avoir veillé sur sa femme. Nous fîmes le voyage ensemble jusqu'à Paris. Dans le train, nous nous trouvions bien mieux que dans le bateau. Le mari nous paya plusieurs boissons fraîches et mes enfants découvrirent ainsi les petites bouteilles rondes d'Orangina. Nous voyageâmes toute la nuit. Au matin, nous fûmes à Paris. Nous nous séparâmes du couple au moment de prendre le taxi. Dans la voiture mon mari m'assena une phrase terrible :

- Tu sais, nous allons habiter une écurie!

8.

Une écurie signifie pour nous une vilaine maison, une maison sale. Malgré le choc, je ne voulus pas y croire. Mon idée était qu'en France toutes les maisons étaient belles et propres, et je patientai en attendant de voir où l'on m'emmenait.

Notre destination était un pavillon récemment acquis par le beau-frère de mon mari, par ailleurs tenancier d'un hôtel-restaurant à Pantin. Je savais donc que nous habiterions chez Hanifa, la sœur de mon mari, qui devait mettre à notre disposition deux pièces situées dans la cour de la maison. Pour moi, deux pièces, c'était extraordinaire, et je pensais déjà à tous les arrangements intérieurs que je pourrais y faire. C'était donc le cœur plein des joies de l'attente que je m'y rendais.

En fait, il s'agissait d'une bicoque construite dans la cour et que les anciens propriétaires utilisaient comme poulailler. Heureusement, Salem, durant le séjour de mon mari au village, lui avait apporté quelques améliorations en la débarrassant des saletés et en repeignant les murs.

Nous arrivâmes à destination un matin de l'hiver 1960, épuisés par le voyage. Après les salutations d'usage, je remis les gâteaux à ma belle-sœur en lui expliquant que sa mère ne m'avait rien remis pour elle, ce à quoi elle me répondit simplement :

- Ça ne m'étonne pas l
Son accueil me déçut terriblement.

Nous déposâmes nos maigres bagages dans ce qui devait être notre logement : deux minuscules pièces, repeintes, certes, mais dont le plancher, plus qu'usagé, nous faisait prendre les pieds dedans, si bien que mon mari dut acheter un lino pour le recouvrir. Je croyais sincèrement que notre logement ne pouvait se limiter à ces deux réduits, persuadée que d'autres pièces de la maison nous étaient réservées au premier étage. Je compris bien vite que je m'étais fait des illusions. J'allais découvrir une vie pire que celle que j'avais connue; ma belle-sœur profita de mon ignorance et de ma naïveté pour m'exploiter sans possibilité pour moi de trouver consolation chez une Nanna Fatima ou une Nanna Rosa.

En fin d'après-midi, ma belle-sœur me dit:

- Il faut que tu roules le couscous, mes frères vont sûrement venir en sortant de leur travail, ils dîneront ici!

Elle parlait de ses deux jeunes frères, Abdelkader et Salem, immigrés depuis quelques années.

Je fus abasourdie; la tête me tournait encore. J'étais exténuée et je devais rouler le couscous pour mes beaux-frères! Je pris mon courage à deux mains et m'exécutai. Quand j'eus fini, elle s'exclama :

- Oh, mais tu sais rouler le couscous debout!

En effet, pour la première fois de ma vie, je l'avais fait debout, le grand plat posé sur la table. Au village, les femmes travaillent assises sur le sol ou accroupies, mais jamais debout.

Le soir, vinrent effectivement les deux jeunes frères qui dînèrent avec mon mari et leur beau-frère, puis bavardèrent ensemble toute la soirée. Nous apprîmes ainsi qu'Amara leur avait expédié une lettre pour leur dire que nous avions soutiré l'argent de notre voyage au beau-père. Cela était faux, bien sûr, mais Amara, mort de jalousie de nous voir partir, avait fait cela pour monter ses frères contre nous en France.

Si Mouloud, le beau-frère, nous dit :

- J'ai l'impression que vous êtes partis en plein conflit!

- Oui, hélas! répondis-je.

- Oh, tu sais, les beaux-parents n'aiment pas voir partir leurs fils et leurs petits-enfants. Ils vont sûrement me reprocher de vous avoir aidés en vous procurant un logement.

Cette réflexion s'avéra fort juste puisque, au village, la belle-famille disait de lui : « C'est le Juif qui les a logés, c'est lui qui les a fait partir! »

Quand il avait fallu beurrer le couscous avant de le servir, Hanifa, ma belle-sœur, en préleva une portion dans une assiette, me la tendit, et me lança:

- Ajoute un peu de beurre ici!

Je me demandai pourquoi elle avait fait cela, avant de comprendre que l'assiette était destinée à son mari qui avait l'habitude de manger le couscous plus beurré que celui des autres. J'avais fait cuire des haricots verts que je m'apprêtais à ajouter au bouillon, mais elle m'arrêta net en m'expliquant que son mari n'aimait les haricots verts qu'en salade. Au moment du repas, elle avait également déposé sur la table une marmite de lait caillé pour arroser le couscous de Si Mouloud. Tout était pour Si Mouloud. Il me faisait penser au patriarche dont la nourriture réservée était différente de celle des autres; en outre, il était de vingt ans plus âgé que sa femme et se déplaçait avec une canne.

Le lendemain soir, en plus des personnes de la veille, vinrent autour de la table beaucoup d'autres hommes. Si Mouloud s'adressa à mon mari en ces termes :

- Ce logement que je t'ai prêté, tu as vu comme il était insalubre avant que je le débarrasse de toutes les vieilles affaires que j'y entreposais. Vous pouvez y habiter de façon provisoire, quatre ou cinq mois, le temps que. tu trouves autre chose.

- Je pense que ce logement devrait être payé! lança sa femme.

- J'ai déjà dit que je ne demanderais rien pour ce réduit et je ne reviendrai pas sur ma décision!

Elle insista, mais il lui coupa la parole :

- J'ai dit non, c'est non! Ça n'est qu'une écurie provisoire! Je paie suffisamment d'impôts comme cela pour l'hôtel sans y ajouter un locataire que le fisc pourrait découvrir!

Mon mari remercia son beau-frère et chacun eut l'impression que l'affaire était réglée.

Nous n'avions rien, pas même une casserole. Pendant une bonne huitaine, nous vécûmes dans la vraie maison; c'est seulement le soir que nous traversions la cour et regagnions notre piteux logement pour y dormir.

Durant ces premiers jours, Hanifa faisait bouillir une énorme bassine de lessive et m'appelait ensuite pour l'aider à la porter dans la cour. Là, elle la laissait pour que je lave, rince et mette à sécher le contenu. Au début, je pensais qu'il s'agissait de la literie de ses enfants, mais lorsque je remarquai que c'était Si Mouloud qui transportait les vieux draps jaunis et rapiécés une fois secs, je compris que je lavais les draps des locataires de son hôtel.

Le soir, j'étais fatiguée, je toussais toujours et sentais quelquefois la fièvre. Malgré cela, je me levais le lendemain pour recommencer. Que pouvais-je faire? Refuser? Impossible : nous vivions chez eux la journée, nous mangions dans leurs assiettes, préparions nos repas dans leurs casseroles et leurs poêles à frire; je ne pouvais donc que me taire et m'exécuter.

Après une semaine, je décidai de parler à mon mari :

- Je ne peux continuer ainsi! Tu m'as amenée ici pour être la servante de ta sœur qui est pire que ta mère! Elle me laisse chaque matin le baquet de lessive des locataires de l'hôtel et elle s'en va avec son dernier dans sa poussette pour ne rentrer qu'en fin de matinée et me reprocher : « Comment! Tu es encore à la lessive, tu n'as pas préparé le déjeuner!»

J'avais bien fait de parler car, dès le lendemain, il acheta

une casserole, quelques couverts et un couscoussier. Pourtant, il m'avait dit avoir laissé quelques ustensiles avant son départ en Algérie. De toute évidence, Hanifa avait tout récupéré durant son absence.

Le lendemain, elle vint comme d'habitude me demander de rouler le couscous.

- Je ne me sens pas très bien, je suis fatiguée I

Ma réponse n'était pas un subterfuge, je me sentais réellement trop faible, mais elle ne le crut pas, et dit :

- Dis-moi plutôt que tu veux être indépendante, préparer toi-même, dans ton petit chez-toi, les repas de tes seuls enfants!

- Je te roulerais ton couscous si je le pouvais, mais Dieu sait que je ne peux pas, j'ai de la fièvre!

- Ha! ha! ha! partit-elle d'un grand rire, c'est vrai que tu ignores ce que c'est que « tin ttawla » *.

Incapable de dire « le thermomètre », elle osa quand même se moquer de moi qui en ignorais l'existence!

Dans la même semaine, Si Mouloud se tint à la fenêtre et me dit depuis la cour :

- Tu sais, ma fille, lorsque je suis arrivé en France, c'est l'oncle Untel qui m'a hébergé un mois durant lequel je n'ai pas eu à acheter la moindre miette de pain, il pourvoyait à tout. Vous pouvez vous aussi rester un mois dans notre maison!

- Je te remercie, Si Mouloud, je sais que tu as de nombreux enfants; mais il ne convient pas que les miens continuent d'envahir ta maison dès le matin!

- Oh, ma fille, tes enfants me peinent lorsque je les vois. le matin dans un coin, attendant que les miens aient déjeuné et soient partis ã l'école pour manger à leur tour. Ne crois pas que je sois insensible à leurs grands yeux silencieux. La vie ici est dure, tu sais, mais très bientôt tu t'y habitueras. Tu devras eux aussi les préparer tôt le matin pour qu'ils partent à l'école; ils reviendront déjeuner pour

* tin ttawla: litt. « celle de la fièvre », la chose qui sert à mesurer la fièvre.

repartir aussitôt, tu verras, le rythme est accéléré, il faudra que tu t'y fasses comme nous tous. Ici, l'heure c'est l'heure!

- Je tâcherai de faire de mon mieux. Si je suis venue en France, ce n'est pas pour continuer de vivre comme au pays je me doute bien qu'il faudra acquérir d'autres habitudes.

Peu après, mon mari acheta un sommier avec son matelas et une armoire. Hanifa, voyant cela, ne put le supporter et en informa son mari le soir même, puisqu'il nous en fit immédiatement le reproche :

- Comment, vous achetez des meubles et vous jetez les miens à la cave!

- Mais, Si Mouloud, le matelas que nous avons trouvé est beaucoup trop petit pour mon mari, ma petite dernière et moi!

- Je ne veux rien savoir, mon matelas doit rester ici et non moisir à la cave!

Mon mari s'arrangea avec lui et reprocha à sa sœur d'être à l'affût de nos faits et gestes.

Un peu plus tard, Si Mouloud entreposa dans la cour deux vieux lits métalliques superposés qui venaient de son hôtel; mais une pluie battante se mit à tomber, si bien qu'il me dit:

- Tu devrais rentrer ces lits et y faire coucher tes enfants qui dorment encore à même le sol!

- Oh non, merci! Le jour où tu voudras les reprendre, ils auront du mal à se réhabituer au sol. De plus, je préfère que leur père finisse par leur acheter des lits. Si je rentre ceux-là, il n'en fera rien!

- Je n'en ai pas besoin aujourd'hui et pas davantage demain, prends-les, te dis-je!

Nous les rentrâmes. Mon fils dormait en haut, mes deux filles en bas, tête-bêche. Un cousin éloigné nous porta de son usine des couvertures. Oh, ce n'était pas des couvertures de laine! Elles étaient très fines et très rêches. J'en couvris le sommier métallique et y installai mes trois aînés qui dor-

maient donc sur une couverture et se recouvraient avec une autre, c'était là toute leur literie. Quant à la petite Saadia âgée de trois ans, elle couchait avec nous, mais je dus la mettre à côté de son père tandis que je m'allongeai tête-bêche tout en veillant à la retenir avec mes pieds.

A la fin du Ramadan, Hanifa se présenta à la porte pour dire à son frère:

- Voici l'Aïd, as-tu pensé à envoyer un mandat aux parents?

- Je leur ai expédié trente mille francs!

C'était l'argent des allocations familiales. L'argent de ses enfants était parti pour ses parents, alors que nos petits dormaient sur du fil métallique! Il suffisait qu'ils se tournent pour que la couverture le mette à nu, et au lieu d'acheter des matelas, il avait expédié l'argent.

Cela dura deux mois, deux mois au cours desquels mes deux filles se disputaient le matin en comparant les losanges que le métal avait imprimés sur leurs bras durant la nuit, chacune disant à l'autre : « Ce sont mes dessins les plus beaux», et l'autre de répondre: « Non, ce sont les miens! » Le ton montait, et elles finissaient par se quereller jusqu'à ce que j'intervienne.

Au bout de ces deux mois, j'entendis notre logeur se fâcher. Après quelques instants, Hanifa vint me trouver:

- Il a besoin des lits, il faut les lui rendre!

- Tout ce tapage pour cela? C'est bien inutile, il suffit de le dire, je comprends très bien!

- Il est en colère parce qu'il est gêné de vous les reprendre à cause des enfants qui lui font de la peine!

Il reprit les lits. Le soir, mon mari alla contester ce geste auprès de son beau-frère qui ne voulut pas reconnaître sa promesse antérieure.

Mon mari finit par acheter deux lits superposés, les mêmes que ceux que nous avions rendus, mais toujours pas de matelas.

Cela dura encore deux mois au bout desquels il acheta un seul matelas que j'installai sur le lit du haut pour mon fils. Les filles continuèrent de se chamailler en bas.

L'installation électrique se réduisait à une ampoule dans chacune des pièces, pas une seule prise de courant, rien! Quelqu'un vendit â mon mari un poste de radio pour dix mille francs, mais comment le brancher? Salem, qui était serrurier, bricola le moyen de le raccorder en passant le fil dans la cour jusqu'à l'ampoule des wc.

Nous avions pris l'habitude de payer la moitié des factures d'eau et d'électricité de Si Mouloud, jusqu'au jour où, lors de sa visite, une femme d'un village voisin du nôtre, Chêrifa, immigrée avant moi, me révéla une chose dont je ne pouvais me douter.

- Votre logeur vous exploite, vous payez la moitié des factures pour deux ampoules! Je vais en parler ce soir à mon mari; il travaille dans la même usine que le tien, fais-moi confiance, dès demain il lui ouvrira les yeux!

En effet, le lendemain, son mari expliqua au mien que le maximum qu'il devait payer ne dépassait pas le quart des factures.

Ce fut Hanifa qui s'opposa en s'adressant à moi;

- Et ce baluchon de linge que tu laves au moins une fois par semaine, ça n'est pas de la consommation d'eau, ça?

Elle faisait allusion au linge d'Abdelkader et de Salem. Je protestai immédiatement :

- Ce linge, ma chère, que je suis obligée de blanchir malgré moi sous le robinet glacé de cette cour, ce linge est celui de tes frères, non des miens!

- J'en ai assez! Si vous croyez que je suis heureuse de vous loger. Je suis mariée à un étranger (un Kabyle d'une autre tribu que la sienne) qui me maltraite; je me fais sermonner à cause de vous! J'en ai assez, allez, partez, allez dans une maison de papier, mais partez!

Quelquefois elle craquait et quittait la pièce en pleurant. Il lui arrivait de recevoir Chêrifa et de lui parler de nous;

celle-ci me rapportait toujours tout ce qu'elle entendait, car elle n'aimait pas du tout ma belle-sœur. Ainsi, j'appris que Hanifa lui avait dit :

- Combien j'ai mal de voir mon frère rentrer avec le panier plein et se diriger directement chez lui sans jamais rien m'offrir! Il longe mon couloir avant de traverser la cour, mais il ne s'arrête jamais pour me donner quelque chose. Puisque c'est ainsi, je promets qu'il paiera un loyer, finie la gratuité du logement! Avec ce qu'il paiera, je m'achèterai moi aussi des bonnes choses et ça remplacera ce qu'il ne m'aura pas donné. Il ne sait pas sans doute que mon mari n'a que faire de moi, de mon bien-être, qu'il ne vit que pour son hôtel!

Huit jours plus tard, Si Mouloud demanda un loyer à mon mari.

- Mais, Si Mouloud, ce n'est pas ce qui a été dit au départ, tu m'avais très clairement signifié que tu me logerais gratuitement!

- Mon fils, j'ai bien dit cela, et je ne reviens pas sur ma parole, ce n'est pas moi qui ai changé d'avis; vois avec ta sœur, c'est elle qui a exigé de moi que je m'humilie à te demander ce loyer !

Mon mari fit venir Salem et Salah, un fils de Si Mouloud issu d'un premier mariage et qui était déjà un homme. Il refusa d'assister à la confrontation parce qu'il avait honte pour son père. Salem fut donc le seul témoin : mon mari paya les quatre mois d'arriéré à raison de cinq mille francs par mois. Si Mouloud dit :

- Pour moi, cet argent est tabou et ma main ne le prendra pas, débrouille-toi avec ta sœur!

Il dit cela, puis rendit les vingt mille francs à mon mari; les cinq mille francs du cinquième mois restèrent sur la table mais il laissa sa femme les prendre, ce qu'elle fit et continua de faire durant les deux ans au total que nous passerons chez eux.

Nous rentrâmes dans notre réduit accompagnés de Salem.

Ils bavardèrent encore un moment ensemble jusqu'à ce que mon mari dise :

- Tu as vu comme nos neveux auraient besoin d'une coupe de cheveux, tu pourrais leur faire cela, tu as le temps aujourd'hui!

Salem avait en effet l'habitude de couper les cheveux des enfants de Hanifa, mais cette fois il blasphéma :

- Putain de Dieu, ils te font pitié pour que tu penses ainsi à eux! S'ils te peinent tant, donne-leur les vingt mille francs qu'ils viennent de te rendre pour payer le coiffeur à leurs enfants! Notre sœur me répugne au plus haut point. Après ce que je viens de voir, je pourrais l'égorger sur mes propres genoux sans qu'il s'écoule une seule goutte de sang! Pas question que mes mains coupent les cheveux de leurs rejetons! Ils louent quarante chambres et il faudrait encore leur rendre service, les aider, les pauvres!

La vie se poursuivit ainsi pendant deux ans. Chaque mois, mon mari payait son loyer à sa sœur et un tiers de leur facture d'électricité et d'eau.

Nous avions une petite table métallique de camping qui possédait un tiroir. Tous les matins, avant de partir travailler, mon mari y déposait deux cents francs pour le pain et le lait quotidiens, ainsi que la bouteille de limonade dont mes enfants ne pouvaient plus se passer depuis qu'ils y avaient goûté. Personnellement, je n'aimais ni le pain français ni le lait, et je continuais de faire ma galette kabyle chaque jour. A cette époque, un litre de lait coûtait quarante francs, le litre de limonade dix ou quinze, et le pain trente ou quarante. Il nous fallait deux litres de lait, deux pains et un litre de limonade. Mon fils faisait les courses et rapportait la monnaie: trente à quarante francs que je gardais.

Au bout de quelque temps, avec ces maigres économies, je l'envoyai m'acheter des épingles à linge car ma belle-sœur faisait des histoires lorsque j'utilisais les siennes, laissées sur les fils dans la cour. Cela m'avait amenée d'ailleurs à

faire sécher mon pauvre linge à l'intérieur en l'étendant sur les pieds de lit et le bord de la table; je les maintenais en posant dessus un couteau ou une cuillère. Quand j'eus mes propres épingles, je me remis à faire sécher mon linge sur les fils à l'extérieur. Je ne les retirais pas toujours en même temps que le linge· sec, mais je constatai qu'elles disparaissaient de plus en plus souvent. Bien sûr, ma belle-sœur nia les avoir prises.

- Tu ne vas pas m'accuser de vol dans ma propre maison!

J'en parlai à mon mari qui me reprocha ma naïveté :

- Ma pauvre, tu es encore endormie, ouvre les yeux! Tu verras qu'ici il faut être encore plus vigilant qu'au pays!

- J'étais loin de me douter qu'on puisse voler dans un pays comme la France, où chacun a plus qu'il lui faut!

Je reprenais donc mes épingles en même temps que mon linge. Lorsque Hanifa venait dans la cour étendre le sien et qu'elle ne les trouvait plus, elle improvisait un mauvais chant:

- Je suis heureuse, j'ai des épingles, là, là, là ...

Le «je», c'était moi, bien sûr; elle me ridiculisait. Je fermais volets et fenêtres pour ne plus l'entendre et me mettais à pleurer. Elle m'humiliait et je ne pouvais lui répondre. Au pays, nous avions au moins la possibilité de répondre : les femmes chantent presque toute la journée, soit des chants que tout le monde connaît, soit ceux qu'elles improvisent, et quelquefois elles font des joutes poétiques, la meilleure étant celle qui frappe le plus fort par des formules bien tournées. ·

D'ailleurs, pour me provoquer, elle utilisait n'importe quoi. Par exemple, lorsqu'elle venait étendre son linge et qu'elle trouvait les fils occupés, elle poussait mon linge vers une extrémité et le laissait ainsi tassé pendant qu'elle installait le sien. J'attendais qu'elle ait terminé avant d'aller ramasser mon linge encore mouillé. Je sortais comme une voleuse, je rentrais comme une voleuse, tandis qu'elle faisait tout pour me faire réagir et pouvoir se moquer de moi. Mais

je restais de marbre. En gardant la fenêtre fermée, j'évitais de la voir car il m'était devenu impossible de lui adresser la parole; on ne parle pas à son pire ennemi!

Tout était prétexte à faire des histoires : leur porte extérieure, à moitié vitrée, fermait mal. Un jour, mon fils dut la forcer un peu pour la fermer. Le soir en rentrant de son hôtel, Si Mouloud ne parvint pas à l'ouvrir et, de colère, brisa la vitre avec sa canne. Le bruit réveilla sa femme. J'entendis le mari blasphémer et l'épouse claquer des dents; elle était terrorisée à chaque fois qu'il se mettait en colère car il la frappait souvent avec sa canne. Je dis à mon mari :

- Écoute, il y a encore une sale affaire t ·

On entendit crier Si Mouloud :

- Qui a fermé la porte de cette façon? Impossible de l'ouvrir sans casser la vitre …!

Si Mouloud était un homme terrible, économiquement puissant, mais d'une avarice rare; comparé à lui, le patriarche semblait presque généreux!

Il frappa sévèrement sa femme. C'est ainsi que les hommes passent leur colère sur les femmes; ils ne cherchent pas à savoir si elles sont coupables ou non, ils déchargent leur mauvaise humeur sur elles, et, une fois leur colère apaisée, ils s'intéressent au fond de l'affaire.

Le lendemain matin, Si Mouloud parla à mon mari :

- C'est ton fils qui a poussé trop fort sur la porte et j'ai dû casser le carreau pour entrer ...

- Bon, d'accord! Je vais acheter une vitre et je dirai à Salem de venir la placer!

Dès l'après-midi, Si Mouloud vint me trouver, impatient:

- Où est Mokrane?

- Il est sorti. Peut-être se trouve-t-il avec ses frères!

- Je veux le voir pour lui dire qu'il n'aille pas acheter de vitre, j'aurais trop honte qu'il paie un malheureux morceau de verre. Je m'excuse pour ce matin, j'étais simplement en colère et je ne savais plus ce que je disais.

L'affaire s'arrêta là.

Un beau jour, en fin d'après-midi, le voilà flanqué de sa femme qu'il poussait devant lui en disant:

- Allez, avance, allez, entre, nous allons parler franchement, allez!

- Pourquoi entrerais-je, Mokrane n'est pas là!

- Mokrane n'est pas là, mais la maison est pleine, il y a sa femme et ses enfants, son fils est un homme maintenant, allez, entre!

Ils nous trouvèrent prêts à dîner. Je venais de servir les enfants qui tenaient chacun leur assiette, l'un assis sur le bord du lit, l'autre par terre, l'autre à la petite table. Si Mouloud me dit d'une façon solennelle en parlant bien fort :

- Par Dieu et tous les croyants, je peux t'affirmer, ma fille, que tout ce qui se passe de négatif entre vous et moi vient de celle-ci!

Il désignait sa femme. Puis il s'adressa à elle :

- Tu veux que je dise tout, tu veux que je dise? Dis, tu veux que je parle?

Je répondis à sa place :

- Parle donc, Si Mouloud, puisque nous en sommes là, il vaut mieux parler, savoir plutôt que ne pas savoir!

- C'est une vipère que j'ai à mes côtés, une vipère qui me fait oublier les règles de la politesse, me fait m'humilier devant les gens; elle m'a fait vous demander un loyer et bien d'autres choses encore que je tairai.

- Oh, Si Mouloud, comme on dit : « Il faut se raisonner et penser au lendemain; le mort une fois mort ne revient pas à la vie »; la tisseuse, lorsqu'elle entame son ouvrage, sait qu'elle le terminera, même si cela doit prendre plusieurs années. Par contre, celui qui ne réfléchit pas ne pense pas au lendemain, se trouve fort démuni lorsque l'adversité se présente à lui!

Je dis cela très calmement.

Il regarda longuement Hanifa, retenant son désir de la gifler : il leva le bras puis l'abaissa sans la frapper. Il se contenta de dire :

- Je vais ouvrir mon portefeuille et y enfouir ces sages paroles que je garderai sur moi. Tu vois comment parlent ceux qui ont de l'éducation. Toi, ignorante, tu n'as que du venin dans la bouche, tu ne m'as jamais comblé d'une belle parole!

Puis, s'adressant à moi :

- Merci, ma fille, que Dieu fasse miséricorde à tes parents!

Et ils s'en retournèrent.

Nous fûmes souvent malades durant la première année : rougeole des enfants, allergies diverses qui nous conduisirent, mon fils et moi, à l'hôpital. Saadia eut une rougeole compliquée qui lui valut une longue hospitalisation. Notre logement était froid et l'absence de chauffage aggravait les maladies.

A l'hôpital, il était interdit de pénétrer dans la chambre de Saadia, nous la voyions seulement à travers une vitre. Cette situation m'était insupportable; mon mari demanda sa sortie au bout de deux semaines, mais on refusa. Je ne comprenais pas ce qui se passait, je me sentais dépossédée de mon enfant, ils me l'avaient prise malgré moi. Je ressentais une très vive injustice, car j'aurais voulu la garder pour qu'elle décède à la maison plutôt que de ne pouvoir l'approcher. Elle était si malheureuse qu'elle pleurait sans cesse. Priver ainsi une enfant de trois ans de voir ses parents, c'était à devenir fou!

Deux semaines passèrent encore et mon mari retourna à l'hôpital avec la ferme intention de l'en sortir. Il entra dans la chambre malgré l'interdiction des infirmières. On appela le médecin qui, ne pouvant dissuader mon mari, lui fit signer une décharge. De retour à la maison, ma fille resta muette et immobile. On la posait dans un coin où elle demeurait sans parler, ni bouger, ni manger.

Si Mouloud, la voyant ainsi inerte, dit sur un ton de regret:

~ Vous auriez dû la laisser à l'hôpital!

Mon mari fit venir le médecin du quartier qui prescrivit plusieurs médicaments. Quelques jours plus tard, la rougeole se manifesta d'un seul coup, une floraison de boutons recouvrit son petit corps malingre. Jamais elle ne se plaignait ni ne pleurait, mais elle émettait un petit gémissement régulier qui fendait le cœur.

Huit jours plus tard, notre petite recommença à bouger et même à jouer. Mon mari la gâta alors comme il n'avait jamais gâté personne. Chaque jour, je tentais de lui faire manger un peu de beurre comme on faisait au pays avec les malades, mais en vain. Je lui donnais aussi beaucoup de sucreries car dans notre médecine on soigne ainsi les rougeoleux : beaucoup de sucreries, beaucoup de chaleur, des vêtements et une literie rouges, toutes choses qui pour nous accélèrent l'éclosion des boutons, et donc la guérison.

Elle devait retourner à l'hôpital Hérold à Paris un mois après sa sortie. Mon mari se fit conduire en voiture par un membre du village. A son retour, il nous raconta l'étonnement du médecin devant la santé retrouvée de la petite. Malheureusement, deux ans plus tard, elle tomba de nouveau malade et fut envoyée en maison de repos pendant trois mois. Le destin est vraiment le maître des choses : Saadia, après avoir échappé aux bombes, à la sous-nutrition et à toutes sortes de maladies, est aujourd'hui une femme accomplie, ce que je n'aurais jamais imaginé à l’époque.

Lorsqu'on voulut inscrire les enfants à l'école, on nous expliqua qu'ils devaient d'abord être vaccinés. Un cousin les emmena tous les quatre pour le premier vaccin. Ils rentrèrent très mal en point, gémissant, vomissant. Le cousin me rapporta les explications du médecin : « Si les enfants n'ont jamais été vaccinés, ils seront malades, interdiction de es nourrir, ne pas leur donner même une goutte d'eau pendant au moins vingt-quatre heures. » Ils eurent de la fièvre et ne purent remuer l'épaule; l'endroit de la piqûre gonfla

comme une grosse figue bien mûre. Cela dura trois jours et trois nuits durant lesquels ils ne pouvaient se tourner dans leur lit.

Le second vaccin fut lui aussi douloureux, car, en plus de la fièvre, de la douleur musculaire et des vomissements, ils avaient la diarrhée. A longueur de journée, je transportais les vomissures dans la cour où se trouvait le robinet d'eau, tandis que les gens me disaient :

- Ne t'inquiète pas, ils sont en train d'expulser tout leur mal, ces vaccins vont leur extirper toutes les pourritures et ils en sortiront avec une nouvelle santé qui les fera s'adapter au climat de la France!

En effet, dès le troisième vaccin, les choses s'améliorèrent nettement, les deux premiers les avaient bien nettoyés, et celui-là n'eut sur eux qu'un effet mineur. Ils purent enfin rentrer à l'école.

Il fallut leur acheter quelques vêtements. Mes filles ne possédaient que les vieilles robes kabyles que j'avais transformées. Deux de mes neveux vivaient déjà en France; l'un me donna dix mille francs en me disant :

- Il faut t'acheter un tricot : si tu n'y prends garde, tu mourras d'une pneumonie. La toux t'habite en permanence et en France il fait froid. Alors, couvre-toi bien, surtout quand tu sors faire la vaisselle ou la lessive dans la cour, et cesse d'aller pieds nus sur le ciment glacé!

L'autre m'offrit trois mille francs. Je remis les treize mille francs à mon mari afin qu'il habillât les enfants pour l'école. Je me privai car je voulais en tout premier lieu qu'ils aient de quoi se montrer au-dehors, surtout à l'école où tous les enfants se retrouvent. Je ne voulais pas que les miens se fassent remarquer à cause de leur tenue. A l'école, tous les enfants doivent être semblables, même si dans sa famille chacun retrouve ses particularités.

Mon mari acheta donc des robes identiques pour les deux grandes et un pantalon pour Saïd, Les chaussures et les tabliers étaient fournis par la mairie ainsi qu'une jupe pour

chacune des filles et un pantalon pour le garçon. Mes enfants portèrent des chaussures pour la première fois de leur vie! Ils en souffrirent beaucoup; eux qui avaient eu jusque-là les pieds libres, voilà qu'ils étaient douloureusement enserrés dans les chaussures rigides de la mairie!

Le jour de la rentrée scolaire fut un événement pour moi, et je mis toute mon énergie à les lustrer de la tête aux pieds car je voulais qu'ils soient impeccables. Ma hantise était qu'ils soient humiliés en raison de leur origine algérienne; je voulais qu'ils passent inaperçus, que leur origine ne soit pas perceptible, qu'ils soient comme les autres. Je passais donc mon temps à m'occuper de leur apparence : les laver, laver leur linge et le lisser à la main en l'étirant puisque j'ignorais l'existence du fer à repasser.

Lorsque Hanifa vit sortir mes enfants le premier matin, ce fut comme si « elle avait mis son pied dans le foyer et l'en avait retiré ». Elle n'y tint plus et fit venir Salem à qui elle dit:

- Dis à ton frère qu'il loge ses enfants au lieu de leur acheter des vêtements!

Si Mouloud, mis au courant, réagit vivement contre sa femme:

- Tu ne vas pas les empêcher de s'habiller, tout de même! Tu devrais être fière au contraire que, sitôt arrivés, tes neveux puissent se présenter à l'école correctement! Ah, vraiment, tu as pissé sur le ciel!

Je mis les choses au point :

- Ma chère belle-sœur, ces robes n'ont pas été payées par ton frère, mais avec l'argent de mes neveux dont je me suis privée!

Salem blasphéma et sortit, furieux contre sa sœur.

Hanifa avait assurément tous les défauts. Jamais elle ne nous aida d'une quelconque manière, même au tout début où nous n'avions qu'une petite casserole où je faisais bouillir le lait pour mes enfants. Comme elle ne pouvait contenir

qu'une tasse, il me fallait la laver après chaque prise avant d'y verser de nouveau du lait pour l'enfant suivant; le temps de préparation du petit déjeuner était ainsi multiplié par quatre, la minuscule casserole faisant également office de bol. Lorsque les enfants étaient partis à l'école, je la lavais une ultime fois et y préparais mon café que je buvais bien sûr dedans. De même, nous mangions ensemble dans une cuvette émaillée qui me servait aussi de pétrin pour le pain.

Quand elle sortait, elle coupait l'eau; j'envoyais alors une de mes filles chez Chêrifa pour me remplir deux bouteilles et pouvoir tenir jusqu'à ce qu'elle rentrât. Un soir, elle m'entendit en parler à mon mari et réagit mal, comme à son habitude :

- Tu t'es fait donner de l'eau, tu n'as pas honte? Tu aurais pu patienter jusqu'à mon retour!

Son mari lui reprocha de couper l'eau, mais elle resta impassible. A ce moment-là, j'eus le sentiment qu'ils étaient de connivence et qu'ils devaient l'être depuis notre arrivée. Si Mouloud simulait de faire retomber la faute sur sa femme, mais, en réalité, il était tout aussi exaspéré qu'elle de nous avoir chez lui. C'est pourquoi ils faisaient feu de tout bois et créaient des conflits pour nous lasser.

De même elle ne ratait pas la moindre occasion de se moquer de moi et de souligner mes ignorances. Ainsi, elle m'emmena pour la première fois au dispensaire pour une consultation de maternité. Une infirmière m'enferma dans une cabine en m'expliquant par gestes que je devais me dés-habiller. Je me mis torse nu; elle revint me chercher et voulut ôter ma jupe mais je refusai. Elle me fit entrer dans le cabinet médical où se trouvait un médecin grand et fort qui m'impressionna. Il dit quelque chose à l'infirmière qui récidiva et me retira ma jupe de force. On m'allongea sur une table et le médecin commença â m'ausculter. Il retira le malheureux soutien-gorge qui retenait douloureusement ma poitrine. Je n'ai d'ailleurs jamais pu m'accommoder de ce sous-vêtement qui empêche de respirer comme il faut. Puis

il voulut m'enlever ma culotte mais je gardai mes mains crispées dessus et il se résigna. Je fus scandalisée qu'un homme se permette de telles familiarités avec la femme d'un autre, fût-il médecin. La situation me sembla si inconvenante que mon corps s'anesthésia; j'étais pétrifiée par la honte. Comme pour en rajouter, le médecin et l'infirmière discutaient et riaient ensemble, ce qui pour moi était la preuve de mon ridicule.

A la sortie, je dis à ma belle-sœur :

- C'est donc cela une consultation? Je préfère accoucher seule chez moi que d'y revenir!

Elle se mit à rire de façon indécente.

- Que crois-tu? Ce que tu viens de subir n'est rien comparé à ce qui t'attend! Ne t'inquiète pas, au début j'ai réagi comme toi, mais tu verras qu'on s'y habitue, ha, ha, ha, c'est comme avec les hommes : au début ils nous effraient, puis nous les écrasons par la ruse!

Je n'aimais pas sa façon obscène de parler et de montrer sa connaissance, pourtant tellement limitée, des « choses françaises ».

Le fait est que je ne suis plus retournée aux consultations obligatoires. C'est seulement pour l'accouchement que mon mari me mena à l'hôpital. Je ne voulais en aucun cas revoir le gros médecin impudent. L'attitude extrêmement discrète du médecin de l'hôpital qui contrastait avec la sienne me permit d'affronter plus confiante les consultations des grossesses suivantes.

Un jour, Hanifa chassa mes filles de la cour parce qu'elles traçaient une marelle à la craie. Je les empêchai donc de jouer en les tenant enfermées.

Finalement, elle glissa un papier bleu cartonné sous la porte. Le soir, je le montrai à mon mari qui se le fit lire par Salem : il venait du commissariat qui nous donnait quinze jours de délai pour quitter les lieux. Pris à la gorge mon mari s'y rendit.

Une quinzaine plus tard le commissariat convoqua Si Mouloud et mon mari pour les confronter. En fait, Si Mouloud avait menti à la police en disant qu'il voulait nous expulser parce que nous ne payions pas de loyer. Mon mari se défendit, mais Si Mouloud nia en insistant sur le fait que l'argent était remis à sa femme et que donc rien ne prouvait qu'il s'agissait du loyer. Le commissaire demanda à mon mari de lui fournir des quittances. Évidemment, il n'en avait pas et expliqua qu'il s'agissait d'un accord oral entre eux. Le commissaire y perdit ses repères et conclut qu'il donnait trois mois de délai à mon mari pour trouver un autre logement, trois mois gratuits. J'étais enceinte de sept mois; lorsque, deux mois plus tard, je me trouvai en maternité, Si Mouloud pressa mon mari de s'en aller en mon absence puisque c'était plus facile. Malheureusement, il ne put partir. Hanifa ne supportait pas de ne pas percevoir ses cinq mille francs et ne cessait de nous lancer de venimeuses paroles:

- Moi, je préférerais manger tous les jours des pommes de terre sans sel pour payer mon loyer!

En plus des tracas quotidiens s'ajoutaient ceux causés par la guerre d'Algérie qui nous concernaient directement.

Mon mari s'était engagé à la Fédération de France du FLN depuis les débuts de la rébellion algérienne pour qui il collectait des fonds auprès de la population immigrée. Un jour de l'année 1961, il se produisit un incident grave. Un camarade lui remit trois pistolets à cacher chez nous. N'étant pas chez lui, mon mari avait hésité, mais l'autre lui avait répondu :

- Prends-les, cache-les dans la cave de Si Mouloud ou sous ton oreiller, dans vingt-quatre heures je viendrai les reprendre. Si ton beau-frère refuse, tu n'as qu'à me le dire, je saurais lui parler!

Mon mari rentra donc ce jour-là avec les trois armes. Le lendemain matin, avant de partir à l'usine, il en informa Si Mouloud afin qu'il les cache au cas où il y aurait une per-

quisition tout en lui précisant pour le rassurer que les armes seraient reprises dans la journée même. Cela déplut fort à notre propriétaire qui, après avoir rechigné un moment, finit par s'exécuter, ne pouvant faire autrement.

Refroidi par la réaction de son beau-frère, mon mari dit à son compagnon de reprendre les objets le plus rapidement possible car Si Mouloud ne supporterait pas longtemps la situation. L'autre lui avait seulement répondu :

- Ah oui! il ne veut pas les garder, hein?

Le soir même, deux Kabyles entrèrent sans s'annoncer, ils eurent une seule phrase :

- Allez viens, traître!

Ils encadrèrent Si Mouloud et l'emmenèrent. Dès qu'ils franchirent la porte, Hanifa enfonça ses index dans ses oreilles et hurla de toute la force de sa voix. Je courus vers elle pour la calmer, mais elle me repoussa violemment contre le mur de sa salle à manger.

- Tu oses me parler? Tout cela est ta faute. Les revolvers qu'a apportés ton mari, c'est toi qui aurais dû les cacher au lieu de mon mari. S'il meurt, il me laissera neuf orphelins!

Elle se mit â pleurer. De colère, je lâchai une contre-vérité:

- Ne pleure pas, ils ne le tueront pas, ils ne tuent pas les chiens. En Algérie, les chiens, ils les relâchent, ils n’exécutent que les hommes!

Une vraie vermine, cette femme. Lorsque son mari rentra quelques heures plus tard, elle lui répéta mes paroles en en rajoutant un peu : j'aurais traité mon beau-frère de « chien grisonnant». Il nous raconta qu'un de ses ravisseurs voulait l'exécuter, mais s'était ravisé en pensant à sa nichée de neuf enfants.

Le lendemain, personne ne vint chercher les armes. Le surlendemain non plus, le troisième jour pas davantage. Une semaine passa. Je ne supportais plus d'avoir ces pistolets sous mon matelas et j'en informai mon mari:

- Je ne veux plus coucher sur ces armes, débrouille-toi pour les cacher ailleurs!

Il trouva une astuce. La cave donnait sur la cour par une petite ouverture fermée d'un mince grillage. Il enveloppa les armes et les ficela de manière à les attacher au grillage et à les faire pendre à l 'intérieur de la cave. Le fil noué au grillage se confondait avec lui, mais moi je le voyais bien et craignais que les yeux d'éventuels perquisiteurs le vissent aussi. Je vécus donc ainsi un certain temps, tremblant à chaque fois que mes yeux se posaient sur le grillage, puis je finis par dire à mon mari :

- Voilà deux semaines qu'il t'a remis les armes alors qu'il devait les reprendre le lendemain, cet homme veut ta mort, c'est clair!

Le soir même, il alla au domicile de l'homme. Il n'y était pas. Il se renseigna auprès d'autres personnes, mais nul ne savait où il se trouvait. Il rentra au milieu de la nuit sans avoir résolu le problème. De plus, il était dans un état effroyable, le visage blême, les yeux hagards: il venait d'être victime de deux policiers qui voulaient « s'amuser ». Humiliations, passage à tabac, coups de baïonnette portés aux cuisses. La vision de son pantalon ensanglanté me fit un choc. Nous ne dormîmes pas cette nuit-là.

Le lendemain, il se traîna jusqu'au domicile d'un camarade en qui il avait une totale confiance, et lui parla de la périlleuse situation dans laquelle nous nous trouvions. Le jour même, ce camarade vint prendre les armes en disant qu'il valait mieux que ce soit lui qui meure, plutôt que mon mari qui avait femme et enfants.

La nuit suivante, plusieurs camions s'arrêtèrent devant la maison. De nombreux hommes en uniforme entrèrent et fouillèrent partout : même la boîte à chaussures dont Saadia avait fait un lit pour sa petite poupée fut vidée, chiffon par chiffon. Le terrible endroit de la cave où se trouvaient encore les armes la veille fut passé au crible; pas un recoin ne leur échappa.

On avait dû moucharder, car l'inspecteur nous accusait de cacher des armes. D'ailleurs, à la manière violente dont ils perquisitionnèrent, il était facile de s'en convaincre: avant de pénétrer dans la cour, ils s'étaient conduits comme des vandales dans la maison de Si Mouloud, le premier étage d'abord où les matelas furent jetés à terre, les parents et les enfants brutalement réveillés, le pot de chambre renversé. Ils s'attaquèrent ensuite à la salle principale du rez-de-chaussée. Je ne sais pas qui étaient ces hommes à l'uniforme marine : policiers, gendarmes mobiles? Ils frappèrent Si Mouloud chez qui ils n'avaient rien trouvé et le poussèrent violemment chez nous pour nous faire ouvrir, lui qui boitait pitoyablement.

La cour était pleine de ces hommes vêtus de sombre. Le responsable et deux autres pénétrèrent dans notre petite pièce. Seul mon mari se leva; moi je m'assis sur mon lit, enceinte de cinq mois. Il demanda combien nous avions d'enfants; mon mari répondit «quatre». Il demanda à les voir tous et les sortit de leur lit. Il désigna mon ventre et demanda ce qu'il y avait sous mes vêtements (il est vrai que les femmes cachaient des armes en simulant une grossesse). Mon mari lui montra tout de suite le carnet de maternité pour éviter qu'il ne «m'ausculte». Il l'ouvrit et le rendit. Il voulut savoir ensuite si nos enfants étaient scolarisés; mon mari leur montra les papiers prouvant qu'ils l'étaient. Enfin, il s'excusa plusieurs fois et rembarqua sa troupe.

Nous nous retrouvâmes seuls. Si Mouloud parla le premier :

- Tu vois, Mokrane, tu as été trahi ; il est certain que celui-là même qui t'avait remis les armes est allé ensuite moucharder aux Français. Il ne faut pas leur faire confiance. S'ils te demandent encore ce genre de « service », refuse, dis-leur que tu préfères qu'ils t'égorgent plutôt que de subir tous ces tracas! Ils n'ont qu'à demander aux Algériens qui n'ont encore rien fait pour leur pays, toi et ta femme vous avez déjà donné, nous sommes las, à d'autres maintenant de se battre!

J'aidai Hanifa à remettre de l'ordre dans sa maison, mais nous ne nous recouchâmes point.

Un mois plus tard, en novembre 1961, il y eut une manifestation de femmes pour demander la libération de leurs époux détenus. En cet automne, un grand nombre d' Algériens avaient été arrêtés. La veille, le moudjahid qui nous avait sauvés en se chargeant des armes avait mis en garde mon mari et lui avait conseillé de ne pas me laisser participer à cette manifestation qui certainement se terminerait très mal. Vu mon état, je serais incapable de prendre la fuite le moment venu.

Avant de partir travailler, mon mari donna ses consignes à sa sœur:

- Si l'on vient te demander de te joindre au cortège, fais comme il te plaît, mais pas un mot concernant ma femme! Il n'y a aucune autre femme chez toi! C'est compris?

Parvenu au niveau de la maison, le cortège s'arrêta.

Une femme héla Si Mouloud et lui demanda de faire sortir sa femme. Il mentit en la portant absente. Il avait compté sans la curiosité maladive de Hanifa qui observait le défilé depuis la fenêtre de sa chambre au premier étage. Les femmes lancèrent des pierres et autres projectiles sur la maison, affirmant l'avoir vue à la fenêtre, la traitant de traîtresse. Elle vint me voir :

- Tu viens, on va se joindre au cortège!
- Mais tu as oublié ce que t'a dit mon mari hier soir!
- Non, mais elles frappent contre la maison et m'insultent!
- Peu m'importe ce qu'elles disent, je peux leur montrer les marques que j'ai sur le corps, elles verront si je suis une traîtresse!

· Finalement, elle prit la décision de ne pas participer et se cacha chez moi. Pendant ce temps, Si Mouloud réussit à se débarrasser des manifestantes en les trompant sur l'identité du visage aperçu à la fenêtre; il affirma qu'il s'agissait de sa fillette.

Arrivées devant la Préfecture de police, les manifestantes furent dispersées sauvagement à coups de matraque.

Je connaissais l'une d'entre elles qui disparut après la manifestation. En fait, elle avait été recueillie par un homme de la famille de Tafellust. Lorsqu'elle réapparut une semaine plus tard, tous disaient à son mari de la répudier pour adultère. Mais les moudjahidines censurèrent ces mauvaises paroles et obligèrent le mari à reprendre sa femme.

Chêrifa me raconta qu'elle s'était cachée toute la journée dans la cave pour échapper au «racolage» des manifestantes. Plusieurs d'entre elles s'étaient présentées chez elle, mais elle avait chargé sa fille de leur répondre qu'elle était absente.

- Je me suis juré de ne pas les suivre. Les femmes aux maris détenus? qu'en ai-je à faire qu'ils soient libérés ou non, puisque moi j'ai le mien à la maison!

Elle avait un humour parfois cynique.

Nous apprîmes ensuite qu'on avait perdu la trace de plusieurs femmes et que d'autres avaient été grièvement blessées. J'en connaissais certaines, originaires de ma région. La manifestation ne fut pas vaine puisqu'on relâcha les maris.

De plus, les patrons se plaignaient de l'absence de leurs ouvriers : mon mari n'avait pas travaillé deux jours de peur d'être arrêté simplement dans la rue; son patron lui écrivit une lettre qui lui servait de laissez-passer en cas de tentative d'arrestation. Il put ainsi reprendre son travail et circuler dehors.

Je partis à la maternité fin février 1962, en début d'après-midi, en pleine période de Ramadan, sans mot dire à Hanifa puisque nous ne nous parlions plus depuis plusieurs semaines.

Pour la première fois, je dus mettre au monde dans une position contre nature, allongée sur le dos au lieu d'être accroupie. Je tentai de me relever plusieurs fois mais la

sage-femme m'en empêcha. Seule et désemparée, j'accouchai dans de vives douleurs à la fin de la journée. Celles-ci persistèrent toute la nuit suivante. Ce mal particulier est très connu chez nous et possède son remède propre : les cataplasmes de bouse de vache sur le ventre; ici, on m' abandonna à une terrible solitude.

On m'installa dans une chambre avec une femme française. Lorsque les infirmières s'adressaient à moi, je ne comprenais pas un mot et haussais timidement les épaules pour le leur signifier. Le lendemain, on me changea de chambre. Là, je trouvai une compagne kabyle que je connaissais de nom, Djamila, une cousine maternelle de Si Mouloud. Dans la journée même, Si Mouloud et sa femme vinrent en visite. Dès qu'ils entrèrent, Hanifa ne prit pas la peine de me saluer et me demanda précipitamment :

- Qu'est-ce que c'est?

Elle brûlait d'envie de connaître le sexe de mon bébé en espérant que ce fût une fille, ce qui l'aurait réjouie, elle qui était mère de nombreux garçons et en était si fière! Moi, je n'en avais qu'un, noyé parmi trois sœurs.

Chez nous, la naissance d'une fille n'était bienvenue que si elle survenait après celle de sept garçons, sinon c'était une calamité! Quand une femme n'enfantait que de filles, elle se faisait répudier par son mari.

Je savais que Hanifa se réjouirait de l'arrivée chez moi d'une quatrième fille car, quelque temps avant cette grossesse, j'avais perdu beaucoup de sang jusqu'à ne plus pouvoir tenir debout, ce qui avait amené une réflexion. de sa part:

- Oh, mais tu fais une fausse couche, tu étais enceinte et tu ne voulais pas le montrer!

- Je ne suis pas enceinte, je suis malade!

- Hé! pourquoi n'enfanterais-tu pas? Au contraire, il faut faire des enfants! Ici, même les filles ont droit aux allocations familiales! me dit-elle ironiquement. Même si tu as dix filles, tu toucheras pour les dix. Ce n'est pas parce que tu

en as déjà trois qu'il faut t'arrêter de peur d'en avoir d'autres!

Je n'avais pas relevé ces paroles infâmes.

Son premier geste fut donc de découvrir mon bébé. Je n'avais pas répondu à sa question; Djamila le fit pour moi.

- C'est un garçon, il faut la féliciter et remercier Dieu de lui avoir supprimé « le berceau des filles »!

Le visage de ma belle-sœur changea plusieurs fois de couleur, je crus qu'elle allait défaillir. Elle dit à son mari, comme pour se convaincre elle-même :

- Elle a un garçon, dis donc!

- Qu'il soit le bienvenu, je m'en réjouis pour elle, la France lui a porté chance! répondit son mari. Puis, s'adressant à moi:

- Comment te portes-tu, ma fille? J'espère que tu te relèveras vite. Je me suis fait du souci pour toi, te sachant ici toute seule, incapable de te faire comprendre des infirmières, c'est bien dur!

Je le remerciai pour ses paroles que je savais sincères.

Il sortit un moment. Hanifa s'assit et commença à parler comme si nos relations étaient sereines.

- Tu sais, hier, quand j'ai vu partir l'ambulance, je suis allée demander à tes filles ce qui se passait. Tout d'abord, elles ont refusé d'ouvrir, puis finalement ton aînée, qui s'obstinait à ne pas me répondre, m'a mise sur la piste de la vérité. Je voulais entrer pour leur allumer le feu car je savais qu'elles avaient froid et qu'elles ne pouvaient le faire ...

Et patati et patata ... Elle m'agaçait avec son hypocrisie.

Si Mouloud revint portant deux sacs contenant boissons et gâteaux. Il en remit un à chacune des accouchées puis il partit avec sa femme en me promettant de revenir, promesse qu'il ne tint pas.

De nouveau seules, Djamila me fit part de toute la rancune qu'elle avait accumulée contre Hanifa. Elle refusa le

sac de provisions de Si Mouloud et me l'offrit en jurant de ne point y toucher.

- Cela fait cinq fois que j'accouche dans ce même hôpital! Jamais ils ne sont venus me voir, et il faudrait qu'aujourd'hui je prenne ce qu'ils m'apportent simplement parce que le hasard a voulu qu'ils me trouvent dans ta chambre! Ah, Dieu m'en préserve! J'ai vécu dans leur hôtel durant très longtemps, je les connais très bien. Mon mari passait son temps dans le café à se saouler et à jouer son salaire. Je me débrouillais avec l'argent des allocations familiales que je devais cacher pour qu'il ne tombe pas dessus. Pas un centime de sa paie n'échappait au jeu et à la boisson; il a même vendu mes bijoux malgré mes larmes.

Pas une fois Si Mouloud ne le raisonna, ne lui rappela qu'il avait un foyer et des enfants dont il devait s'occuper, trop content qu'il était de voir mon mari dépenser son argent dans son café. Pourtant, Si Mouloud aurait pu penser à moi puisque sa mère et la mienne étaient sœurs de lait, elles avaient bu au même sein! J'avais deux enfants et en attendais un troisième; maigre comme un fil, je crevais de faim. Combien de fois j'ai salivé en sentant l'odeur du couscous à la viande que préparait Hanifa pour le restaurant. Mon estomac vide me rendait folle. Une fois, n'y tenant plus, je suis allée la voir dans l'espoir qu'elle m'en offrirait, ne serait-ce qu'une cuillerée. Mais elle n'en fit rien. Quatre fois dans la même journée je descendis dans le même but, en vain. Mes yeux rivés vers le fourneau voyaient sortir de l'énorme marmite de merveilleux morceaux de viande sur lesquels j'ai failli bondir comme un chat affamé. Mais Dieu me donna le courage de renoncer en la maudissant: « Que tu sois brûlée ici-bas avant de l'être dans l'Enfer pour avoir frustré une femme enceinte! » Je me demande encore comment j'ai pu enfanter d'un bébé normalement constitué; ces terribles envies insatisfaites auraient dû le priver d'au moins un bras ou une jambe! Non, je n'oublierai pas cette période noire!

Je connaissais suffisamment Hanifa pour ne pas mettre

en doute ces paroles qui sonnaient parfaitement juste et dans lesquelles je retrouvais l'égoïsme et la cruauté de ma belle-sœur. Les vœux et malédictions d'une femme enceinte s'accomplissent toujours: Hanifa décéda quelque vingt ans plus tard, brûlée vive dans sa maison, car Dieu avait entendu la pauvre Djamila!

La cruauté de Hanifa n'épargnait pas même ses propres enfants, surtout ses filles pour lesquelles elle manifestait le plus grand mépris. L'une d'elles, âgée de cinq ou six ans, mouillait parfois son lit; la malheureuse enfant était alors traitée de manière effroyable. Tout en la maudissant, sa mère la sortait brutalement du lit, la menait dans la cour, l'asseyait sur le ciment glacé, ouvrait le robinet d'eau froide et lui frottait rageusement le corps avec une brosse de chiendent! Ne pouvant demeurer indifférente aux cris de la pauvre gamine, j'avais tenté une fois de la raisonner mais elle m'avait répondu qu'il n'y avait pas de quoi s'apitoyer sur les pisseuses, et que le traitement qu'il convenait de réserver aux filles, cette race infernale, exigeait la plus grande sévérité. D'ailleurs j'avais, selon elle, des leçons ä prendre en la matière, moi qui me« comportais trop gentiment avec mes filles »! Sans commentaire.

Nous nous tînmes compagnie une semaine, puis Djamila partit. Je ne devais plus la revoir. Je demeurai douze jours à la maternité pour un mal que j'ignore encore et pour lequel on m'administrait des piqûres. Mon mari ne put venir que le surlendemain de mon accouchement. Hanifa ne lui avait même pas annoncé qu'il était père d'un garçon ni même ne lui avait formulé le mot obligé de « félicitations ».

Quatre jours après mon retour à la maison, mon mari acheta *Attali* (poumons, œsophage et foie de bœuf). Je le partageai en deux moitiés égales et en offrit une à Hanifa, enceinte à son tour; car, comme je l'ai déjà dit, on ne peut frustrer une femme enceinte ou en couches sans encourir un châtiment divin. Nous autres Kabyles accordons un prix particulier aux viscères, dont le foie, morceau de choix,

dégage une odeur irrésistible lorsqu'il cuit. Ainsi, lors d'un sacrifice collectif de bête(s), chaque femme tient à obtenir un morceau du fameux abat.

Ma fille porta l'assiette à Hanifa qui lui répondit :

~ Ta mère aurait pu le faire cuire avant de me l'offrir!

Mon mari voulut renvoyer ma fille reprendre l'assiette, mais je le calmai.

Le lendemain matin, elle se présenta.

- Si tu ne venais pas d'accoucher, je t'aurais renvoyé « ton cadeau »!

- Si tu l'avais renvoyé, nous l'aurions mangé. On ne rend pas ce qu'on vous donne lorsqu'on est bien élevé!

Nous partîmes lorsque mon bébé eut trois mois et demi sans dire au revoir. C'est sur le trottoir que Hanifa vînt vers nous comme si de rien n'était.

- Alors, vous partez sans laisser d'adresse?

Furieux, mon mari la menaça de représailles si elle s'avisait de chercher à nous retrouver. Ils reprirent contact avec nous quatre ans plus tard à l'occasion de la circoncision de deux de leurs garçons.

9.

Nous nous installâmes chez un certain Mohammed qui nous loua deux grandes pièces de son pavillon qui en comprenait neuf. Il avait une grande famille qui regroupait là trois générations.

Dès notre arrivée, nous remarquâmes une de ses filles âgée de dix-sept ans, magnifique. Élancée, très belle, une superbe chevelure blonde lui battait les reins. Aussitôt, mon mari l'envisagea comme épouse pour son frère Abdelkader. J'en parlai à la mère qui me demanda des renseignements sur le frère en question. Un jour qu'il se trouvait à la maison, je l'appelai afin qu'elle vienne le voir. Il lui plut et elle était prête à lui céder sa fille que nous avions baptisée « Brigitte Bardot» tant elle lui ressemblait. Malheureusement, ils eurent des problèmes familiaux et renoncèrent à cette alliance. Ils nous informèrent également qu'ils avaient besoin de récupérer leurs deux pièces, mais qu'ils nous laissaient le temps de chercher autre chose.

Mon mari s'adressa à un agent immobilier qui lui fit plusieurs propositions. Parmi elles, un pavillon situé à Bobigny près d'un cimetière, d'une valeur de quatre-vingt-dix mille francs, nous étions en 1962. Nous voulions l'acquérir mais les Kabyles tournèrent la tête de mon mari, le dissuadant de vivre près des morts; les enfants feraient des cauchemars à cause des enterrements, et autres histoires qui conduisirent mon mari à

renoncer à sa décision d'acheter. Il est vrai qu'à l'époque je fus moi aussi impressionnée par la proximité du cimetière à cause de notre croyance aux morts qui reviennent parmi les vivants la nuit. Aujourd'hui, au contraire, j'adopterais une tout autre attitude car, vu ce que sont devenus le monde et les gens, je préfère encore vivre parmi les morts que parmi les vivants!

Pressé par nos propriétaires, mon mari finit par acheter un grand deux pièces-cuisine, mais il fallut attendre encore quinze jours pour que les propriétaires déménagent. Les deux dernières semaines furent les plus difficiles; nous nous sentions vraiment de trop. Nous passâmes en tout six mois chez eux.

Au moment de la transaction, mon mari se rendit seul chez le notaire. L'agent immobilier lui demanda les raisons de mon absence, question qui lui parut incongrue et à laquelle il ne sut répondre que par l'inutilité de ma présence car je ne savais pas signer. L'agent immobilier vint me chercher chez moi et me força à aller chez le notaire en voiture. Sur place, durant la discussion, il m'apprit à signer en me guidant la main. Le moment venu, je peinai sur le contrat. Je ne sais ce que j'ai griffonné mais je me souviens que je fus surprise qu'on l'acceptât sans commentaire.

L'appartement nous coûta vingt mille francs. Mon mari prit un crédit et, pour payer les traites, envoya travailler notre fils aîné dans une cartonnerie. Il avait fait les cinq années d'école primaire en deux car il apprenait très vite, mais, malheureusement, cela ne suffit pas à rattraper son retard: il était rentré à l'école à l'âge de treize ans. Son instituteur conseilla de le faire entrer en apprentissage mais mon mari refusa, il avait besoin d'argent. Il commença donc à travailler à quinze ans et remettait intégralement sa paie à son père.

Heureuse de me sentir enfin chez moi, j'embrassai le sol de l'appartement en y pénétrant et remerciai Dieu. Hélas, je comptais sans de nouveaux soucis.

Mon mari et moi, mes deux filles aînées et notre bébé dormions dans la grande pièce, tandis que mon fils aîné et la petite Saadia couchaient dans l'autre sur des lits superposés.

Quelques mois plus tard, mon beau-frère Abdelkader vint s'installer chez nous car il ne travaillait pas; on relégua donc Saadia dans le lit de ses sœurs, pendant qu'Abdelkader occupait le sien. Le calvaire dura deux ans. Le beau-frère était exigeant, totalement à notre charge, et je lui lavais son linge. Il trouva du travail sur la voie publique mais le quitta dès la première journée car, disait-il, la pelle lui meurtrissait les mains.

Par-dessus le marché, il me demandait quelquefois dix francs, cinq francs, pour aller aux douches ou autres, alors que dans le même temps il parvenait à expédier des mandats de quatre cents francs à sa femme en empruntant, notamment à son autre frère, Salem, toujours célibataire.

A cette époque, je recevais souvent la visite de la belle-sœur de Dadda, la sœur de sa femme. Elle se trouvait en France depuis longtemps et me donnait des conseils. Elle s'indignait que nous prenions ce paresseux d'Abdelkader à notre charge, mais elle savait qu'elle prêchait une convaincue impuissante.

Mon mari finit par lui dire de pourvoir à sa nourriture et lui acheta une casserole personnelle, ainsi qu'une armoire pour son linge. Pour moi, la situation était pire car je devais préparer deux repas au lieu d'un. Quand j'étais débordée, il exigeait de ma fille qu'elle lui prépare son repas personnel, différent du nôtre, il était très autoritaire. Mon mari minimisait toujours mes propos à son sujet et prenait systématiquement sa défense.

Une fois, il ouvrit l'armoire de son frère et sortit ses vêtements; il les étala sur le lit et m'appela :

- Vois un peu les vêtements d'Abdelkader ! me dit-il en me montrant des moisissures.

- Je n'y peux rien, l'armoire est humide et ne possède pas de penderie. Tous les vêtements reposent sur des étagères!

Il ne me laissa pas terminer ma phrase et me saisit à la gorge. Ses mains serrèrent si fort que je crus qu'il aurait raison de moi, mais il lâcha prise en voyant pleurer les enfants. En dépit de sa banalité, je ne lui pardonnai pas cette agression, pas plus qu'à son frère. Bien sûr, il était normal qu'un homme frappe sa femme mais seulement lorsque la chose se justifiait;

je trouvais que là elle ne se justifiait pas, d'autant qu'Abdelkader exhibait un égoïsme indécent, n'offrant jamais rien de ce qu'il achetait pour lui : je me souviendrai toujours de ses olives! La première fois que je les avais vues, j'en fus fort étonnée car je pensais qu'elles n'existaient pas en France, mon mari n'en ayant jamais acheté. Alors enceinte, le feu avait embrasé mon ventre! Une envie irrésistible de retrouver le goût salé de ce fruit tellement de chez nous m'avait menée jusqu'à sucer les noyaux qu'il laissait dans son cendrier tout en lui lançant une imprécation intérieure : « Va donc, Abdelkader, que le feu qui me dévore à l'instant te poursuive et t'atteigne ce matin!» A midi, il était rentré avec un pied boursouflé; des tonneaux lui étaient tombés dessus; mon imprécation avait porté ses fruits!

Après deux longues années de cette vilaine cohabitation, Abdelkader repartit en Algérie où il demeura trois mois avant de revenir nous demander de nouveau asile, mais, pour une fois, le sort me fut favorable, car mon mari venait de recevoir une lettre de son père lui rapportant les méfaits du frère durant son séjour au pays. Cette lettre donna à mon mari le courage de refuser, sinon Abdelkader serait revenu tranquillement chez nous, Dieu sait encore pour combien de temps!

En effet, le mariage d'Abdelkader avait posé des problèmes à ses parents, mais nous n'en apprîmes les détails que plus tard : il avait lui-même choisi sa fiancée sur une photographie remise par un membre de la famille de celle-ci. Il avait donc fait savoir à ses parents son désir de l'épouser afin qu'ils aillent faire la demande officielle. Sur le chemin de Bougie, ils avaient été mis en garde par des amis : « Surtout, n'allez pas plus loin, c'est inutile, Cette fille est une citadine, elle a grandi à Bougie! Jamais elle ne supportera de vivre dans une ferme, renoncez à votre projet avant qu'il ne soit trop tard! De plus, elle est fille unique et pire, elle est allée à l'école, votre fils, lui, est analphabète. Sa famille est bougiote depuis des générations; elle serait capable de vous faire passer dans le chas d'une

aiguille! » Ces paroles avaient refroidi mes beaux-parents qui avaient rebroussé chemin.

Lorsque, le lendemain, Abdelkader avait interrogé sa mère sur le résultat de la demande en mariage, elle lui avait répondu, gênée :

- Écoute, mon fils, cette affaire est un peu délicate! Tu sais bien, les Bougiotes sont exigeants, ils réclament beaucoup de choses que ton père n'a pas les moyens de payer ...

- Quoi, quelles exigences? Je suis au courant de tout, j'ai pourvu ã tout le nécessaire, les aspects matériels sont déjà réglés entre moi et qui de droit!

- Puisque tu as tout réglé toi-même, pourquoi n'as-tu rien dit? En ce cas, tu aurais pu aller jusqu'au bout!

- Si j'ai fait appel à vous, c'est seulement pour m'éviter de vous entendre me reprocher d'avoir agi seul; et puis je vous préviens que si vous ne faites pas le nécessaire je repars sur-le- champ en France!

Ils avaient cédé au chantage et étaient allés faire leur demande. Le mariage fut conclu. La jeune femme avait accepté de s'installer provisoirement ã Aghilan, son mari lui ayant fait la promesse de l'emmener en France. Apprenant que je m'y trouvais déjà, elle me jalousa sans me connaître, et eut cette méchante réflexion : « Si elle, paysanne analphabète, a trouvé le moyen de vivre en France, moi j'en trouverai dix! »

Mon beau-père ne l'a jamais estimée à cause de ses critiques à propos de tout. Orgueilleuse et méprisante, très vite, elle avait créé des histoires et était repartie « bouder » chez elle après leur avoir dit:« Ah, c'est ainsi! Je comprends pourquoi votre première bru s'est enfuie en France, elle a voulu échapper à vos griffes, je ne peux rester un jour de plus parmi vous!»

C'est après avoir eu vent de tout cela que mon mari n'accepta plus d'héberger son frère, qui avait préféré le parti de sa femme à celui de ses parents!

Notre installation dans notre nouveau logement se fit presque en même temps que la proclamation de l'indépen-

dance de l'Algérie. Toute l'immigration algérienne était en liesse; mon mari me demanda de préparer les enfants pour les emmener déjeuner gratuitement dans un restaurant kabyle puisque, ce jour-là, tous fêtaient l'événement en offrant des repas à leurs compatriotes.

Malheureusement, vers midi, moment où il devait les emmener, mon mari rentra et me tint un discours contraire :

- Prépare-leur le repas, je ne les prends pas, il y a déjà des bagarres dans les restaurants!

Mes filles, déçues, pleurèrent dans leurs robes neuves malgré les manifestations de joie dans les rues, les chants, le henné qui furent le lot de cette journée mémorable que de nombreuses femmes avaient partagée.

Quant à moi, depuis mon arrivée, mon mari m'avait interdit de mettre le nez dehors de peur que l'on jase au village. A l'époque, il y avait peu d'immigration familiale, et ceux qui vivaient seuls ici racontaient au pays des choses désobligeantes sur les femmes de ceux qu'ils voyaient dans la rue, la rue étant bien sûr un lieu de perdition.

Cette période fut assombrie par un voisin de notre village, responsable du FLN. Il vint à la maison pour nous dire de rentrer au pays :

- Les moudjahidines vont t'égorger pour avoir acheté un logement en France au lieu de chercher à rentrer chez toi. Je te conseille de revendre au plus vite et de rentrer au pays.

Cette remarque me glaça et je dis simplement, avec calme :

- Lorsque la guerre battait son plein et que les bombes tombaient sur nos maisons, nous ne sommes pas morts, et c’est aujourd'hui que nous disparaîtrions alors que la guerre est finie? Qu'on vienne donc nous déloger!

- Vous le regretterez, je vous dis que vous le regretterez!

Cet homme repartit au pays et s'y trouve encore aujourd'hui avec sa femme française.

. Abdelkader renchérissait avec un plaisir malsain:

- Ah, c'est sûr! Tous ceux qui ont acheté ici seront recherchés, retrouvés et notés sur une liste rouge!

- Qu'ils nous notent même sur une liste noire! dis-je, exaspérée.

Peu après, nous reçûmes une lettre alarmante nous priant de rentrer d'urgence car mon beau-père était au plus mal. Mon mari s'y rendit le plus rapidement qu'il put et, à son grand étonnement, trouva son père malade, certes, mais non à l'article de la mort. En réalité, on l'avait fait venir seulement dans le but de lui exposer des difficultés matérielles à cause de Amara qui ne leur donnait rien. A cette période d'ailleurs, il rejoignit le FLN, comme le firent certains sous prétexte d'infliger une bonne correction aux harkis; ces combattants de la dernière heure déployèrent un sadisme inouï sur ces égarés, comme par exemple leur arracher la chair vive avec des tenailles.

Avant de revenir, mon mari, constatant l'état de son père, laissa quatre mille francs à sa mère pour leurs dépenses, car la maladie de son mari attirait de nombreux visiteurs qu'il fallait honorer au minimum avec du café et des gâteaux, sans parler des repas à la viande pour certains.

Quel soulagement de pouvoir me dire chez moi dans cet appartement situé au premier étage d'un immeuble modeste, mais propre, qui en comptait quatre! D'un côté, il donnait sur la cour intérieure, de l'autre, sur un jardin appartenant au voisin du rez-de-chaussée. Pourtant, toute l'année que dura le crédit, le quotidien ne s'était guère amélioré, au contraire même: pommes de terre à l'eau, de la viande une fois par semaine, et pas question de faire d'écart. Même les enfants partaient à l'école sans déjeuner le matin car aucun d'entre eux n'aimait le lait s'il n'était pas mélangé à du café, un luxe qui ne nous était plus permis!

Peu importe, l'essentiel était sauf : j'avais un chez-moi où je pouvais me consacrer à mon foyer, et même si je devais me contenter d'une galette sèche et d'un oignon, je rendais grâce à Dieu Je vivais tranquillement, satisfaite de pouvoir
m'occuper de mes enfants pour lesquels mon attention n'a

jamais faibli. Pour endormir les plus jeunes, je continuais de chanter nos belles berceuses, mais cela provoqua la réprobation de deux voisines : mes chants les gênaient, disaient-elles. Je me demandais comment de si douces et charmantes berceuses pouvaient déranger des oreilles humaines. Sans comprendre, je dus tristement me résoudre à les chuchoter; ces femmes m'avaient coupé la voix!

Mis à part cela, je vécus en parfaite entente avec les voisins, tous Français; d'ailleurs, je ne sortais pas et veillais scrupuleusement à ce que mes enfants se conduisent convenablement au-dehors, ils éveillaient même l'admiration de certains dont les enfants étaient moins bien élevés et ne réussissaient pas aussi bien à l'école.

Comme je ne mettais pas les pieds dehors à cause de mon mari qui me l'interdisait toujours, je ne risquais guère d'être confrontée aux difficultés extérieures. Je vivais activement, certes, mais paisiblement dans mes murs où ne venaient que les membres de la famille plus ou moins proches; les autres visites étaient exceptionnelles et toujours éprouvantes. Ainsi, sans comprendre pourquoi, je reçus une assistante sociale qui me posa diverses questions dont je ne saisis pas un mot. Très émue, je lui montrai tous les papiers qui se trouvaient dans la maison sans savoir à quoi ils correspondaient. J'avais très peur qu'elle me retire mes enfants, sachant que plusieurs familles d'immigrés algériens s'étaient vues dépossédées des leurs par ces femmes-là : qui les placèrent pour raison de mauvaises conditions de vie. Je connaissais une femme kabyle qui habitait une baraque à qui on avait enlevé ses trois filles pour les lui rendre seulement lorsque son mari obtint un logement HLM. Elle m'avait rapporté son chagrin, craignant de ne jamais les revoir; mais plus tard elle fut tout heureuse de les retrouver grandies et en bonne santé, accueillies dans de meilleures conditions. L'assistante sociale s'assit sur une chaise, remplit des formulaires puis s'en alla.

- Pourquoi est-elle venue? me demanda mon mari

- Comment pourrais-je le savoir, elle a dû me le dire, mais je n'ai rien compris!

Huit jours plus tard, nous reçûmes une lettre de la mairie nous indiquant les nouveaux tarifs de cantine des enfants.

Plus d'une fois mon ignorance me mit à l'épreuve. Au cours de cette même année 1962, ma petite Saadia eut cinq ans et rentra à l'école maternelle. Chaque jour sa sœur aînée l'accompagnait, et je ne savais même pas dans quelle direction son école pouvait se trouver. A la fin de l'année scolaire, elle rentra avec un petit papier informant les familles de la fête de l'école. Je réussis avec du mal à faire acheter à mon mari le nécessaire, puis je partis avec ma fille et mon bébé, me laissant guider par elle. Parvenues sur les lieux, nous trouvâmes une longue file d'attente, mais je fus contrariée par l'absence d'enfants; seuls les mères et quelques pères formaient cette queue patiente et ordonnée. Au bout de quelques minutes, une femme kabyle s'adressa à moi :

- Cette fillette est-elle scolarisée ici ?

- Oui, pourquoi ?

- Bétail! Tu n’es que bétail! Ta fille aurait dû rentrer depuis longtemps, il faut qu'elle rentre!

Elle alla chercher le gardien qui prit ma fille. Cela fit grandir mon inquiétude; j'eus peur tout à coup de ne pouvoir la retrouver. Cependant, je pris patience. La Kabyle m'expliqua que les enfants étaient convoqués pour treize heures et les parents pour quatorze. Peu à peu, la queue avançait et je finis par me retrouver à l'entrée, mais le gardien me mit de côté, me refusant l'accès. Mon bébé criait, il faisait très chaud et j'étais inquiète. Le gardien me repoussait à chaque fois que j'essayais d'entrer, tout en ouvrant l'accès aux autres parents. Lorsque tous eurent pénétré, je vis Chérifa venir vers moi en riant.

- Pas possible, tu es sortie! on devrait te mettre une peau de mouton pour tes premiers pas dehors!

Quel soulagement elle m'avait apporté! Je lui fis part de ma situation et du refus du gardien. Très vive, elle répondit :

- Quel imbécile, celui-là! Avec ton bébé qui pleure, il aurait pu faire un geste!

Elle sortit sa convocation, la coupa en deux et sous le nez du

gardien m'en remit la moitié. Nous pénétrâmes donc ensemble dans le préau où les danses des enfants avaient déjà commencé depuis longtemps. Je tentai en vain de reconnaître ma fille sous les déguisements de papier qui me semblaient extraordinaires, jamais mes yeux n'avaient vu pareilles choses. J'eus soudain le sentiment pénible que je ne saurais pas la retrouver dans cette foule de parents et d'enfants qui paraissaient si sûrs d'eux. Heureusement, mon amie me rassura aussitôt :

- Tu n'as aucune inquiétude à avoir tant que je serai avec toi, tu repartiras chez toi avec ta fille!

J'entendis tout à coup une voix forte, familièrement désagréable:

- Mais c'est Louisa, et toute seule en plus! Comment mon frère a-t-il pu la laisser venir là? Attention, le ciel va sûrement tomber!

C'était Hanifa, ma belle-sœur tant détestée.

Les enfants commençaient à rejoindre leurs parents en portant des livres élégamment enrubannés. D'une voix pincée, Hanifa s'adressa à ma fille:

- Oh! mais dis donc, tu en as trois, toi, c'est pas comme la mienne qui n'en a qu'un! Après tout, c'est normal, ton père s'appelle Mokrane!

- Son père s'appelle Mokrane, sa mère débarque seulement, mais sa fille la ressuscitera!

Chérifa ne ratait jamais l'occasion de manifester son inimitié à Hanifa et cela me faisait plaisir à chaque fois.

Chérifa m’accompagnait parfois dans mes rares démarches, compatissante à mon incompréhension de ce pays inconnu. Elle me raconta qu'elle-même avait connu ce sentiment d'impuissance les premiers temps de son arrivée. Elle m’expliqua comment elle était incapable d'aller jusqu'à la boulangerie qu'elle voyait pourtant de sa fenêtre du premier étage; comment elle tenta de s'y rendre mais fut comme paralysée une fois dehors car elle ne voyait plus le magasin, celui-ci s'étant comme volatilisé! Remontant chez elle, elle l'aperçut

de nouveau de sa fenêtre mais la boulangerie demeura longtemps pour elle un mirage. Elle attendait donc que ses filles rentrent de l'école pour les envoyer acheter le pain.

Je gardais espoir de faire moi aussi des progrès mais je comptais sans l'intransigeance de mon mari qui m'interdisait toute sortie, hormis celles; indispensables, au dispensaire, pour la consultation mensuelle des enfants, lequel se trouvait à cinq minutes de chez nous.

Fin 1964, j'accouchai d'un sixième enfant. Mon mari, heureux que ce fût un garçon, offrit le champagne à cinq de nos voisins. Quand je rentrai de la maternité, ils vinrent me voir en apportant chacun un cadeau pour le bébé. Ces visites me procurèrent une grande joie en me renvoyant le souvenir de celles, innombrables, que reçoit une accouchée au pays. Après cinq ans d'exil dans la solitude, je découvrais tout à coup une certaine solidarité, une communication possible avec les Français que je percevais jusque-là comme des gens indifférents et inaccessibles. Leur visite me parut presque saugrenue mais me mit du baume au cœur.

Je fus malade après cet accouchement et on dut m'administrer une série d'injections à la maternité. Malgré le traitement, mon mari était impatient que je rentre à la maison, il en fit la demande au médecin qui refusa. Il signa une décharge et je partis avec une piqûre supplémentaire dans les flancs. Arrivée à la maison, il m'envoya immédiatement à la cuisine pour préparer le dîner devant honorer ses deux frères et un cousin éloigné, alors qu'il venait de promettre au médecin que je me reposerais. Moi je savais bien qu'une telle chose ne serait pas possible : chez nous, ni les hommes ni les enfants n'accordent de repos aux femmes!

Les trois hommes dînèrent et repartirent sans offrir le moindre cadeau au bébé, alors que l’usage veut que les hommes remettent de l'argent à la mère, ne serait-ce qu'une pièce symbolique. Je fus effarée de leur attitude, et je me demande encore aujourd'hui comment un tel comportement

est possible. C'est que je ne m'étais pas encore convaincue que les immigrés commençaient à évacuer les usages qui les gênaient, ceux qui, pourtant, sont là pour maintenir des liens forts, tous les échanges, matériels en apparence, mais qui ont une haute valeur spirituelle et sans lesquels on assisterait au désordre généralisé. Cela, je le compris lors de la circoncision de ce même enfant : aucun des hommes invités n'offrit le moindre centime alors qu'on ne peut se soustraire au minimum d'une pièce remise dans la main de l'enfant. Ce jour-là, je me promis de faire mienne la morale du proverbe qui se moque de celui qui se fait abuser deux fois par la même personne : « Si je me fais avoir une fois, maudit soit le père de celui qui m'a abusé, si je me fais avoir deux fois, maudit soit mon père!»

Voilà donc bien longtemps que de nombreux membres de ma famille et de ma belle-famille m'indiffèrent ou m' apparaissent détestables, tandis que les Français deviennent plus proches malgré ce fichu obstacle de la langue.

Mon mari n'a jamais eu de considération pour moi, mais cela est chose banale et le lot des femmes : par une nuit de juillet 1966, je fus prise des douleurs devant donner naissance à mon septième et dernier enfant. Après m'avoir reproché de l'avoir réveillé, il se leva, la fureur dans les yeux, et me pressa de m'habiller pour partir â la maternité. Je m'exécutai en m'arrêtant à chaque contraction, ce qui enflammait ses yeux d'un ressentiment terrible. Dehors, je marchai le long du mur en m'y agrippant à chaque fois que la violente douleur me déchirait les reins, ce qui provoqua sa colère.

- Marche plus vite, espèce de bourrique, tu vas finir par le déposer dans la rue, allez, avance!

Je crus que je ne parviendrais jamais jusqu'à la clinique qui n'était pourtant qu'à dix minutes.

Enfin, l'accoucheuse s'étonna de me voir arriver à pied et le reprocha à mon mari qui se justifia par la courte distance, pourtant si longue pour moi!

Je fus délivrée très vite.

- C'est une fille! me dit l'accoucheuse.

« Ce pourrait être une grenouille, me suis-je dit en moi-même, pourvu que j'en sois délivrée! »

On me descendit dans une chambre en sous-sol où j'eus l'impression de me retrouver en prison. Une femme kabyle s'y trouvait déjà. Un jour, mon mari vint me voir et, très content de lui, me raconta qu'il avait flanqué une belle raclée à ma fille âgée de douze ans parce qu'elle avait laissé brûler la marmite du dîner de la veille. Il riait tandis que je sentais le feu de la révolte monter en moi; j'avais hâte qu'il s'en aille. Heureusement, il ne resta pas longtemps.

Dès qu'il fut sorti, je me tournai vers le mur et pleurai en silence. Moi qui avais besoin de réconfort, voilà qu'il m'achevait avec ses vilaines affaires! Mes pauvres enfants avaient dû trembler de peur car je connaissais ses raclées, ce ne sont ni fessées ni gifles, non, c'est terrible: toute la violence brute des paysans de nos montagnes se déchaîne dans ces moments redoutables et redoutés. Dans mon lit, j'imaginais le drame qui avait dû se jouer à la maison avec mes pauvres petits ...M'entendant pleurer, ma voisine me demanda les raisons de tant de larmes, et je me confiai à elle. Elle tenta de me réconforter :

- Tu sais, moi, j'ai quatre filles et je ne m'en porte pas plus mal, Dieu pourvoit à chaque être qui vient au monde; nous autres Kabyles n'osons pas dénoncer nos maris pour coups et blessures! Alors, prends patience et occupe-toi de toi-même au lieu de penser ã ceux qui sont à la maison!

Je fus soutenue par cette femme mais en même temps j'étais gênée qu'elle apprenne ce qui se passait chez moi.

Cette naissance ne fut marquée par aucun événement agréable, puisque c'était une fille.

Dieu avait bien fait les choses en nous installant près d'un cabinet médical tenu par une femme â qui je fis bientôt appel pour cause de retour de couches trop précoce : d'habitude, j'étais tranquille pendant plusieurs mois, mais cette fois les

choses se présentaient différemment. Il est vrai que je n'allaitais pas mon bébé, cela pour la première fois de ma vie, non que je n'eusse pas de lait, j'en ai toujours eu autant qu'une bonne vache, mais l'accoucheur m'avait interdit de le faire, comme il l'interdisait à l'époque à toutes les mères, vantant la supériorité du lait maternisé. Mes seins regorgeaient de lait que l'on me pompait artificiellement.

Rentrée chez moi, je souffris beaucoup car mon mari n'accepta pas tout de suite d'acheter l'affreuse poire. Je demeurai donc ainsi, les seins gonflés et aussi douloureux que des abcès, chose absurde qui ne présentait que des inconvénients : j'avais du lait qu'il fallait jeter et remplacer par la poudre achetée en pharmacie!

Devant mon inquiétude de retomber trop rapidement enceinte, la femme-médecin me prescrivit la pilule en expliquant à ma fille, ignorante du cycle des femmes, son utilisation. Résultat : sept jours de prise et vingt et un jours d'arrêt! Lorsque, trois mois plus tard, le médecin interrogea ma fille sur la périodicité de mes prises, elle s'alarma, mais fut aussi soulagée que moi de constater que tout allait comme on le souhaitait. Dieu était à mes côtés!

Notre découverte des usages procédait souvent d' expériences inattendues. Toujours en tête de classe, ma petite Saadia obtint son premier prix d'excellence, mais sa joie se termina en larmes car nous ignorions le déroulement des fêtes de fin d'année scolaire avec distribution des prix. Nous savions que celle-ci avait lieu le samedi à l'école, mais nous ne pouvions deviner qu'il y en avait une autre le lendemain pour les prix d'excellence et d'honneur, et, qui plus est, dans un endroit différent, en présence du maire de la ville.

Le dimanche matin, comme d'habitude, Saadia partit faire des courses et rentra en larmes: elle avait rencontré une maman qui l'avait reconnue et lui avait demandé pourquoi elle ne s'était pas rendue à la distribution des prix réservée aux meilleurs élèves de la commune. Craignant d'être punie, elle

réclama sa belle robe pour y aller; il n'était pas trop tard, mais mon mari ne crut pas à son affaire et refusa de l'accompagner. Il permit tout de même à ses sœurs de l'emmener, ce qui la soulagea grandement. Au retour, elle nous raconta son émotion devant la remise de son prix par le maire sous les applaudissements du public et avec l'hymne national français qu'elle venait d'apprendre à l'école.

Les années suivantes, de telles occasions se représentèrent, mais mon mari n'assista jamais à ces fêtes : nous étions si loin de la valeur de leur travail scolaire! La seule chose que nous pouvions faire était de leur dire de bien travailler et de se conduire correctement, ce qui heureusement portait ses fruits car si d'aventure ils s'étaient mal comportés et que la chose soit parvenue aux oreilles de mon mari, Dieu sait quelle correction il leur aurait infligée! De même qu'il était heureux que l'école ne fût pas mixte, car mon mari n'aurait sans doute pas pu admettre d'y savoir ses filles.

A cette époque, il n'était pas envisageable pour nous de laisser faire des études à nos filles et encore moins de leur permettre de gagner leur vie; l'argent gagné par les femmes était tabou. Il était beaucoup plus important qu'elles sachent faire la cuisine et tenir une maison que de lire des livres. Ainsi, les miennes faisaient leur devoir domestique avant leurs devoirs scolaires, moins essentiels. Pour nous, les choses étaient simples: nous les marierions lorsqu'elles auraient l'âge et elles suivraient leur mari pour mettre au monde des enfants. D'ailleurs, au moment de leur passage en sixième, leur père s'opposa à ce qu'elles quittent l'école primaire et réclama de les mettre dans les classes de transition. Il fut convoqué plusieurs fois à ce sujet pour entendre le refus des institutrices et de la directrice d'offrir une telle orientation pour de bonnes élèves. Il finit par céder, mais c'est la mort dans l'âme qu'il voyait partir ses filles en autobus pour le lycée, craignant toujours qu'elles soient vues par un homme qui irait raconter qu'elles circulaient seules, et en autobus!

Mais il faut croire que le sort en était jeté. Malgré toutes les

réticences et les difficultés, mes enfants ont tous fait des études très honorables, et, Dieu merci, aucun d'entre eux n'eut à commettre d'acte répréhensible par la loi française. Je crois d'ailleurs que s'il en avait été autrement mon mari aurait été capable de tuer le mauvais sujet; un homme déshonoré frappe aveuglément.

Chacun trouvait son compte dans les progrès scolaires de nos filles; durant des années elles passèrent leurs dimanches à faire le courrier des uns et des autres sans pouvoir sortir, ne serait-ce que dans la cour de l'immeuble où elles jouaient parfois avec les enfants des voisins.

L'un de mes neveux vivant en France poussa la chose encore plus loin en venant non seulement les dimanches mais aussi en semaine. Lorsqu'il rentrait chez lui après sa journée de labeur et qu'il trouvait une lettre, il avait hâte d'être au lendemain matin pour venir la faire lire. En se rendant ä son travail, il passait chez nous de bon matin et dérangeait mes enfants encore endormis. Il faisait lever timidement ma fille qui essayait de se cacher derrière son tablier d'écolière qui lui servait de robe de chambre.

Un jour, il porta une lettre de son père, Dadda Slimane. Ma fille la lut d'abord en français puis traduisit dans notre langue. Il demandait à son fils de lui expédier quarante mille francs dans le but d'acheter un terrain pour construire une maison.

Cette somme importante, bien sûr, mon neveu ne la possédait pas, mais il est de coutume d'emprunter, et réciproquement de prêter. Tout homme digne de ce nom doit prêter lorsqu'on le lui demande; on s'endette soi-même pour prêter à celui qui vous sollicite. Mon neveu fut embarrassé après la lecture de la lettre. Il réfléchit un instant, puis il dit :

- Où diable vais-je trouver ces quarante mille francs?

Il eut un moment d'hésitation puis s'exclama:

- Mais oui Mokrane pourrait bien me prêter dix ou vingt mille francs. Il pourrait bien se débrouiller pour me trouver au moins dix mille francs, ce n'est pas impossible, pour le reste je me débrouillerai!

Mon mari travaillait en équipe, il était donc absent, mais je répondis pour lui:

- Non, c'est impossible justement, ce n "est pas la peine de lui poser la question!

Malgré mes recommandations, il revint le soir après le travail. Il expliqua la situation à mon mari et lui demanda son aide. La réponse me surprit par sa promptitude;

- Je cherche aussi un terrain, cédez-m'en une partie. Oui! écris à ton père et dis-lui que je suis intéressé par l'achat du tiers du terrain.

La lettre fut expédiée aussitôt et obtint une réponse rapide : Dadda Slimane n'acceptait pas la proposition de mon mari, arguant que l'acquisition de la totalité du terrain lui était indispensable pour construire une maison capable d'abriter ses quatre fils et leur famille.

Mon mari refusa donc de prêter l'argent puisque lui-même cherchait à acheter. Il aurait pu construire sa maison sur les terrains indivis de son père, mais il savait que je n'accepterais plus de cohabiter parmi les siens. Mon neveu revint encore souvent réitérer sa demande mais, devant le refus, fit écrire à son père que la seule solution à leur affaire était de céder une partie du terrain.

C'est donc là, à une dizaine de kilomètres de la ferme de Aghilan, qu'est en train de s’édifier notre maison, mais au prix de combien de privations et de sacrifices! Qu'importe, cela est le lot de tous les immigrés, chacun d'eux mettant un point d'honneur à élever sa maison, signe aux yeux de ceux demeurés au pays que leur exil n'a pas été vain, et que, malgré leur absence, ils sont toujours présents chez eux. Même ceux qui, trop pauvres pour jeter les fondations d'une future habitation, s'accrochent à cette idée en se contentant d'un lopin de terre nu auquel ils fixent des bornes visibles pour marquer leur présence, et aussi dire qu'ils reviendront ...

10.

Mon premier retour en Algérie eut lieu en 1968, huit ans après notre départ. Nous partîmes, mon mari, moi et notre garçon âgé de trois ans. Nous passâmes la première nuit chez Dadda qui venait d'avoir une fille. Le lendemain, nous nous rendîmes chez le grand-beau-père. A notre approche, un gamin fila le prévenir. Dahbia, Dawya et les autres belles-sœurs accoururent vers nous depuis la fontaine de Ihma où elles abandonnèrent le linge et la laine qu'elles étaient en train de laver. Après de grandes embrassades, elles se dépêchèrent d'étendre leur linge sur les ronces.

Tout à coup, nous vîmes surgir comme un galopin le grand-beau-père venant des champs. Je fus frappé par son aisance; à quatre-vingt-quinze ans, il paraissait aussi leste qu'un jeune homme. Il est vrai qu'il était petit, sec et en si bonne santé que personne ne se doutait qu'il décéderait deux ans plus tard. Il sanglota comme une jeune fille en embrassant longuement mon mari.

- Je ne croyais pas qu'on se reverrait!

Je fus touchée par ce patriarche intraitable qui sanglotait devant nous comme s'il était malheureux. Rentré à la maison, il alla nerveusement chercher dans un de ses coins secrets une poignée de bonbons qu'il tendit à mon fils.

- Tiens, mon petit, viens voir! lui dit-il, plein de tendresse.

Mon petit les prit et les lança en l'air, les éparpillant dans la cour où nous nous tenions. Le vieux n'en revint pas.

- Venez voir, venez tous voir, voilà un enfant qui jette les bonbons, c'est incroyable! Jamais je n'ai vu pareil spectacle!

Les gamins se ruèrent sur les friandises, de telles occasions étaient si rares pour eux!

En fin d'après-midi, les femmes se mirent â la préparation du dîner. Nous nous retrouvâmes seuls avec le patriarche qui contenait mal son chagrin.

- Mon cher petit, dit-il à mon mari, depuis que tu es parti, rien n'est plus comme avant; personne pour labourer comme tu le faisais si bien. Te souviens-tu lorsque les bêtes mettaient bas une fois par an? Maintenant tout est desséché, l'abondance est partie avec toi!

Il s'arrêta, puis tout à coup:

- Tiens, Mokrane, pourquoi n'achèterais-tu pas le domaine? Je te le vends volontiers, tu es le seul capable de l'exploiter, les autres ne valent rien. Je te le vends et tu me prends à ta charge pour le peu qu'il me reste à vivre, allez, accepte.je serais heureux que ces terres t'appartiennent!

- Non, mon cher grand-père, je ne puis faire une chose pareille; priver mes oncles et mes frères de leur terre familiale, non, c'est impossible!

Le vieux, manifestement déçu, n'insista pas, et nous poursuivîmes calmement la soirée. On nous servit le dîner mais je n'avais pas très faim et ne pris pas de viande, ce qui me valut quelques remarques amicales des grandes-belles-sœurs :

- Te souviens-tu du temps où la moindre odeur de viande en train de cuire nous faisait saliver? Aujourd'hui, tu la refuses, tu es partie en nous laissant la misère, veinarde!

Elles se régalèrent de viande et me remercièrent de leur procurer ce plaisir rare.

Aujourd'hui, les terres sont occupées. Chacun y a construit sa maison ou est en train de le faire, la terre indivise s'est parcellarisée en autant de fils et de petits-fils. Seul mon mari s'est

éloigné en achetant une partie du terrain acquis par Dadda Slimane.

Le beau-père était décédé depuis deux ans. A notre arrivée à la ferme de Aghilan, ma belle-mère nous embrassa en pleurant.

- Vous auriez dû attendre que je meure aussi pour revenir!

Son chagrin était bien compréhensible, la pauvre : les funérailles avaient été inexistantes, aucun cheikh n'avait été appelé pour lire les versets du Coran au moment du décès. Lorsqu'on le sollicita pour l'inhumation, le cheikh refusa d'y apporter sa sainte contribution vu qu'il n'avait pas été présent au moment où le défunt rendait son dernier souffle. Tout le monde jasait sur ce sujet, disant que ce n'était pas la peine d'avoir trois fils en France et un quatrième auprès de soi pour mourir comme un chien. Mais tout cela était la faute d'Amara qui ne s'occupait pas de son père.

Ma belle-mère nous raconta comment Amara s'était déchargé de son père et d'elle-même, ne venant que pour récupérer l'argent expédié de France par ses frères. Nous eûmes droit à tous ses malheurs, ceux causés par son fils Amara, ceux causés par sa femme, ceux causés par son beau-père et son mari.

Au fond de moi, je la plaignais tout en ne comprenant pas toujours son attitude pleine de duplicité envers Zouina. Dès que mon mari déposait le couffin plein du marché, elle courait le vider. La première chose qu'elle faisait était de donner une assiette de viande à Zouina. Ensuite, quand le repas était prêt, les enfants de la même Zouina s'agglutinaient autour de nous : la belle-mère leur offrait alors un morceau de viande cuite à chacun, tant et si bien qu'un jour mon mari se fâcha :

- Qu'est-ce que cela signifie? Je n’y comprends rien; quand j'achète de la viande, j'en prends une grande quantité mais au moment de la servir il n'y a plus que des parts ridicules, Satan habiterait-il cette maison pour faire disparaître ainsi les provisions?

- Ne blasphème pas, mon fils! Même si les parts sont petites, nous sommes heureux de consommer ce que Dieu nous prodigue!

Alors ma grande-belle-sœur Dahbia me souffla à l'oreille:
C'est à cause de cela que la femme d 'Abdelkader, la bougiote, est partie d'ici en nous laissant dans sa colère cette belle formule:

Ceci pour nous seuls
ceci pour nous tous
mais pour nous autres, point de portion *!

Le premier vers évoque la viande crue offerte à Zouina, le second celle cuite donnée à ses enfants, ce qui, au bout du compte, ne laissait rien pour ceux de la maisonnée.

Ce premier séjour après huit années d'absence ne m'avait pas réservé de surprise, je retrouvai les choses telles que je les avais laissées. Bien sûr, il y avait eu quelques événements comme le mariage d'Abdelkader et celui de Tassadit auxquels je n'avais pas assisté, le décès du beau-père pour lequel nous avions été absents aux funestes funérailles; mais la vie continuait avec les mêmes tracas, la même attitude injuste d'Amara et le même égoïsme de Zouina.
Par manque d'argent, il nous avait été impossible d' emmener tous nos enfants. Ma fille aînée avait une quinzaine d'années, elle pouvait donc s'occuper des autres, âgés de treize, dix, cinq et deux ans. Bien sûr, mon fils aîné de vingt et un ans demeurait aussi avec eux.
Aujourd'hui. Je n'aurais pas le courage de confier de jeunes
enfants à des aînés durant un mois entier, mais à cette époque une fille de quatorze ans était pour moi une femme déjà mûre pouvant mener une maison. Les enfants étaient très tôt considérés comme de petits adultes et investis de responsabilités. Une fille de huit ans savait s'occuper d'un bébé, le changer, le faire manger, préparer des repas simples, faire le ménage, etc.
Les garçons aussi étaient dégourdis; dès qu'ils avaient six ans,

* Wa, uḥed-neɣ
Wa, gar-aneɣ
Ma d nekkwmi
Ulac amur-nneɣ!

ils allaient chasser les oiseaux au lance-pierres et chercher des nids, ils chaperonnaient aussi leur sœur. En France, les enfants sont couvés jusque très tard et ne connaissent pas le travail ni l'adversité; la vie est trop facile pour eux car ils ont tout sans rien faire et deviennent paresseux ou trop délicats.

Tous les petits événements survenus depuis huit ans me furent relatés par ma belle-mère.

Une ancienne maison coloniale s'était trouvée à vendre au prix de cinquante mille francs. Les deux frères à qui elle appartenait étaient partagés, l'un voulait la vendre, l'autre non. Amara avait négocié avec eux et obtenu la cession à la condition d'un paiement en francs français. J'appris ainsi que mon mari avait accepté de payer peu à peu la somme aux propriétaires lors de leurs futures venues en France.

Les Iflanen s'étaient réjouis à l'idée d'habiter cette grande maison, située sur les hauteurs d'une bourgade proche de Bougie qui comptait douze pièces et une grande cour où poussaient de magnifiques mandariniers, de quoi rêver! Douloureusement, j'appris que même Malha, ma petite protégée, s'était exclamée:

- Nous serons bien dans cette maison, mais il est inutile de compter Louisa, je suis certaine qu'elle ne reviendra pas en Algérie!

Je ne comptais plus, ni moi ni mes enfants, nous étions des exilés dont on ne se souvenait qu'à l'occasion de besoins d'argent. Je me sentis blessée, exclue et en souffris longtemps.

Elle me raconta aussi la circoncision des deux fils d'Amara. Celui-ci avait acheté deux moutons et reçu une grande quantité de viande, chaque invité portant une épaule ou un gigot, sans compter la semoule et le reste. Mon beau-père lui avait dit :

- Il y a beaucoup de viande, mon fils, tu ne devrais tuer qu'un seul des deux moutons, ce sera plus que suffisant, et tu pourrais garder l'autre pour l 'Aïd qui approche!

Amara avait répondu avec son autorité habituelle.

- Qu'est-ce que cela peut te faire, je n'ai pas pris l'argent de ta poche pour les payer! J'ai deux garçons et j'égorgerai deux

moutons, je ne souhaite pas que dans l'au-delà ils se disputent à cause de moi!

A ce moment-là, ma belle-mère avait fait la réflexion suivante à son mari :

- Oh, pauvre Mokrane exilé qui a circoncis son fils sans peut-être même lui sacrifier une poule.

Ce à quoi je lui répondis :

- Tu as tapé dans le mille! La fête de la circoncision de mon premier fils né en France s'est faite avec un kilo de viande, et les invités étaient réduits à la présence de deux de ses oncles. Voilà comment on fête les événements de la vie là-bas! Pendant que vous vous imaginez que nous vivons dans l'opulence, notre exil est fait de chagrin et de solitude!

La solitude, c'est là le pire! Etre coupé des autres, ne plus prendre part aux fêtes collectives si jolies dans nos villages, ne plus accomplir les pèlerinages à nos saints locaux et se contenter de faire l'aumône par personne interposée, être exclu de l'échange et du partage, tout cela est une perte douloureuse pour moi; c'est pourquoi, ces dernières années, j'essaie de retrouver un peu de toutes ces bonnes coutumes en sacrifiant moi-même à notre Saint lors de mes rares séjours. Pour accomplir cette *lwaâda* salutaire, il convient d'immoler la bête sur le lieu saint la veille de sa consommation qui rassemble des dizaines, voire des centaines de personnes, tout cela parmi la douce lumière des bougies et le bénéfique parfum du benjoin. Juste avant ce premier voyage de retour, mon mari avait reçu une lettre d'Amara lui annonçant l 'accouchement de leur sœur Tassadit. La lettre demandait textuellement quelque « mille francs» pour faire face à cette situation, à laquelle s'ajoutaient les frais de la récolte. Mon mari lui avait expédié huit cents nouveaux francs sans me demander mon avis, mais cela était habituel. Il n'avait pas davantage tenu compte des conseils de mon neveu qui lui avait demandé d'attendre la date prévue pour son départ, ce qui lui offrirait le plaisir de porter lui-même le nécessaire à sa sœur. Mon mari lui avait répondu vivement:

- Vous cherchez vraiment à jouir du spectacle que cela ferait! Accepterais-tu de visiter ta sœur de ton côté tandis que ton frère le ferait de l'autre, vous seriez la risée du pays. Une sœur qui accouche reçoit le nécessaire de ses parents et frères en une seule fois, et globalement!

L'argent reçu, Amara s'était rendu, chargé de provisions et accompagné de sa mère, dans la belle-famille de Tassadit. On les avait accueillis avec force formules de bienvenue interminables louant « le courage et la générosité d'Amara, qui aurait dû s'abstenir de faire tant de dépenses, lui qui croule sous les charges familiales tandis que ses trois frères vivent sans soucis en France, etc. ».

Amara s'était senti aussi heureux qu'un chat qu'on caresse et qui arrondit le dos, et n'avait pas prononcé une parole concernant le geste prodigue de mon trop honnête de mari.

Durant mon séjour, ma belle-mère m'agaça en me donnant du travail comme si je n'étais jamais partie, ce qui me faisait dire en moi-même:« Fini ce temps-là.je suis ici de passage et, qui plus est, maigre à faire peur! Je n'ai pas votre force à vous qui êtes aussi épaisses que des vaches, le couteau ne viendrait pas à bout de vos genoux! »

Dadda Slimane s'étonna de ma maigreur persistante après un si long séjour en France. Devant l'assistance, je lui répondis:

- Vous pensez peut-être que la France répare tout! Vous croyez sans doute que j'y vis comme une reine! Détrompez-vous, malheureux, c'est pire que lorsque je me trouvais ici! Ma belle-famille nous dévore davantage maintenant que la mer nous sépare. Ce sont toutes leurs mauvaises paroles et actions qui me font maigrir ainsi! On dit qu'un âne est indifférent à tout, eh bien, moi je vous le dis, même un âne donnerait une ruade s'il entendait la vérité!

L'assistance se mit à rire.

- Riez, riez autant que vous voulez! Personne ne retire le cœur d'une autre pour voir s'il est sain ou poussiéreux, le mien est poussiéreux mais personne ne le voit!

- Que veux-tu, ma sœur, c'est le destin qui a voulu que tu sois mariée à cette famille, nous n'y pouvons rien ! Surtout, n'oubliez pas la belle-mère, elle a besoin de vous! me répondit simplement Dadda Slimane.

Rentrée en France, je dis à mon mari :

- As-tu vu le lâcher de poules de Zouina ? De quoi effrayer les gens! Ses coqs indénombrables sont aussi hauts que des chameaux. Nous sommes restés un mois entier sans qu'elle nous ait offert le moindre petit poulet pour agrémenter notre repas, alors que toi tu t'escrimes à les habiller, elle, son mari et leurs enfants! Tu m’as même demandé de dépouiller notre fils pour leur donner les vêtements qu'il avait sur le dos! Ta cervelle a été sûrement souillée par les fientes des merles !

Ma fille aînée avait quatorze ans lorsque nous reçûmes une première demande en mariage : des gens de Ihma, immigrés. Dès que leur demande fut formulée, ma fille alla sangloter dans l'autre chambre. Je tentai vainement de la calmer mais elle ne voulut rien entendre et menaça immédiatement de se suicider si nous acceptions la demande. Lorsque les gens repartirent après avoir pris le café et échangé les nouvelles de notre village commun.je la corrigeai sévèrement pour son manque de tenue. Elle aurait dû attendre qu'ils soient partis pour pleurer, car il ne faisait pas de doute qu'ils l'avaient entendue.

Qu'elle pleure, cela est naturel! Toutes les jeunes filles pleurent car aucune ne souhaite quitter ses parents et ses frères et sœurs, mais c'est une épreuve qu'il faut s'efforcer de passer dignement, toutes les femmes sont passées par les larmes et celles des générations à venir y passeront aussi, les larmes sont le lot des femmes. Dieu leur a donné de souffrir mais aussi de se soulager en pleurant et personne n'y pourra rien changer. J'ai toujours beaucoup pleuré dans ma vie, comme toutes les femmes de mon pays; c'est ainsi d'ailleurs que, parvenues à un âge avancé, nous avons toutes la vue affaiblie: certaines deviennent même aveugles comme cette pauvre femme du grand-beau-père qui mourut dans sa vieille couverture

râpeuse. On mesure les souffrances endurées par une femme à l'état de ses yeux.

Pour s "informer, mon mari fit écrire une lettre à Dadda Slimane qui nous mit en garde contre la famille demandeuse et nous déconseilla d'accepter. Il alla donc trouver le père du prétendant pour lui signifier poliment notre refus en tenant compte des bonnes manières à respecter en pareil cas.

Quelques mois plus tard, j'eus l'occasion de revoir une femme de notre village qui ne manqua pas de me faire la leçon :

- Tu as osé refuser ta fille aux Aliwen! des gens du même village que toi, des gens que tu connais! Le père est un homme tout ce qu'il y a de bien. Si tu refuses de telles demandes, crois-tu que tes filles pourront se marier un jour, crois-moi., tu regretteras ce que tu as fait!

Ma fille fut rassurée et les choses rentrèrent dans l'ordre.

Un an plus tard, mon neveu chercha à marier son cousin âgé d'une trentaine d'années.

- Tu sais j'ai réussi à décider Arezki à fonder un foyer. Il est ton neveu, il est mon cousin, ta fille est grande, il faut conclure leur mariage, c'est la meilleure chose que nous puissions faire.

Ce projet me séduisit beaucoup car je savais mon neveu un garçon sérieux, travailleur et, de plus, très gentil. J'étais sûre que ma fille ne serait pas malheureuse avec lui, et surtout je préférais la donner à ma famille plutôt qu'à des étrangers. Nous formulâmes donc notre accord, et la *timrizt* symbolique de cinquante francs fut versée par le fiancé â mon mari. Ma fille m'avait fait savoir qu'elle ne voulait pas davantage de ce mariage que du précédent, mais n'insista pas. Elle m'expliqua seulement que les mariages entre cousins étaient de mauvais mariages, ce à quoi je rétorquai que chez nous c'était le meilleur mariage qui soit. D'ailleurs.je trouvais qu'elle était en âge de se marier et qu'il ne fallait pas trop refuser les prétendants.

Nous avions fixé la date de la noce au mois de juin, après la fin de l'année scolaire. Mais, le moment venu, elle ne voulut pas quitter l'école et nous lui accordâmes une année supplé-

mentaire, puis une autre encore. Finalement, elle me lança un non catégorique, menaçant cette fois de partir.

- Une fille qui quitte sa famille est toujours retrouvée, c'est la mort qui t'attend si tu pars ainsi. Ton père et tes oncles sauront bien te rattraper et t'infliger le châtiment que tu mérites, et tu connais le châtiment réservé à ces filles-là! Et le malheur de ta mère, tu y penses au malheur de ta mère? Et tes petites sœurs, que deviendront-elles? Elles n'iront plus à l'école aussi tard que tu l'as été, elles seront mariées au premier demandeur et souffriront par ta faute. Crois-moi, si tu ne veux pas être raisonnable, si tu persistes dans ton égoïsme, tu feras le malheur de ta famille entière, tu nous plongeras tous dans le déshonneur et la honte!

Je dis cela sous le coup de la colère car elle me fit peur. Je tentai ensuite de la raisonner en lui assurant que son futur mari était d'accord pour qu'elle poursuive ses études après le mariage, mais elle ne voulut rien entendre, j'avais l'impression de ne pas reconnaître ma fille. Pourquoi donc cet entêtement stupide? Je sentis soudain que quelque chose avait changé sans vraiment savoir quoi ni comprendre comment cela avait pu se faire.

L'embarras dans lequel elle nous mit alors fut grand, car, durant ces années d'attente, le pauvre fiancé avait acheté et meublé un appartement. Il vint me dire un jour :

- Je suis allé au lycée attendre ta fille et je l'ai suivie jusqu'ici. Arrivée au portail, elle l'a ouvert, est entrée et l'a refermé violemment sur moi sans me dire bonjour. J'ai le sentiment qu'elle n'est pas tout à fait prête; d'ailleurs, plus le temps passe, plus je trouve que ce mariage pourrait être une erreur, mon oncle s'est trompé et m'a trompé!

La mort dans l'âme, mon mari lui remboursa tous les cadeaux qu'il avait faits. Au pays, on jasa beaucoup, l'affaire fit scandale et l'on raconta partout que nous avions abusé du neveu. Heureusement, un autre de ses oncles, immigré en France depuis longtemps, remit les choses en place en leur expliquant qu'il était heureux que le mariage n'ait pas eu lieu

car cela aurait été un beau gâchis. Selon son expression, ma fille et mon neveu mariés, c'était comme si on mettait dans la même écurie un cheval sauvage et un cheval de trait. La différence de niveau scolaire, ma fille au lycée et mon neveu analphabète ayant quinze ans de plus, n'aurait amené que des disputes.

- Comment voulez-vous atteler ensemble deux chevaux si différents? Croyez-vous qu'ils puissent labourer ensemble? Le cheval sauvage passera son temps à donner des ruades à l'autre! avait-il dit.

Après cette affaire, nous ne proposâmes plus de mariage à nos filles. Mes progrès étaient bien insignifiants comparés aux leurs, ce qui créait une distance de plus en plus grande entre nous; mais, comme toutes les mères dans mon cas, je ne le voyais pas, ou plutôt j'en sous-estimais les conséquences, me contentant de dire sur le moment : « Toutes ces filles retorses reviendront bien dans le droit chemin! » Certaines sont revenues en effet, mais d'autres étaient déjà définitivement perdues pour leurs parents, ne leur laissant au cœur que l'amertume et le regret d'avoir émigré.

En 1968, mes petits pas à moi se mesuraient à ceux de mes deux derniers enfants trottinant vers l'école maternelle où j'eus la permission de les accompagner; mon mari ne pouvait d'ailleurs faire autrement que de me la donner, n'ayant pas trouvé d'autre solution, d'autant que l'école n'était pas loin, à deux cents mètres dans la même rue. J'y rencontrais des femmes algériennes dont certaines venaient de la même région que moi. Souvent, elles s'attardaient pour bavarder à la grille après l'entrée des enfants dans les classes. Peu à peu, je fis comme elles, mais en tenant compte des horaires de mon mari qui travaillait en équipe, une semaine le matin, une autre l'après-midi .Lorsqu'il était du matin, je restais volontiers avec elles, mais s'il était à la maison je m'empressais de rentrer, de peur des réprimandes. Un jour, deux d'entre elles devisèrent longuement et me retinrent. Lorsque je revins, j’en entendis de toutes les couleurs, mon mari, furieux, m'injuria, ainsi que ma famille et mes ancêtres. Rien n'est plus offensant que les

insultes lancées contre nos ascendants. J'encaissai sans rien dire tout en lui renvoyant en moi-même ses haïssables paroles!

En ces débuts de découverte de la rue, j'étais très craintive: lorsque je sortais, il me tardait de me retrouver chez moi. Je me sentais gauche, incapable de porter des chaussures et de marcher correctement avec. Je ne supportais pas davantage le soutien-gorge que j'ôtais aussitôt que possible, ni d'ailleurs les vêtements européens empoisonneurs du corps; je me trouvais tellement plus à l'aise dans ma robe kabyle ample sans avoir à supporter les sous-vêtements!

Avec les enfants qui grandissaient, notre deux-pièces devenait trop petit pour nous abriter correctement tous les neuf. Aussi je tentai de faire acheter un pavillon à mon mari qui s'adressa à son agent immobilier. Celui-ci lui fit visiter une maison qui lui plut beaucoup, près de la porte de la Villette, mais, après réflexion, il y renonça, à mon grand regret, et me dit:

- Toi, tu es comme les bêtes, tu ne te rends compte de rien, ce n'est pas toi qui dois compter à la fin du mois. J'ai enfin terminé de payer le crédit de cet appartement et tu voudrais m'en mettre un autre sur le dos

Je cachai ma déception et continuai de me débrouiller dans notre petit appartement.

Un jour, un Kabyle désirant acquérir un café chercha à emprunter de l'argent à ses compatriotes comme ils faisaient tous puisqu'ils ignoraient le système bancaire. Mon mari lui prêta une somme importante, laquelle selon moi aurait pu servir d'apport à l'achat du pavillon, mais il avait horreur de s'endetter et n'a pas changé aujourd'hui. Au terme du crédit, il alla réclamer son bien mais le cafetier ne put le rembourser et il fallut prendre un avocat. L'emprunteur racla ses fonds de tiroir jusqu'à rendre l'argent avec des billets de cinq francs. Lamentable! Ecœurée, je dis à mon mari:

- Tu vois le résultat de ta générosité! Si tu m'avais écoutée, cet argent aurait été placé de façon plus intelligente, contente-toi des petites coupures à présent, avec des frais d'avocat en plus!

La même année, nous déposâmes une demande de logement auprès de la ville, malgré les compatriotes qui tentaient de nous convaincre que notre appartement était largement suffisant puisque nos grands enfants seraient sans doute bientôt mariés. Il est vrai que nous autres Kabyles sommes une espèce grégaire habituée à l'entassement et redoutant la solitude plus que la mort! Chaque année, la demande fut renouvelée, en vain. Mon mari, découragé, prit la décision de rembarquer tout le monde en Algérie, à l'exception de notre fils aîné qui continuerait de travailler ici. Je lui déclarai qu'il pourrait bien me découper en autant de morceaux qu'il lui plairait, mais que je ne repartirais pas. Mon intransigeance le fit céder.

Quatre ans plus tard, je reçus la visite d'un homme chargé d'enquêter sur notre situation familiale et sociale; il s'installa sur une chaise et consulta nos papiers. Après avoir noté ce qui l'intéressait, il me dit:

- Dans une semaine, vous recevrez une lettre d'attribution de logement.

Dès que les enfants rentrèrent de l'école.je leur annonçai la nouvelle. Une semaine plus tard, nous reçûmes la lettre tant attendue : on nous avait attribué un logement de cinq pièces dans une petite cité neuve. Il fallut meubler peu à peu cet espace qui nous semblait immense.

Les premiers temps, notre fils aîné demeura dans notre petit appartement jusqu'à ce que mon mari décide ce qu'il voulait en faire : le louer ou le vendre. Je souhaitais personnellement qu'il le louât, mais chez nous les hommes ne prennent pas de décision avant d'avoir consulté les membres de leur famille : c'est ce que fit le mien, et tous évidemment lui conseillèrent de le vendre. Je suis persuadée que les membres de sa famille ne lui veulent que du mal et le dirigent volontairement sur la mauvaise voie. Malheureusement, son attachement aux siens lui ôte tout discernement.

Deux ans passèrent. Pour la première fois, toute la famille partit en vacances au pays. Mes aînés retrouvèrent leur village

après quatorze ans, tandis que les derniers le découvrirent pour la première fois. Nous logeâmes à la ferme de Aghilan. Un
jour, ma petite dernière tomba sur les grosses pierres qui émergeaient du sol devant la maison; ma belle-mère, au lieu de la consoler, se moqua d'elle:

~ Ha, ha, ha, tu te crois dans les belles rues lisses de Paris! Ici, c'est rocailleux!

La chute de ma fille fut importante, et elle souffrit longtemps des nombreux hématomes. qui avaient transformé son joli visage. En dépit de cela, sa grand-mère n'eut pas un mot pour elle. En revanche, le lendemain, lorsque le fils de Malha s'égratigna le nez, elle s'affola et me demanda si j'avais de quoi le soigner de suite. De même, elle s'occupait à longueur de journée du nourrisson de sa benjamine venue passer quelques jours à l'occasion de notre venue.

Cette indifférence envers mes enfants, autant les aînés que les plus jeunes, eut sur moi un effet étrange : après la première déception, je me mis à détester ce pays, ou plutôt ses habitants indignes de lui. Le pays est magnifique, mais ceux qui l'occupent ne le voient pas car leur regard se tourne de plus en plus vers l'argent, surtout celui que leurs émigrés peuvent rapporter!

Nous étions devenus une valeur marchande malgré notre attachement maladif à notre village, aux paysages d'oliviers et de figuiers qui nous tirent des larmes lorsque nous prend la mauvaise idée d'y penser ou lorsque nous les revoyons. De même, la saveur retrouvée d'une figue admirablement charnue ou celle d'une figue de Barbarie étonnamment généreuse de fraîcheur nous renvoie brutalement à notre passé, comme pour nous dire que malgré notre vie insensée d'immigrés nous demeurerons toujours ce que nous sommes : des paysans pauvres, heureux de manger des figues et de l'huile d'olive! Parfois, je me demande quelle fatalité du destin nous a poussés à sacrifier la figue merveilleuse.

J'eus la joie de marier moi-même mon fils aîné avec ma petite-nièce, une petite-fille d'une de mes sœurs. Le mariage se

fit en Algérie, mais là aussi les langues allèrent bon train et la mère de la fiancée en entendit de belles : « Les immigrés sont tous des alcooliques, et leurs femmes des prostituées, il ne faut pas s'allier à eux, ils vont emmener ta fille et la pervertir, elle finira par t'oublier. etc. »

Même le neveu qui venait nous déranger au petit matin pour faire lire ses lettres ne se priva pas : une année où je me rendis là-bas, il battit ses filles et fit tout un scandale parce qu'elles fréquentaient ma petite dernière de quatorze ans. Il leur fit jurer de ne plus voir « cette Juive » qui fait ce qu'elle veut, qui parle aux garçons, qui sort sans permission et sans chaperon, une vraie fille des rues! Je rompis les relations avec lui comme avec beaucoup d'autres. Qu'en ai-je à faire de tous ces rapaces, chacun d'eux est rapace à sa mesure: petit, il chaparde devenu adulte, il spolie ... Et mon mari qui continue d'aller chez les uns et les autres pour les saluer, leur faire des politesses, maudite soit sa moustache! Cela me fait penser à l'histoire de cette femme qui depuis sa naissance demeurait dans l'anonymat le plus total; nul au monde n'avait dit quoi que ce soit la concernant, ni en bien ni en mal. Elle vivait seule, sans mari ni enfants, et n'avait donc pas l'occasion de se chamailler avec d'autres. Elle décida de faire ses besoins dans la fontaine du village; chacun, scandalisé, se renseigna sur l'auteur de cet acte sacrilège. Lorsqu'on sut que c'était elle, l'assemblée se réunit et l'appela à comparaître pour s'expliquer. Elle dit à l'assistance : « Écoutez, bonnes gens, tout le monde parle de tout le monde, chacun est évoqué dans la bouche d'un autre, je suis la seule à n'intéresser personne. J'ai commis cet acte pour que l'on parle de moi, maintenant c'est chose faite, me voilà donc satisfaite! » L'assemblée du village l'acquitta sans lui faire payer la moindre amende. Je suis donc comme cette femme : si je souille la fontaine, personne ne me fera rien, les gens parleront et c'est tout! Mais leurs paroles ne m'atteindront pas car je n'ai plus rien à voir avec eux ni ne dois rien à personne, qu'on me laisse donc en paix!

Mon père est mort et ma mère aussi ...

Aujourd'hui, je ne peux plus m'entendre ni avec ma belle-famille ni avec la mienne. Mes neveux qui, maintenant, sont nos voisins au village m'irritent avec leurs idées rétrogrades et surtout la manière qu'ils ont d'être intransigeants au sujet de leurs intérêts.

L'un de mes neveux voisins est devenu détestable, se croyant toujours meilleur que tous. Il ne cesse de vanter ses enfants, lesquels sont d'une laideur effrayante, à croire que leur mère s'est accroupie sur la décharge pour les enfanter, on les dirait sortis d'un égout! Quant à leur mère, elle est si grande qu'on la prendrait pour un mulet à pressoir! Malgré cela, le père s'imagine qu'il tient je ne sais quel trésor entre ses mains.

Quant à mes nièces, elles ont été mariées très vite pendant la guerre. Dadda Slimane disait:

- Qu'elles se marient, qu'elles se marient, elles divorceront après si elles veulent, mais qu'elles se marient!

La peur du déshonneur le rendait fou; il craignait par-dessus tout que ses filles pubères soient violées par les soldats français. Il les donna aux premiers venus, dont l'une à un bossu stérile. Elle le trouvait si répugnant qu'elle demanda à ses parents de la reprendre, mais ils lui répondirent :

- Reste, ma fille, tiens jusqu'à la fin de la guerre!

La fin de la guerre vint, mais ma nièce demeura toujours avec son bossu de mari, sans enfants, sans sens à sa vie. Ses parents décédèrent peu après l'Indépendance, et elle perdit à jamais l'espoir de dissoudre ce mariage qui avait sauvé l'honneur de son père mais brisé sa vie.

Lors d'un de mes séjours récents, la femme d'un ami de mon mari, émigré seul à Marseille, aussi corpulente qu'un bateau, me regarda en silence puis me dit :

- Vraiment, je ne comprends pas, lorsque je vous regarde, mon mari et toi, je me demande d'où vous sortez! Vous êtes si maigres qu'on pourrait se demander si vous ne servez pas d'oreillers là-bas! Pourquoi être partis en France si c'est pour ressembler à des squelettes ambulants!

Le pauvre mari me chuchota à l'oreille que sa femme lui

rabâchait sans cesse qu'il était trop maigre, et l'éloignait de leurs enfants de peur qu'ils n'attrapent sa maladie invisible. Pourtant, il se portait fort bien, mais chez nous la bonne santé se lit sur un corps généreux. Cette femme poursuivit ses moqueries un long moment. N'y tenant plus, je lui dis très sérieusement :

- Chère amie, tu reviens de ton pèlerinage à notre Saint et voilà que tu t'attardes ici en te perdant dans des bavardages! Celui qui revient de pèlerinage emporte sa baraka avec lui jusque dans sa maison, il ne s'arrête pas chez les uns et chez les autres pour en laisser une partie ici, l'autre là! Vois-tu, lorsque je vais en pèlerinage.je conserve la baraka du Saint jusque chez moi où je rentre directement sans en abandonner des parcelles en chemin!

Ces paroles lui clouèrent le bec; elle rougit, nous salua et partit. Les plaisanteries des Algériens à l'égard de leurs émigrés sont un vicieux mélange de jalousie et de mépris qui empoisonnent les relations. Même les jeunes gens se permettent de nous railler méchamment. Un jour que je demandai à un petit-neveu s'il avait déjeuné ou non, dans le but de lui préparer quelque chose, il ironisa effrontément face à sa tante bien plus âgée que lui:

- Et où aurais-je déjeuné? J'aurais peut-être fait un repas au porc dans un restaurant de Bougie!

Ce petit mal torché insinuait que je mangeais du porc en France, moi qui accomplis mes cinq prières quotidiennes et respecte le jeûne du Ramadan

- Que tu t'en enduises! répondis-je, révoltée.

Pour qui se prennent-ils donc, ces morveux de la nouvelle Algérie qui n'ont ni connu la guerre ni su édifier leur pays!

Une femme me dit :

- Tu sais, ma pauvre, ici les gens ont des langues de vipère. Lorsqu'ils prononcent un mot, celui dont ils parlent ressent leur venin pénétrer sa chair. Le seul moyen de résister, c'est de faire la sourde oreille. Remplis-toi une oreille de sable, l'autre de coton avant de fouler le sol d'Algérie!

Nous partîmes ensemble d'un grand éclat de rire:« Il reste encore quelques femmes dignes de ce nom », pensai-je.

Après des déménagements nombreux, nous voici dans la prison parisienne jusqu'à la fin de nos jours, Ainsi va notre destin, on le répare d'un côté, il se déchire de l'autre. Par quel bout faut-il appréhender ce monde? On se couche propre, on se réveille souillé! L'exil vous fait prendre sept langues différentes toutes contradictoires ; Dieu ne sait plus quoi faire de nous, où qu'il nous mette, nous nous trouvons mal, nous désirons l'autre pays quand nous sommes dans l'un et inversement. On constate partout le désordre des choses : les hommes rentrent parfois lorsqu'ils ont atteint un certain âge, les femmes demeurent ici avec leurs enfants. Certains se remarient là-bas et ont de nouveaux enfants, Je ne crois pas que mon mari me jouera ce tour, mais, sait-on jamais. Quant à moi, je sais maintenant que mon retour ultime se fera dans une boîte...

Notre souhait est que nos garçons étudient et travaillent pour nous, et que nos filles, même si elles étudient, se marient selon les convenances, c'est-à-dire avec un homme de chez nous. Malheureusement, nous en voyons de toutes les couleurs : les garçons quittent le domicile de leurs parents dès qu'ils peuvent, les filles épousent des hommes inconnus des parents, rencontrés on ne sait où, même des Français et des Arabes! Les familles vont dans toutes les directions à la fois, sans que nul ne parvienne à remettre de l'ordre au sein de la

sienne propre; les choses se sont défaites insidieusement, et nous nous en rendons compte trop tard. Nous constatons, hagards, que la France nous a dévoré nos enfants dont le destin nous échappe, tandis que nous nous sommes contentés de vivre à côté de nous-mêmes, dans un exil pouilleux, ignorés tout autant de l 'Algérie que de la France, seulement rongés par une violente nostalgie.

Si nous avons l'air d'accepter l'évolution des choses, notamment les choix de nos enfants, il ne faut pas y voir là de l'acquiescement mais de la résignation. Il ne faudrait pas croire non plus à une ingratitude envers la France de la part de ceux qui, comme moi, furent pris d'une folie peu ordinaire d'aller vivre dans le pays contre lequel ils se battaient. A vrai dire, la France, ce pays qui continue de faire rêver les Algériens, n'est bonne que pour ceux qui la connaissent bien, ceux qui s'y sentent à l'aise comme des poissons dans l'eau. Mais pour les pauvres bougres que nous sommes, elle demeurera à tout jamais inaccessible. Seuls nos enfants, et c'est tant mieux, pourront peut-être y vivre pleinement, eux qui y ont grandi, happés par les biens, l'instruction, le confort et surtout la liberté, cette idée étrange qui, pendant des années, me parut choquante et qu'aujourd'hui j'ai apprivoisée sans savoir comment ...

Nous ne savons guère parler de la France; la distance entre elle et nous demeurera toujours trop grande. Si je réfléchis, au fond, les hommes et surtout les femmes de ma génération ne connaissent rien de ce pays en dehors de ses aspects superficiels, et mesurerait-on quelque peu notre savoir en la matière qu'on y trouverait des idées totalement incomplètes et erronées. En vérité, ce pays n'a fait que nous effleurer, aussi fugace et volatile qu'un rêve, un rêve qui dure depuis plus de trente ans!

Ô ma destinée à la couverture râpeuse
Où que tu ailles, elle sera ta couche!*

* *A lbext-iw a bu tsakuṭ*
Anda yella yessu-ṭṭ!

Cet ouvrage a été réalisé par la
SOCIÉTÉ NOUVELLE FIRMIN-DIDOT
Mesnil-sur-l'Estrée
pour le compte des Editions Balland
en janvier 1993

Imprimé en France
Dépôt légal : février 1993
N° d'impression : 22777
ISBN : 2-7158-0990-5
919-789-7

NEDJIMA PLANTADE

L'HONNEUR ET l'AMERTUME

LE DESTIN ORDINAIRE D'UNE FEMME KABYLE

En recueillant le récit de la vie de Louisa Azzizen, Kabyle vivant en France, aujourd'hui âgée de soixante-cinq ans, Nedjima Plantade, née en Algérie, a voulu restituer le passé des parents de tous ceux qui, comme elle, ont grandi en France.

Ce témoignage rapporté avec une précision saisissante que seule entretient une mémoire forgée par la tradition orale, écrit dans une langue imprégnée de la musique du phrasé berbère, permet de découvrir les coutumes ancestrales à travers la vie quotidienne des villages au temps de l'Algérie française, la guerre subie de plein fouet, l'espoir mis dans l'exil, le dur apprentissage de l'adaptation en métropole….. Le bilan que Louisa dresse de sa vie est assez amer; certes plusieurs de ses enfants ont réussi des études supérieures mais ils vivent dans une société où n'ont plus cours les valeurs de l'honneur kabyle. Au soir de son existence il reste à cette femme la méditation et la religion vécue dans la discrétion.

Un livre de pudeur et de sensibilité qui rend hommage au courage de ceux qui ont osé le premier pas et permet de mieux comprendre nos compatriotes originaires du Maghreb.

Nedjima Plantade est docteur en anthropologie et auteur de *La guerre des femmes. Magie et amour en Algérie* (Editions La boite à documents, 1988).

En couverture: photo© Mohand Abouda. Droits réservés.
Maquette: Atelier Dominique Toutain
ISBN 2 7158 0990 819 789 7 120,00 FF 2.93